

LA REVUE

20c

PER  
R-334  
EX-2  
15

# POPULAIRE

LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE



"twist"  
dans le  
soleil



MAI 1962, LA LUMINEUSE MODE DU PRINTEMPS ET DE L'ÉTÉ

# Oui ou non...qui sait?



## Sa teinte est si naturelle que seul son coiffeur le sait!

Elle est au comble du bonheur—comme toute jeune maman —et sa joie immense auréole toute sa personnalité. Mille reflets chantent la jeunesse de sa chevelure au frais coloris vivant . . . maintenue ainsi par Miss Clairol. Seules les teintes Miss Clairol donnent une apparence si naturelle. Extrêmement faciles à utiliser, elles ne demandent que quelques minutes! Et elles gardent les cheveux chatoyants.

Les coiffeurs du monde entier préfèrent les teintes Miss Clairol à toute autre, parce qu'elles ne déçoivent jamais. Ils savent pouvoir se fier à son action exactement prédéterminée qui masque *vraiment* le gris. Et, Miss Clairol donne non seulement un coloris absolument naturel aux cheveux, elle les rend souples, soyeux. Essayez Miss Clairol aujourd'hui même. En formule crème ou ordinaire.



REPLACEMENT OR REFUND OF MONEY  
Guaranteed by  
Good Housekeeping  
IF NOT AS ADVERTISED THEREIN

**MISS CLAIROL**† HAIR COLOR BATH†

UNE TEINTE D'APPARENCE NATURELLE • PLUS DE FEMMES SE SERVENT DE MISS CLAIROL QUE DE TOUS LES AUTRES COLORANTS RÉUNIS  
\*Marque de Commerce de Clairol Inc. of Canada, Knowlton, P.Q. Tous droits réservés.

†Marque Enregistrée

LA REVUE  
**POPULAIRE**

MAI 1962 55e année, No 5 MONTREAL

SOMMAIRE

EDITORIAL

3 Un réveil de fierté nationale . . . Francine Montpetit

CHRONIQUES

5 Mademoiselle Populaire  
6 La Boutique Fantastique . . . Luc Simon  
6 Un Certain Sourire . . . Dr Guy Boisclair  
8 Embellir la Maison . . . Luc Simon  
12 A Livre Ouvert . . . Pierre Tisseyre  
18 Rendez-vous avec Michelle . . . Michelle Tisseyre

ARTICLES

10 Qui est cette Femme? . . . Hélène Pilotte  
24 La Beauté de Cléopâtre . . . Marie-Noëlle Stien  
26 Michèle Morgan . . . Hélène Pilotte  
28 Serai-je une jolie maman? . . . J. Gauvain  
34 Je suis Taureau . . . Jean-Marie Tremblay  
44 Les bons Plats à l'Ananas . . . Germaine Gloutnez  
50 « Twist » dans le Soleil . . . Francine Montpetit

REPORTAGE

38 J'ai un enfant pas comme les autres  
Renée Pelletier-Rowan

ROMAN

22 Une Preuve d'Amour . . . Claude Serv

DIVERTISSEMENT

55 Mots Croisés . . . Hector Riopel

Rédactrice en Chef: **FRANCINE MONTPETIT**

Directeur Artistique: **GILLES MORIN**

ADJOINTS A LA REDACTION:

Michelle Tisseyre, Renée Pelletier-Rowan, Germaine Gloutnez, Marie-Noëlle Stien, Luc Simon, Stéphanie Paquet, Emilia B.-Allaire, Jean-Marie Tremblay, Hélène Pilotte



NOTRE PAGE COUVERTURE: 2/4 contre 4/4 et en avant la musique! Modernes comme le «twist» la nouvelle danse qui fait fureur, nous vous offrons ce mois-ci des ensembles colorés et amusants, créés pour la canadienne par la compagnie Shamrock. Jeunes, pratiques et de prix extrêmement raisonnable, les cotonnades lavables de Shamrock conviennent à toutes les personnalités. Le twist est jeune... votre silhouette aussi! Et en avant la musique! 2/4 contre 4/4! (Les modèles de la couverture font partie des ensembles «twist» de Shamrock. La photo est de Dik Nye.)

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A.B.C. et de l'Association des éditeurs de Magazines du Canada, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE, 975-985, rue De Bullion, Montréal 18, P.Q. (Canada). Téléphone: UN 1-5757\* G. POIRIER, JR, B.Com., président; W. M. WILKINS-WLEKLINSKI, L.L.M., M.Ec.Sc., vice-président; A. POUPART, JR, B.C.L., secrétaire; CHARLES SAURIOL, chef de la publicité; ODILON RIENDEAU, chef du tirage. Abonnement à LA REVUE POPULAIRE (Canada): 1 an, \$1.50; 2 ans, \$2.50; (Etats-Unis): 1 an, \$2.00; 2 ans, \$3.50; (au numéro: 20 cents). Published monthly at 975 De Bullion St, Montreal, P.Q. 55th year, No 5. Second class postage paid at Saint Albans, Vermont. «Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.»



EDITORIAL

FRANCINE MONTPETIT



UN REVEIL DE FIERTÉ NATIONALE

Un député de Vancouver a récemment déclaré: « Pourquoi faire tant de cas du Canada français et des Canadiens français? Si nous attachons trop d'importance à leurs revendications, il nous faudra bientôt écouter celles des Italiens, des Hongrois et de tous les immigrants qui ont trouvé refuge chez nous... » Cette citation, tirée d'un article paru dans un quotidien mont-réalais a de quoi faire bondir d'indignation n'importe quel citoyen aussi désintéressé soit-il de la chose politique. Si l'idée de l'indépendance prend tant de force et revêt de moins en moins le caractère insidieux qu'elle avait il y a encore cinq ans, c'est que certains Canadiens anglais nous forcent peu à peu à y penser, puis à l'accepter. Sans rejeter d'emblée ce que nous avons à apprendre d'eux (sur le plan des affaires, par exemple), il reste, malgré la bonne volonté de la majorité, que nous en sommes arrivés à un point de saturation. Nos voisins ontariens le sentent bien qui consacrent des pages entières à l'étude du séparatisme.

Pour la femme, ce mot n'a pas encore de résonance bien précise. Elle n'arrive pas, dans les trois-quarts des cas, à analyser les avantages et les désavantages d'une aussi gigantesque entreprise. C'est que justement, aucun des mouvements existants ne lui a encore apporté de solutions concrètes à ses problèmes. La femme, malgré tout ce qu'on dit d'elle, regorge de sens pratique: elle pense allocations, services sociaux, pension de vieillesse. En d'autres termes, elle déteste patauger dans l'idéologie et préfère la brutale réalité.

En général, celle qui s'objecte au séparatisme est depuis longtemps en rapport direct avec des Canadiens de langue anglaise. Des amitiés sont nées, des relations d'affaires se sont établies, et elle se sent parfaitement heureuse dans un milieu qui l'accepte et la comprend. En raisonnant ainsi, elle fait abstraction de certains problèmes qui touchent la majorité et renonce à analyser la situation dans son entité.

Celle qui adhère au mouvement est déjà plus renseignée. Elle a lu les journaux et les volumes publiés sur le sujet, regardé des émissions de télévision, suivi les conférences de presse. Elle a jugé le séparatisme et l'a accepté en toute lucidité.

Cette femme est seule, seule à se battre pour une idée qui n'a pas encore gagné la masse. Qu'on ne proteste pas. Il n'y a pas tellement longtemps, une enquête menée à la télévision nous le prouvait. De toutes les femmes interrogées, une sur cinq était vaguement au courant. Les autres fuyaient, répondaient à peu près ou n'avaient déjà entendu parler de séparatisme. J'en reviens à ma première idée: le séparatisme n'a rien gagné en sens pratique. Ce point acquis, il gagnera les femmes.

Mais elles n'auront pas fini de s'interroger, parce qu'elles exigeront beaucoup du R.I.N. ou de tout autre mouvement du même genre.

La multiplicité de ces mouvements est au départ un argument contre eux. Pour être encore plus forts, il faudrait qu'ils s'unissent dans une pensée commune, qu'ils trouvent des adhérents susceptibles de les aider sur tous les plans: économique, politique, culturel...

Il ne suffit pas que la solution des problèmes soit pensée... il faut satisfaire les québécois en la trouvant et en prouvant la possibilité de son application pratique.

La femme a toujours eu une énorme influence sur l'homme et il ne faudrait pas que les indépendantistes négligent cet aspect de la question pour en arriver à soulever les sentiments populaires. Qu'ils ne disent pas: nous aurons les hommes et le reste viendra par surcroît. La femme n'est pas un «reste»... elle est un «produit» complet.

La solution véritable ne se trouve-t-elle pas simplement dans une affirmation toujours plus grande de nos droits et de nos revendications? En d'autres termes, l'indépendance n'est-elle pas une potion amère, que le Québec malade se refuse d'avalier? Le gouvernement actuel qui, par certains actes fermement posés, semble faire comprendre que la Province ne se laissera plus désormais marcher sur les pieds, n'est-il pas en train de résoudre la question sans bouleverser pour cela le pays tout entier? Autant de questions que la femme curieuse se pose.

La situation actuelle, c'est nous-mêmes qui l'avons créée, voulue, pensée. A nous de nous en sortir honorablement... et le moyen le plus honorable sera le bon.

F. M.



*Montera-t-il ou ne montera-t-il pas? La foule est nombreuse et, vêtue de ses plus beaux atours, elle attend avec émotion, l'heure du départ!*

# La mode en 1910

A cette époque, l'avion, ce nouveau mode de transport, fascinait les grands comme les petits. Tout le monde attendait, le coeur serré, lorsqu'un "homme-oiseau" se préparait à décoller cahin-caha, pour décrire un cercle dans le ciel et venir ensuite atterrir, non moins péniblement.

En Amérique, la chanson à la mode était, à juste titre, "Come Josephine in my flying machine". Marie Dressler, actrice d'origine canadienne, connaissait alors ses plus grands succès. Une Ford neuve se vendait \$950.00 et le bacon, 25¢ la livre. Une famille de cinq personnes s'habillait, des pieds à la tête, pour \$100.00 seulement. Toute femme élégante avait, dans sa garde-robe, un corset aux dimensions impressionnantes, un chandail descendant jusqu'aux genoux, un parasol, un tailleur de coupe masculine et un chapeau à larges bords aux nombreuses garnitures.

**La mode en 1962.** Vous projetez peut-être de partir en jet pour l'Europe cet été, car prendre l'avion est devenu chose presque aussi familière que de se rendre au chalet, en voiture, pour la fin de semaine.

Pour ce voyage, vous emporterez, dans une seule valise, des vêtements ne nécessitant pas de repassage. Vous serez toujours impeccable, même si vous êtes constamment en train de défaire et refaire votre valise. Vos chandails, vos tailleurs, vos robes vous iront à la perfection parce que vous aurez eu la précaution d'emporter avec vous deux soutiens-gorge Magic-Cling\* de Playtex\*.

*Le Magic-Cling est tellement efficace! En fin coton égyptien et nylon joliment brodé, ce modèle irrésistible offre une caractéristique exceptionnelle. Le Magic-Cling présente, dans le dos, un ruban élastique qui ne glisse pas. Ce ruban assure la fixité absolue du Magic-Cling. Celui-ci moule à merveille, ne glisse pas, ne remonte pas, ne serre pas. Le devant, comme le dos, reste bien en place. L'insertion élastique spéciale des bretelles vous permet toute liberté de mouvements, en tout confort. Le Magic-Cling est toujours confortable. Demandez à voir le nouveau Magic-Cling. Portez-le à la maison, comme en voyage. Vous obtiendrez la silhouette de vos rêves. Magic-Cling de Playtex, est en vente chez votre fournisseur habituel. En blanc, 32A à 38C, \$3.00*



*Le Magic-Cling est tellement plus seyant. Il assure un maintien intégral et un confort absolu! Le devant, comme le dos, reste bien en place.*

**Playtex\***

\*Marques déposées



*Aujourd'hui, l'avion fait partie de la vie de tous les jours. Seul un départ pour une autre planète pourrait susciter l'intérêt des premiers décollages.*

# mademoiselle populaire

ses IDEES  
TROUVAILLES

## TROIS MEDECINS SUR QUATRE LE RECOMMANDENT

Lorsque IRENE DE MONTREAL présente une collection de chapeaux, elle ne peut réprimer son sens de l'humour et de la fantaisie... c'est tant mieux pour nous. Ce chapeau pour le soir, elle l'a baptisé : « Trois médecins sur quatre le recommandent »... le calot en tulle avec son nuage d'organza noir encadre bien le visage ; c'est un modèle seyant, flatteur qui vous donnera à vous, ou du moins aux autres, l'impression d'être toujours jeune et jolie... c'est un chapeau qui remonte le moral !



## EN FURETANT DANS LES MAGASINS

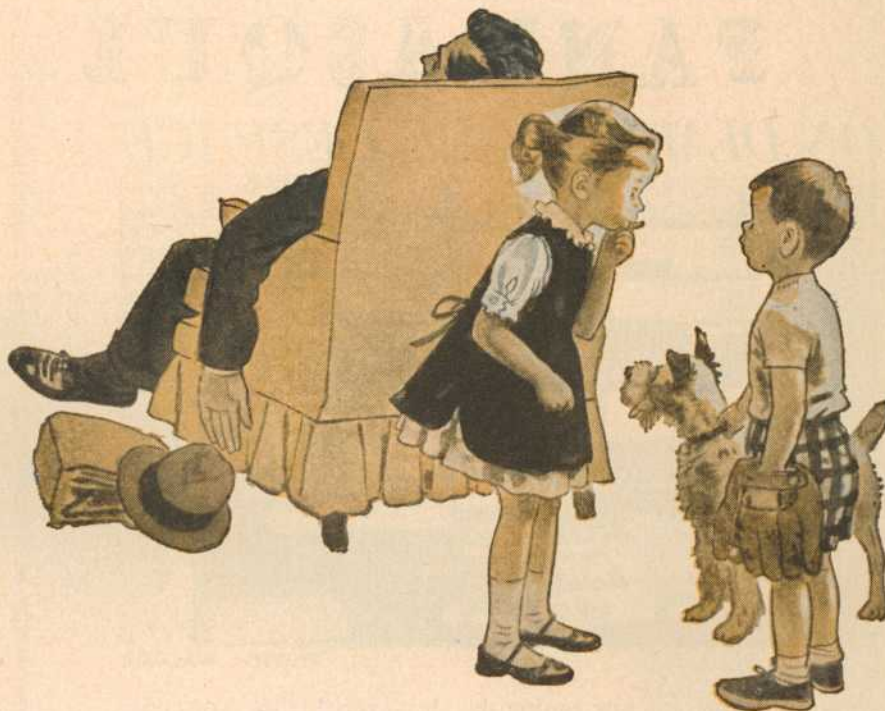
Mlle Populaire a découvert pour vous trois produits de maison fort pratiques. Le premier, le savon liquide Gossard, un savon qui se dissout instantanément dans l'eau froide. Idéal pour le lavage des vêtements élastiques (gaines, soutiens-gorges, bas, etc.), des cachemires et lainages, des soies délicates. — \$1.50 la bouteille de plastique de 12 onces. Le second, un nettoyeur spécial pour les produits Rubbermaid... aussi bien que pour tous les articles de maison en caoutchouc : descentes de bain, fonds d'évier, dessus d'armoire, couvre-marches, carpettes, etc. — \$1.00 la boîte de métal de 16 onces. Le troisième, aussi un nettoyeur, mais cette fois pour enlever les taches sur les tasses, soucoupes, etc. en plastique. Beaucoup de femmes se plaignent qu'après un certain temps, leur vaisselle en plastique se tache et devient peu appétissante. Voici donc un produit facile d'emploi et qui donne de bons résultats ; il s'agit de Topic qui sert également à détacher cafetières et théières. La boîte de poudre de Topic de 8 onces se vend \$0.89.

## LES TISSUS BOUSSAC

Cette jolie robe de plage est en coton, mais pas n'importe lequel puisqu'il s'agit d'un imprimé en coton de Boussac, maison française que vous connaissez sûrement. Mais ce que vous ne savez peut-être pas c'est que vous pouvez trouver les tissus Boussac, voile léger, loveline, crêpe satiné, voile tergal et tissu éponge en vente dans tous les magasins spécialisés du Canada.



## LA FATIGUE— UN BIENFAIT INSOUÇONNÉ



Personne n'aime être fatigué. Pourtant, la fatigue peut être un bienfait insoupçonné. En effet, si nous ne ressentions la fatigue, nous travaillerions sans doute au delà de nos forces. En outre, le diagnostic de certaines maladies, dont la fatigue constitue le symptôme prémonitoire, pourrait être longuement retardé.

Il existe plusieurs genres de fatigue et plusieurs causes à celle-ci. Ainsi, il y a la simple fatigue physique que nous ressentons après un effort exténuant. En réalité, c'est là un genre de fatigue bienfaisante—à laquelle il est habituellement très facile de remédier. Un bon repos ou une bonne nuit de sommeil suffit à dissiper cette fatigue.

La fatigue peut également être causée par la faible teneur en sucre du sang—surtout chez les personnes qui déjeunent peu ou point du tout. Toute personne bien portante qui sent la fatigue avant midi devrait prendre un déjeuner qui comprend des aliments riches en protéines—particulièrement de la viande, des oeufs et du lait. De la sorte, elle peut compter sur une provision constante de "combustible" pour maintenir son énergie.

Par contre, beaucoup de gens souffrent d'un genre de fatigue persistante et exténuante qui n'a aucun rapport avec l'effort physique ou le régime alimentaire. C'est la fatigue d'origine nerveuse ou émotive. Provoquée par l'inquiétude, la tension ou l'ennui, cette fatigue sape constamment et insidieusement l'énergie.

Si vous êtes constamment fatigué,

examinez votre mode de vie. Combien d'exercice régulier prenez-vous chaque jour ? L'activité physique est souvent en effet l'élément le plus nécessaire pour surmonter la fatigue d'origine émotive. Quand c'est possible, on trouvera aussi avantage à changer d'allure ou à se reposer de la routine quotidienne pendant quelques minutes.

Si la fatigue persiste, consultez votre médecin. Un examen révélera si cette fatigue est attribuable à une maladie quelconque. En outre, un franc entretien touchant vos soucis peut vous aider à dissiper ces troubles émotifs qui font que vous êtes toujours fatigué.

Rappelez-vous que, à propos des genres de fatigue les plus ordinaires, les toniques ne valent à peu près rien. Si la fatigue ne disparaît pas après le sommeil ou le repos, vous devriez éviter de prendre des médicaments non prescrits par le médecin. La fatigue, de même que tout autre symptôme de désordre physique ou mental, devrait faire l'objet d'un prompt examen de la part du médecin.

COLLEZ LE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE

Metropolitan Life Insurance Company,  
Direction Générale au Canada,  
Ottawa 4, Canada.

Veillez m'envoyer la brochure  
gratuite intitulée: "Le Stress—ce  
qu'il représente pour vous." 52Z

Nom \_\_\_\_\_

(EN MOULÉ S.V.P.)

Rue \_\_\_\_\_

Ville & Zone \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_



# Metropolitan Life

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY  
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)  
Direction Générale au Canada, Ottawa 4, Ontario

# LA BOUTIQUE FANTASQUE

ON DEMANDE DE L'ESPACE

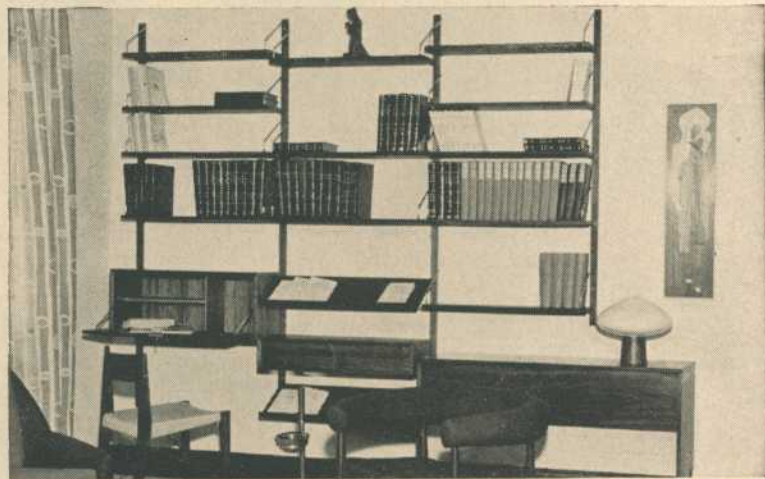


PHOTO : WAL-MIR

Mon amie Alice est une fouinaide. Je l'avais invitée à prendre le thé, hier, aux heures creuses de l'après-dîner. Je m'étais efforcée de tout remettre en place, car Alice est une maniaque de l'ordre. Pourtant, elle ne fut pas sitôt installée sur un fauteuil, que son oeil inquisiteur commença sa ronde sur les meubles, les murs et les planchers. Loin de me formaliser de son indiscrete inspection, je m'en amusais ; ma conscience tranquille ne me reprochais pas le plus petit grain de poussière. Je commis pourtant une erreur, quand je la priaï de m'accompagner à la cuisine pour préparer le casse-croûte. J'ouvrais une armoire quand elle éclata :

— Ma pauvre Geneviève, comment fais-tu pour t'y retrouver dans ce fouillis ? Tes tablettes sont tellement surchargées que tout risque de s'écrouler chaque fois que tu ouvres une porte.

— Je le sais bien, Alice, mais le moyen de faire autrement ? Je n'ai pas de garde-manger ; je suis forcée d'entasser ma vaisselle et mes conserves dans mon armoire. Je n'ai pas le choix.

— Tu ne sais pas t'y prendre. Regarde : d'abord, tes tablettes sont trop éloignées l'une de l'autre. Tu perds de l'espace. Il y a place pour une planche ou deux de plus. Et puis, qu'est-ce que tu fais de ce grand espace vide au-dessus de ton réfrigérateur ? C'est récupérable, cela.

— Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais dépenser pour faire construire une autre armoire. Mon propriétaire ne fait payer assez cher mon petit cinq pièces, je n'ai pas de cadeaux à lui faire.

— Qui te parle de faire construire ? Tu achètes une armoire pré-fabriquée en bois naturel. Tu n'es même pas obligée de la fixer au mur ; les dessus du réfrigérateur assure une base solide.

— Je veux bien te croire, Alice, mais tu avoueras quand même que dans un espace aussi réduit que ma minuscule cuisine, il est difficile de maintenir l'ordre.

— Erreur, ma chère, il y a toujours moyen de trouver de l'espace de rangement. Tu prends tes boîtes à farine, à sucre, à café et à épices qui encombrant ton comptoir ; elles auraient davantage leur place sur une tablette fixée au mur au-dessus de ta cuisinière. Il n'y a pas que les planchers qui peuvent recevoir des meubles, les murs aussi. C'est comme... non, je m'arrête. Tu vas me trouver impossible.

— Non, non, continue. Tu es trop bien partie.

— Tout à l'heure, quand j'étais assise au salon, ma vue plongeait dans la chambre de tes garçons. Je n'ai pas pu m'empêcher de constater que leurs livres s'amoncelaient en pyramides sur leur commode, comme autant de défis à l'équilibre.

— Mais, ma pauvre Alice, tu as vu l'exiguïté de cette chambrette. Je t'assure qu'il ne reste pas un pouce carré de plancher où poser une bibliothèque.

— Mais encore une fois, pourquoi t'imaginer que tout doit reposer sur le sol ? Tu as certainement entendu parler des rayonnages muraux, aussi jolis que pratiques ?

— Je sais de quoi tu parles. J'y avais pensé aussi ; mais jamais le propriétaire ne nous autorisera à percer des trous dans ses précieux murs.

[ Lire la suite page 12 ]



## un certain sourire

ELLE A HÂTE DE PORTER DES DENTIERS !

LES GENERATIONS qui nous ont précédés participèrent à une véritable course au trésor dont le prix consistait à échanger les dents naturelles pour deux pièces de prothèse complète. On aimait devenir infirmes ! Toutes les raisons possibles et impossibles furent invoquées pour légitimer cette décision. Ces actes étaient le résultat d'une hystérie collective. On répétait que les dents causaient tous les maux. Les dentistes et les médecins du temps tombèrent eux-mêmes dans le panneau. Il en existe encore un peu trop de nos jours !

ON DESIRAIT POSSEDER des dents comme telle ou telle artiste du cinéma ! On voulait des dents comme celles de la voisine ou de la tante ! On trouvait toutes les raisons possibles pour se faire confectionner des dentiers incassables. Que de personnes demandaient des dentiers avec de la poussière d'or ! On trouvait que celles qui portaient des dentiers avec une ou deux dents en or étaient très chanceuses. Beaucoup de gens avaient hâte que les dents se carient et qu'elles commencent à faire mal afin de pouvoir convaincre efficacement le dentiste.

DE NOS JOURS, il existe encore beaucoup trop de personnes imbuës de cette erronée et fatale notion. De petites « TETES FOLLES » féminines et masculines invoquent une série de raisons pour essayer de forcer la main du dentiste à procéder à l'extraction générale des dents. La plupart des diagnostics posés par la maman ou le papa ou la tante sont loin de la réalité. L'esthétique faciale servira souvent de moto ! On laisse de côté le fait de savoir si les dents sont bonnes et en santé. On veut faire extraire les dents parce que dit-on, elles ne sont pas belles ; d'autres invoqueront le fait qu'elles sont trop longues ou trop petites ou croches. On se fera vider la bouche à cause d'espace ou parce que les gencives saignent. La fameuse pyorrhée réussit admirablement bien à provoquer la perte totale des dents. Ces quelques raisons ne devraient pas justifier pareil acte. Pourquoi ? Parce que souvent, un simple traitement pourrait venir à bout de ces troubles.

LA RAISON LA PLUS RIDICULE invoquée est celle qui fait dire à des adolescents et adolescentes ceci : « Docteur, je voudrais avoir des dentiers avec de belles petites dents blanches comme madame une telle ». Ridicule ? Oui, parce que toutes les bouches sont différentes les unes des autres. Il n'y a pas deux bouches semblables. Heureusement, le nombre faisant partie de cette catégorie diminue sensiblement. L'éducation commence à porter des fruits et l'avenir est franchement très encourageant.

CHERES MAMANS, nous comptons sur vous pour inculquer à vos enfants l'idée de conservation. Plusieurs personnes regrettent la perte de leurs dents. Une fois les dents disparues, il est trop tard. Le dentiste ne peut que confectionner des dentiers. C'est mieux que rien, mais les dents naturelles auront toujours leurs places dans la bouche pour aider à mastiquer les aliments et pour agrémenter la forme des visages.

DR GUY BOISCLAIR  
D.H.D.P., M.R.S.H.



gros plan  
d'Anne séchant

ses cheveux dans le plus grand confort!

Anne termine son café parfaitement détendue sous le bonnet de son séchoir portatif. Ce séchoir est silencieux, léger et portatif... Il permet de continuer à vaquer aux occupations pendant que les cheveux sèchent! Le bonnet est muni d'une doublure spéciale qui répartit également la chaleur tout autour de



la tête. Vous avez le choix de trois degrés de chauffe et d'une ventilation à l'air frais... une merveilleuse innovation! DE PLUS... vous pouvez, sans enlever le bonnet, toucher vos cheveux afin d'en vérifier l'humidité. Rien de surprenant que plus de Canadiennes choisissent les appareils ménagers de General Electric de préférence à tous les autres.



**SÉCHOIR PORTATIF**

*Pour obtenir gratuitement notre brochure contenant des suggestions de cadeaux, écrire à: CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED, Barrie, Ontario.*

# embellir LA MAISON

LUC SIMON

**MADAME HERVE FORTIN** soumet à mon approbation un choix de couleurs qui me paraît très judicieux. Je me permettrai pourtant une petite suggestion. Le blanc porcelaine légèrement teinté d'abricot donnerait du ton à ces grandes surfaces murales qui, autrement, risqueraient la monotonie, sinon la froideur. Je peindrais abricot le plafond de la cuisine et celui du passage qui est dans son prolongement. Si vous deviez peindre les portes qui ouvrent sur ce long couloir, alternez le beige et l'abricot : vous rythmerez ainsi cet espace vide. Pour les armoires de la cuisine, rejetez le vert et appliquez plutôt le beige ou l'abricot. L'arborite gris — donc neutre — n'est pas une entrave. — Bonne chance, madame, et grand merci pour vos compliments. —

**MICHELE DE TROIS-RIVIERES** veut faire l'acquisition de meubles de style PROVINCIAL. Elle demande s'ils s'adaptent à un cadre moderne et s'ils compliquent le choix des couleurs murales.

Il existe le provincial français et le provincial italien. Vous ne précisez pas. De même, l'un et l'autre de ces styles offrent plusieurs finis : noyer, acajou, blanc et or, etc. Il vous faudrait d'abord faire un choix. Chose certaine, vous commettriez une erreur en songeant à meubler toutes les pièces de votre appartement dans ce style unique. Imaginez une assemblée composée exclusivement de jeunes femmes blondes portant toutes la même robe ; on n'arriverait même plus à percevoir le charme particulier de chacune, tant la répétition de la même chose — si belle soit-elle — engendre la monotonie. De même pour un mobilier : il faut savoir composer des groupes aimables et éviter les rencontres fâcheuses. Par exemple, dans une salle-à-dîner, une belle table ovale aux pures lignes modernes ferait bon voisinage avec des chaises de style provincial ; au salon, les fauteuils de style ressortiraient dans toute leur splendeur si les tables qui les cô-

## NOTRE COURRIER DE DECORATION



PHOTO : COURTOISIE DE SINGER SEWING MACHINE COMPANY

### CETTE NURSERY S'ADAPTE A L'AGE DE L'ENFANT.

Un délicieux refuge pour le dodo du bébé a été conçu par Singer. Cette nursery a l'heur d'accommoder et d'enchanter également le poupon, le bébé qui en est à ses premiers pas et le jeune enfant. Lorsqu'il est temps de remplacer le moïse par le berceau ou le lit d'enfant, la chambre s'avère idéale pour la petite fille comme pour le petit garçon. La jupe et la capote du moïse peuvent être confectionnées de nylon matelassé ou de tissu lustré, à motif floral. La jupe est formée de trois volants gradués ; l'ampleur de chacun égalant trois fois la circonférence du moïse. Le même tissu est utilisé pour les rideaux café et le lambrequin. Les persiennes intérieures sont peintes de façon à contraster avec le gai papier tenture à papillons. Une combinaison armoire-chiffonnier remplace la garde-robe, pour les petits vêtements. Un porte-vêtement de bois, en forme de girafe, est de la bonne hauteur pour un enfant.

toient sont d'un dessin dépouillé. Vous avez compris le procédé ? En d'autres mots, il ne faut pas qu'un très beau morceau se fasse voler le « show » par un entourage trop éclatant. Ainsi sélectionnés, les meubles de style trouvent leur habitat dans n'importe quel cadre moderne. Les coloris muraux dépendent de la nuance du bois et des tissus de recouvrement du mobilier. Les meubles de style affectent généralement les couleurs chaudes et les imprimés habillés.

**Madame PROSPER BOULIANNE DE BAIE COMEAU** me demande mon avis sur la palette de couleurs qu'elle a choisie pour son appartement de quatre pièces et voudrait des suggestions pour quelques articles complémentaires : rideaux, carpettes, etc.

Vous avez beaucoup de jaune au salon : murs, tapis et un fauteuil. Seul, le divan tranche avec sa masse brune. Il conviendrait donc de choisir des tentures dont le coloris opposerait à cette uniformité un ton complémentaire. Je songe, par exemple, à un imprimé aux dominantes bleues. Prélevez sur ce tissu de quoi confectionner quelques coussins qui répèteront le refrain. Dans la chambre de la fillette, vous avez joué sur une douce symphonie de blanc et de jaune. Ici encore, les carpettes donneront l'accent fort avec des tons très vifs : vert jade, violet ou rouge éclatant. L'échantillon de l'imprimé du couvre-lit que vous m'envoyez donne la clef des coloris pour votre chambre. Rideaux rose pâle et tapis empruntant la belle nuance violacée qui compose le fond de cet imprimé. Les rideaux de la cuisine seront confectionnés dans une belle cotonnade aux motifs tangerine et bleus sur fond blanc. Les chaises seront habillées de tangerine. Dans la salle-de-bains, optez donc pour des accessoires couleur pêche. Ils s'harmoniseront à merveille au bleu des murs.

**MADAME J. B. DE LA 3<sup>ème</sup> AVENUE, QUEBEC** aimerait dissimuler des portes vitrées qui font

face à sa fenêtre au salon. Elle avait songé à habiller le tout avec des tentures identiques à celles de la fenêtre; mais elle estime, avec justesse, que cela ferait trop. Elle précise que ces portes vitrées sont le mur d'appui de son divan.

Ces portes vitrées sont-elles une source d'éclairage indispensable pour la pièce voisine? Dans ce cas, il faudrait se contenter d'un voilage très léger qui emprunterait la couleur des murs ou, mieux encore, d'écrans japonais en soie légère ou en parchemin translucide. Si toutefois ces portes n'étaient pas fonctionnelles, il y aurait une solution originale qui consisterait à exploiter la structure même de ces portes pour les rendre décoratives. J' imagine qu'elles se composent de petits carreaux montés sur des cadrages de bois? Chaque carreau pourrait recevoir une gravure, ce qui composerait un ensemble de petits cadres juxtaposés les uns aux autres et dont l'effet serait des plus travaillants au-dessus du divan. Il va sans dire que ces gravures seraient toutes de la même inspiration et d'un dessin discret: feuillages, fleurs, oiseaux.

**MADAME D. P. D'OTTAWA** a suspendu sur un mur un grand miroir qui laisse de part et d'autre une surface de trois pieds de largeur. Elle le trouve un peu perdu tout seul dans son coin. Elle se demande si du papier-tenture n'en ferait pas ressortir la beauté ou s'il ne faudrait pas lui adjoindre des chandeliers muraux ou, si encore, une tablette placée dessous ne serait pas un bon voisinage.

Un miroir de cette importance doit être soutenu par un élément de mobilier, une jolie table console par exemple. Vous pourriez vous dispenser alors des chandeliers muraux. L'idée du papier-tenture me plaît, pourvu que vous le choisissiez judicieusement d'après les coloris ambiants et que ses dessins soient discrets.

**LOUISE BOIVERT DE ROUYN** a dix-sept ans. Elle partage une grande chambre avec sa jeune soeur. Elle a des problèmes d'aménagement des meubles qu'elle me demande de résoudre.

Votre mobilier est assez disparate. Il faudrait pouvoir lui donner une unité de style. Vos parents consentiraient-ils à vous le laisser peinturer blanc ou jaune paille? Voyez vos deux commodes: l'une est haute et profonde; l'autre, étroite et longue. Joignez-les de façon à ce que les tiroirs se rencontrent sur une même ligne. Un nouveau dessus en contreplaqué comblera le vide laissé derrière par le meuble étroit. De même, des rayons pour les livres échafaudés sur cette commode rétabliront la différence de hauteur avec l'autre.

Vous composeriez ainsi un élément de rangement unique plutôt que deux choses dépareillées. De nouvelles poignées orneront tous les tiroirs et compléteront le subterfuge. Le coffre en cèdre que vous jugez encombrant pourrait devenir une commode banquette pour peu qu'on lui adjoigne de jolis coussins. Je le placerais, quant à moi, sous la fenêtre quitte à repousser quelque peu les lits vers le mur opposé. Ne gagneriez-vous pas de l'espace en collant ces lits l'un à l'autre plutôt que de ménager cette ruelle entr'eux?

**MADAME ALEX BEAULIEU D'EDMUNDSTON, N. B.** s'inquiète des couleurs à employer pour repeindre les murs de son appartement.

Je verrais très bien au salon, avec vos fauteuils rouge vin et votre tapis gris et rouge, des murs d'un vert très doux (vert printemps). Plafond blanc. Si vous deviez remplacer votre tapis, prenez donc du gris uni cette fois. Que diriez-vous d'une chaude teinte pêche pour la salle-à-manger? Elle ferait ressortir votre ameublement en bois naturel. Quant à cette nouvelle armoire que vous faites construire, parez-la de la même couleur que les murs. Mettez du blanc au plafond ainsi qu'à l'intérieur de vos armoires. Du jaune pâle dans la chambre. Murs et plafond.

Dans la cuisine, vous aimerez peut-être des murs blancs. Le plafond et les armoires pourraient se détacher en bleu azur, alors que l'intérieur de ces armoires pourrait reproduire la tonalité pêche de la salle-à-dîner.

#### QUELQUES MOTS DE LUC SIMON

Plusieurs correspondants me demandent des réponses personnelles et joignent à leur lettre des enveloppes-réponses affranchies. Je me dois de préciser que cette rubrique est ouverte à tous les lecteurs de La Revue Populaire et, qu'en conséquence, elle ne doit revêtir aucun cachet privé. Les conseils que je prodigue ici constituent une sorte de service public; je ne saurais en aucun cas en faire une affaire personnelle.

Je me refuse aussi aux consultations par téléphone. Il est donc inutile de demander mon numéro à mes employeurs, à la Revue.

Qu'on sache également qu'une revue mensuelle exige une longue préparation. Le numéro que vous lisez aujourd'hui était déjà pensé il y a deux mois. Ceci pour expliquer qu'il m'est impossible de répondre immédiatement aux lettres reçues pendant le mois. N'attendez donc pas à la toute dernière minute pour me faire parvenir vos problèmes.

[ Lire la suite page 12 ]

# UNE Seconde Douche FAIT Merveille

**A LA MAISON  
SURTOUT S'IL S'AGIT  
D'UNE CABINE À DOUCHE  
FIAT. PRÉFABRIQUÉE!**

## GAIN DE TEMPS

Et gage de bonne humeur—la cabine à douche FIAT préfabriquée supprime l'énerverment du matin alors que toute la famille attend son tour à la salle de bain. En quelques minutes, papa et tous les enfants peuvent prendre leur douche et partir bien dispos vers le bureau ou l'école.

## GAIN D'ESPACE

3 pieds carrés voilà tout l'espace nécessaire pour installer une cabine à douche FIAT. Encastrée dans un mur, ou placée dans un coin, elle peut être installée n'importe où... dans la salle de bain... dans un placard... dans la salle de jeux... sous l'escalier de la cave... ou peut-être dans le garage.

## GAIN D'ARGENT

FIAT a su combiner parfaitement la plus haute qualité au prix le plus raisonnable. La raison en est simple: les éléments sont *préfabriqués*. Votre plombier les reçoit au complet dans "un seul paquet". Il peut les assembler et installer les tuyauteries en moins de temps... et à moindre prix.



LA "CADET" ANGULAIRE FIAT est une cabine à douche spacieuse qui utilise le minimum d'espace. Ses lignes classiques et lisses embelliront votre intérieur. Les cabines à douche FIAT, si faciles à installer, sont livrées dans un seul carton. Elles sont offertes en blanc ou dans un choix de jolies couleurs décoratives.

Voyez votre plombier dès aujourd'hui! Demain vous apprécierez votre cabine à douche FIAT!



**PORCELAIN and METAL**

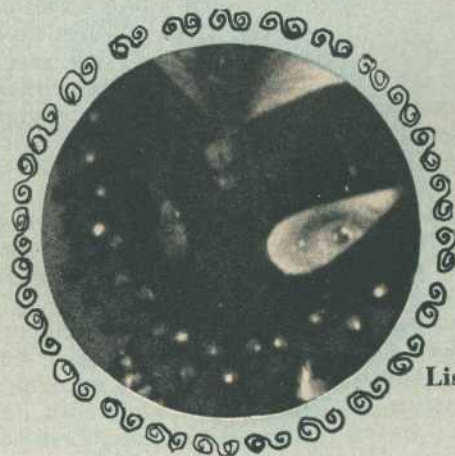
PRODUCTS LIMITED

TORONTO • ORILLIA • MONTRÉAL

Reps: Vancouver • Edmonton • Saint-Jean, N.-B.

Sur le plateau C, en face du bar, au bout du couloir, elle risque sa tête. Elle a tué un homme. Il l'avait déshonorée en l'accusant d'avoir trompé son mari. Mais c'était un faux témoignage, car l'homme était à la solde du mari. Elle s'est vengée... mais le crime ne paie pas et elle sera traînée dans la boue après avoir été un moment adulée par la foule.

qui est cette femme



Lisez son Histoire en page 24.



Pour exprimer vos talents de décoratrice, le LINOLÉUM INCRUSTÉ déploie une féerie de couleurs!

Voici une jolie pièce où se réunit souvent la famille. Cette cuisine est plus qu'un endroit où l'on prépare et sert les repas: son grand linoléum Dominion – au NOUVEAU motif "mosaïque" (No 7055) gai et accueillant – crée une agréable atmosphère d'intimité ... on s'y sent "chez soi" en toute circonstance! Ce motif incrusté est en linoléum à la verge – donc sans joints visibles – FACILE à entretenir. Pour recevoir renseignements et documentation, écrivez à: Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Limited, 2200 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

**Nouveaux COUVRE-PLANCHERS DOMINION**

FABRICANTS DU LINOLÉUM ET DU VINYLE DOMINION, DES TUILES D'ASPHALTE DOMINION ET AUTRES PRODUITS CONNEXES

# à livre ouvert

La Critique Littéraire  
de Pierre Tisseyre

Claire Martin, dans son nouveau roman pour lequel on aurait aimé un titre plus direct que « QUAND J'AURAI PAYÉ TON VISAGE », démontre une fois de plus qu'elle est, et de très loin, le seul de nos écrivains qui sache parler d'amour simplement et sans complexe. Cette absence de complexe va d'ailleurs jusqu'à raconter son histoire comme si la notion de péché ne pouvait s'appliquer à quelque chose d'aussi naturel que de tomber dans les bras de l'homme que vous aimez, fut-il votre propre beau-frère. Son héroïne s'appelle Catherine. Elle a 25 ans et le peu qu'on nous dise de son passé semble indiquer qu'elle a joui d'une si grande liberté qu'elle a pu se livrer à quelques expériences amoureuses avant de rencontrer Bruno. Pourquoi tient-elle la dragée haute à ce dernier, Claire Martin ne nous le dit pas clairement. Habileté, désir de se faire épouser ? En partie sans doute mais le calcul, l'intérêt ne sont pas les caractéristiques de cette jeune personne, toute de spontanéité, d'élan et d'abandon aux tentations du moment. Bruno présente donc Catherine à ses parents et comme elle est de bonne famille les fiançailles sont célébrées.

C'est alors qu'apparaît le héros de cette histoire, frère cadet de Bruno, qui n'a trouvé comme soutien affectif dans sa famille conventionnelle et bourgeoise, avec tout ce que ce mot contient aujourd'hui de sens péjoratif, qu'une grand-mère un peu folle. Pour Catherine et pour lui c'est le coup de foudre dont chacun s'effraie de son côté : lui parce qu'étudiant médiocre il se sent méprisé par son père et qu'il ne voit pas d'issue possible à sa passion ; elle parce que malgré son non-conformisme elle n'a pas le courage de rompre ce mariage.

Il ne serait pas juste pour Claire Martin d'en dire plus car le lecteur ne peut s'empêcher de se demander comment elle pourra faire sortir ses personnages d'une telle situation. Qu'il nous suffise de préciser que ce départ de Catherine du domicile conjugal lui permet d'écrire quelques-unes des meilleures pages de son roman et cela même avant d'en avoir atteint la moitié. On ne peut nier que Claire Martin sache donner la vie à ses personnages et qu'elle nous fasse comprendre, sinon excuser, leur comportement ; on ne peut nier également que sa verve satiriste se soit encore affinée. Ses flèches, décochées d'une main sûre, atteignent leur but et ce sont bien autre chose que de simples coups d'épingles. Un style percutant, de l'esprit à revendre, une connaissance très féminine et très juste du cœur humain, peu d'illusions sur les faiblesses humaines, que faut-il de plus pour séduire le lecteur ?



## Nouvelles serviettes Slenderline...minces, compactes, confortables

Kotex vous fournit maintenant les serviettes Slenderline. Elles sont si minces qu'elles demeurent confortablement douces et étroites, elles sont si compactes qu'elles s'adaptent au contour de votre corps.

Un nouveau tampon intérieur à l'épreuve de l'humidité vous donne même une meilleure protection.

Kotex évoque la confiance

KOTEX et SLENDERLINE sont des marques déposées de Kimberly-Clark Canada Limited.

### LA BOUTIQUE FANTASQUE [ Suite de la page 6 ]

— Dans ce cas, installe des rayons à livres directement sur la commode, à la manière d'un buffet-vaissellier.  
— Excellente idée. Je me demande cependant si tu trouveras une solution à mon problème numéro un : le rangement des vêtements. Je dispose en tout et pour tout de deux petites penderies pour 4 personnes. Je n'ai pas de place pour entreposer le linge d'hiver. Et je ne parle pas des amoncellements de chaussures.  
— Pour les chaussures, c'est simple comme bonjour. Tu fais courir une planche tout le long de la tringle inférieure à l'intérieur de la penderie. Tu réalises ainsi deux « étages » de rangement pour les chaussures. Quant à l'entreposage des vêtements d'hiver, j'ai remarqué que tu disposais d'un coin rêvé où placer un large coffre, dans ta salle d'entrée. Là où tu as placé une table pour le téléphone.

— C'est bien joli, mais qu'est-ce que j'en ferai de mon appareil ?

— Tu le mettras sur le coffre, ma pauvre vieille, ce sera beaucoup plus original, crois-moi. Mais revenons aux vêtements. As-tu jamais réfléchi à l'espace que tu perdais sous les lits ? De larges tiroirs montés sur roulettes et simplement recouverts de dessus cartonnés composent de précieux éléments de rangement pour les couvertures, les draps, le linge d'enfants ou les jouets.

LUC SIMON



**une pincée de sel WINDSOR fait  
ressortir la fine saveur du melon**



# ÊTES-VOUS UN DES GAGNANTS

**VOUS GAGNEREZ PEUT-ÊTRE TOUS LES MEUBLES ILLUSTRÉS CI-DESSOUS... ET D'AVANTAGE!**

Attendez seulement de passer la main sur le bois étincelant et poli à la main de ces meubles. Vous saurez alors apprécier toute la beauté des meubles COLONIAL de VILAS. Les magnifiques motifs peints à la main sont appliqués sur les finis "cerisier", "antique" et sur quatre autres couleurs à la mode. L'ameublement de vivre met

en vedette une sélection de capitonnages et de tissus pour tous les goûts, se mariant avec tous les décors, sans compter un vaste assortiment de meubles individuels qui s'harmonisent en tous points. Il faut voir les meubles COLONIAL de VILAS pour en apprécier toute la qualité. *Qui sait? . . . vous les gagnerez peut-être tous!*



*voici votre coupon de participation au*  
**CONCOURS VILAS COLONIAL**

*Votre numéro chanceux est* **Nº 221081**

**VOUS GAGNEREZ PEUT-ÊTRE**  
**L'UN DES 100 PRIX D'UNE VALEUR**  
**DE PLUS DE \$25,000.00**

Nom.....

Rue.....

Ville ou village.....

Adresse du détaillant.....

**Portez ce coupon chez n'importe quel détaillant VILAS  
dès aujourd'hui!**

## VOICI TOUT CE QU'IL VOUS FAUT FAIRE POUR GAGNER

- 1.** Portez ce coupon numéroté chez n'importe quel détaillant VILAS le ou avant le 30 juin 1962 — date de la fin du concours.
- 2.** Ce détaillant VILAS possède la liste officielle des 100 numéros gagnants, ainsi que les prix qui correspondent.
- 3.** Ces numéros ont été choisis au hasard avant la publication de toute annonce concernant ce concours.
- 4.** Si votre numéro figure sur la liste officielle, on vous posera deux questions pour éprouver vos connaissances.
- 5.** Si vous pouvez répondre à ces questions, vous serez déclaré *gagnant* et nous prendrons immédiatement les dispositions nécessaires pour que votre prix vous soit expédié aussitôt.
- 6.** Toutes les personnes résidant au Canada peuvent participer à ce concours, sauf les employés de VILAS COMPANY LIMITED et ceux de leur agence de publicité.  
Tous les règlements municipaux, provinciaux et fédéraux s'appliquent à ce concours.

## PREMIER PRIX

Ameublements complets **VILAS COLONIAL** pour 5 pièces de votre foyer. (Total de 34 morceaux).

## 3 - DEUXIÈMES PRIX

Ameublements **VILAS** complets pour 3 pièces de votre foyer.

## 6 - TROISIÈMES PRIX

Ameublement **VILAS** pour une grande pièce de la maison.

**PLUS 90 AUTRES PRIX COMPOSÉS DE MEUBLES INDIVIDUELS VILAS COLONIAL.**



**VILAS FURNITURE**

Company Limited,  
Cowansville, Qué.

# DU CONCOURS VILAS COLONIAL DE \$25,000.00 ?

**100 PRIX DE VALEUR! 222 MEUBLES POUR CHAQUE PIÈCE DE VOTRE FOYER!**

Les meubles VILAS Colonial ont tôt fait de faire partie intégrante de la famille. Et longtemps après leur achat, ils attirent encore des regards d'admiration de la part des visiteurs à cause de leur style, de leur durabilité et du bon goût qu'ils reflètent.

Les meubles VILAS ont un autre avantage: ils peuvent être achetés un à un. Que vous commenciez votre collection VILAS par une table volante ou un ensemble de chambre à coucher, il est rassurant de savoir que vous pourrez toujours ajouter des meubles qui s'harmonisent parfaitement à ceux que vous avez déjà.

Chaque meuble VILAS Colonial doit être conforme aux plus hautes normes de qualité. Cette qualité se retrouve dans les tiroirs assemblés à queue-d'aronde, coulissant sur une tringle centrale et munis de compartiments à l'épreuve de la poussière... des coins et bords "usés" simulant les années et l'usage, les finis polis à la main revêtus du célèbre Vila-Seal\* exclusif qui rehausse la beauté du bois.

Les mots et les illustrations ne suffisent pas pour exprimer toute la beauté des meubles VILAS Colonial. Il faut les voir chez le détaillant VILAS de votre localité. Passez donc le voir dès demain.

## VOICI CE QU'IL FAUT FAIRE POUR PARTICIPER:

1. Portez le coupon numéroté chez n'importe quel détaillant VILAS le ou avant le 30 juin 1962 — date de la fin du concours.
2. Ce détaillant VILAS possède la liste officielle des 100 numéros gagnants, ainsi que les prix correspondants.
3. Ces 100 numéros ont été choisis au hasard avant la publication de toute annonce concernant le concours.
4. Si votre numéro figure sur la liste officielle, le détaillant VILAS télégraphiera votre numéro et vos nom et adresse à la compagnie VILAS. Un représentant VILAS se mettra en rapport avec vous aussitôt que possible et il vous posera deux questions vous donnant droit au prix.
5. Si vous pouvez répondre à ces questions, vous serez déclaré gagnant du prix correspondant à votre numéro et nous prendrons immédiatement les dispositions nécessaires pour vous expédier votre prix.
6. Toutes les personnes résidant au Canada peuvent participer à ce concours, sauf les employés de VILAS COMPANY LIMITED et ceux de leur agence de publicité. Tous les règlements municipaux, provinciaux et fédéraux s'appliquent à ce concours.

NOTE: La taxe fédérale sera absorbée avec la livraison de tous les prix. Les gagnants devront cependant payer toutes taxes municipales et provinciales ainsi que les frais de livraison locaux, s'il y a lieu. Une liste des gagnants peut s'obtenir sur demande. Le concours se termine à minuit le 30 juin 1962.



**VILAS FURNITURE COMPANY LTD.**  
COWANSVILLE, QUÉ.

\*Marque déposée.

## RIEN À ACHETER... ET VOYEZ CES PRIX!

### Premier prix

Ameublement VILAS complet pour cinq pièces de votre foyer (total de 34 morceaux).

- Pour le vovoir... meubles de style colonial entièrement remboursés et élégantes tables volantes.
- Pour la salle à manger... jolie table décorée à la main, six chaises et buffet.
- Pour la chambre à coucher... lit à colonnes, bureau triple, commode à double étage, tables de nuit jumelées — tous décorés à la main.
- Pour la chambre des garçons... deux lits simples, table de nuit, deux commodes jumelées, pupitre d'étudiant et chaise.
- Pour la chambre de mademoiselle... lit, bureau double avec miroir, coiffeuse et chaise, deux tables de nuit.

### 3-deuxièmes prix

Mobilier complet de vovoir, salle à manger et chambre à coucher principale, tel qu'illustré en couleurs dans la page de gauche.

### 6-troisièmes prix

L'un ou l'autre des trois principaux mobiliers.

### 15-quatrièmes prix

Un élégant banc à dossier et appuie-bras.

### 25-cinquièmes prix

Une populaire berceuse "Boston".

### 50-sixièmes prix

Une table à café VILAS originale avec jeu de cribbage.

## DÉTAILLANTS PARTICIPANTS

### QUEBEC

ACTON VALE: J.P. Lapointe  
ALMA: Edmond Deschênes Ltd., Gagnon Frères Ltée.  
AMOS: J. B. Boutin Inc.  
ARVIDA: Hudson's Bay Co., R.S.V.P. Electric Enrg.  
BAGOTVILLE: J. H. Duchesne  
BAIE COMEAU: Hudson's Bay Co.  
BEAUCVILLE: P. F. Renault  
BERTHIERVILLE: J. A. Laforest Ltée.  
BIC: Eug. Rioux & Fils  
BROMPTONVILLE: Raymond Bergeron Ltée.  
BUCKINGHAM: A. G. Lefebvre Ltd.  
CABANO: J. Antoine Pelletier  
CHIBOUGAMAU: Hudson's Bay Co.  
CHICOUTIMI: Potvin & Tremblay Ltd., Smith Meubles Inc.  
COATICOOK: J. H. Knapp  
COWANSVILLE: Ameublement Roger Inc.  
DISRAELI: G. Edmond Beaudoin  
DRUMMONDVILLE: B. Desrochers Ltée., A. St. Pierre & Sons Ltd.  
EAST ANGUS: Luc E. Gosselin Enr.  
FARNHAM: Glasson & Frères.  
GAGNON: Hudson's Bay Co.  
GASPE: La Couvée Bros. Ltd.  
GATINEAU: J. O. Charron Ltd.  
GRANBY: Harvey & Racine Inc., Paul Phoenix  
GRAND'MERE: Lucien Fréchette, J. Alfred Therrien  
HAUTERIVE: Hudson's Bay Co.  
HEROUXVILLE: Jean-Louis Roberge  
HUDSON HEIGHTS: The Music Box Hudson Reg'd.  
HULL: A. L. Achbar, A. Bélanger Détail Ltd.  
HUNTINGDON: Marchand & Frère Ltd.  
IBERVILLE: Laval Bessette Ltée.  
ILE PERROT: Ed. L. Boileau Furniture  
JONQUIERE: Gauthier Meuble Ltée.  
KENOGAMI: Marcel Maltais Meubles Enrg., Regina Meubles Ltée.  
LACHINE: Millers  
LACHUTE: J. W. Lefebvre  
LACOLLE: A. Landry & Fils Ltée.  
LAPRAIRIE: Guy Moquin Co. Ltd.  
LA TUQUE: Frank Spain Co. Ltd.  
LAVAL DES RAPIDES: M. D. Vaillancourt  
LOUISEVILLE: D. Dulude  
MAGOG: Pouliot Furn. Enrg.  
MANIWAKI: Le Magasin J. O. Hubert Ltée.  
MARCOTTE: R. Lessard  
MATANE: Daniel Ross Ltée.  
MONT-JOLI: Jude Ross Inc.  
MONT-ROLLAND: Jean-Guy Legault  
MONTREAL: Corrivaux Ltd., Dupuis Frères R. N. Lemay Henry Morgan & Co. Ltd. James A. Ogilvy Ltd. The Robt. Simpson Co. Ltd.  
NEW RICHMOND: Robertson Co.  
NORANDA: Bélisle Limited  
PIERREVILLE: Shoener & Co. Ltd.  
PLESSISVILLE: Bourque & Fils Ltd.  
POINTE-CLAIRE: Quality House Furn.  
PORT ALFRED: Potvin & Tremblay  
PORT CARTIER: Hudson's Bay Co.  
QUEBEC: Adrien Racine Au Meuble Moderne Inc. La Galerie du Meuble Inc. M. Pollack Ltd.  
RICHMOND: Richmond Furn. Enrg.  
RIMOUSKI: Bertin & Fils Inc. Dessureault Ltée.  
RIVIERE-DU-LOUP: J. Hervey D'Amours, Fernand Raymond  
ROUYN: Agences Belle Enrg. Reilly Hardware Ltd.  
STE-AGATHE: Jos. Reid  
ST-ALEXANDRE: P. Ouellet  
STE-ANGELE-DE-LAVAL: Levasseur  
ST-BLAISE: Ethier & Frères  
ST-EUSTACHE: Paul Léger Inc.  
STE-GENEVIEVE: André Théorêt Co. Ltd.  
ST-GEORGES EST: J. A. Gagné Le Salon du Meuble Gérard Poirier  
ST-HYACINTHE: Gobeille & Brouillette Inc.  
ST-JEROME: Le Foyer du Cadeau Inc.

ST-JEAN: Lionel Dubuc Inc.  
ST-JOSEPH-DE-SOREL: Maurice Delagrave, Jean-Marc Lafontaine  
ST-JOVITE: R. Labelle & Fils Ltée.  
STE-ROSALIE: Germain Larivière  
SCHEFFERVILLE: Hudson's Bay Co.  
SEPT-ILES: Hudson's Bay Co.  
SHAWINIGAN FALLS: Wm. Gélinas  
SHERBROOKE: Bureau & Bureau Enrg. Hector Lanctot Enr. E. Morin & Fils Inc. Raby & Frère Limited H. C. Wilson & Sons Ltd.  
SOREL: Jean-Paul Arpin  
STANBRIDGE STATION: Couture & Frère  
SWEETSBURG: C. Bousada  
THETFORD MINES: Rosaire Côté Inc.  
TROIS-RIVIÈRES: J. N. Beaudoin Ltd. Lessard & Neilson Ltée.  
THURSO: Desjardins & Frères  
VAL D'OR: Stuart-Paterson Home Furn.  
VALLEYFIELD: Girard & Frère Marchand Frère Ltd. Plante & Clairmont  
VICTORIAVILLE: Salon des Meubles & Musique Ltée.  
VILLE ST-LAURENT: P. E. Lalonde  
VERDUN: Allied Furniture  
WATERLOO: O. L. Lewis

### NOUVEAU-BRUNSWICK

CAMPBELLTON: Lounsbury Co. Ltd.  
CHATHAM: Lounsbury Co. Ltd. Miramichi Home Furn. Ltd.  
FREDERICTON: Lemont's Ltd. Medjuck's Furniture  
HARTLAND: Hartland Furn.  
MONCTON: Lounsbury Co. Ltd. R. E. Smith Ltd.  
ST. ANDREWS: G. H. Tompkin's Furn. Ltd.  
SHEDIAC: Landry Bros. Ltd.  
ST. JOHN: Black's Furn. Store Emerson-Wheaton Ltd. Marcus Co. Ltd.  
ST. STEPHEN: Medjuck's Furn.  
WOODSTOCK: Medjuck's Furn.

### ILE-DU-PRINCE-EDOUARD

CHARLOTTETOWN: Crockett & Storey Ltd., R. T. Holman Ltd.  
SUMMERSIDE: R. T. Holman Ltd. Brace McKay Ltd.

### NOUVELLE-ECOSSE

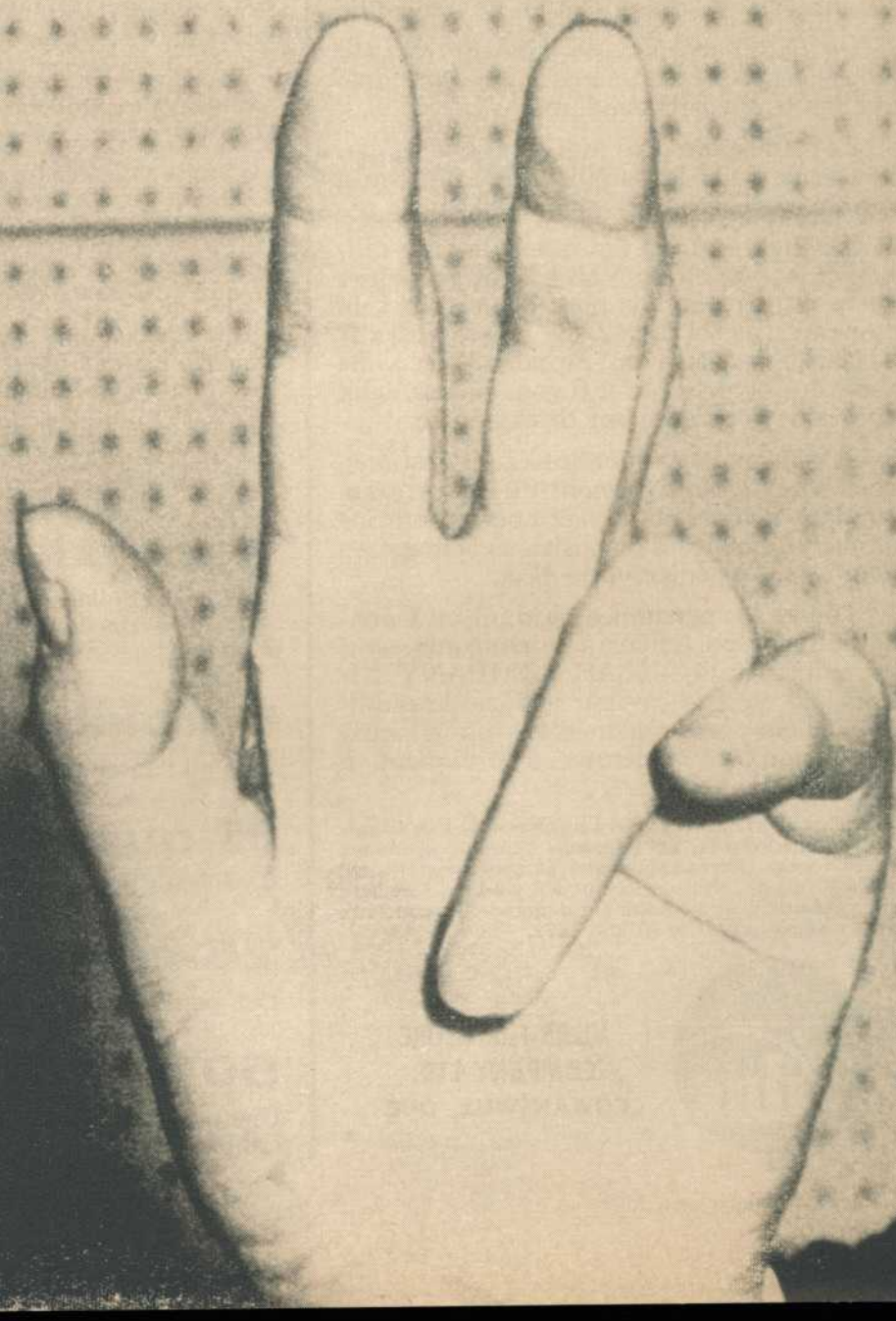
AMHERST: Capitol Sales Ltd.  
ANNAPOLIS ROYAL: Dargie's Ltd.  
ANTIGONISH: Wilkie & Cunningham Ltd.  
ARCADIA: Lyons Furniture  
DARTMOUTH: Acadia Home Furnishings, Glubes Ltd.  
GLACE BAY: Lubetzki's Ltd.  
HALIFAX: Glubes Ltd. Offman Furn. Co. Ltd. Robt. Simpson Eastern Ltd. S. P. Zive & Son Ltd.  
LIVERPOOL: Smith's Furn. & Appl.  
MIDDLETON: Andrew's Dept. Store  
NEW GLASGOW: C. P. Smith & Co. Ltd.  
NORTH SYDNEY: Lubetzki's Ltd.  
STELLARTON: Burrows Bros.  
SYDNEY: Lubetzki's Ltd. Schwartz & Co. Wright's Ltd.  
TRURO: Bentley's Ltd. M. P. Crowell Ltd.  
WOLFVILLE: H. B. Mitchell Ltd.  
WOODSIDE: John A. MacInnes  
YARMOUTH: Rogers Furn. Co. Ltd.

### TERRE-NEUVE

CORNER BROOK: Newfoundland Outfitting Co. Ltd.  
GRAND FALLS: Cohen's Home Furn. Ltd.  
ST. JOHN'S: Baine Johnston & Co. Ltd. Better Homes Centre Royal Stores Ltd.



**MOU**



RENDEZ-VOUS  
AVEC



MICHELLE

TISSEYRE

# MOULOUDJI

## un homme lucide et mélancolique

Je ne me souviens plus du titre de ses chansons. Je ne sais même plus s'il se donnait la peine de nous les dire. Je ne crois pas. Ou s'il le faisait, ce devait être dans un souffle, une confidence ajoutée aux autres, à toutes les autres qu'il nous fit ce soir-là, à travers ses chansons. Cela n'avait aucune importance, d'ailleurs. Chacune d'elles venait rendre son témoignage d'une vie, qui ne semble pas avoir connu beaucoup de joies — cette vie qui a transformé un gamin à l'air traqué en homme lucide, mélancolique, en quête de je ne sais quoi de jamais atteint, de sans doute inatteignable... « Tu m'as laissé... je n'étais pas assez beau pour que tu m'aimes... je ne peux pas vivre sans toi... un jour, tu verras, nous nous retrouverons, et nous nous aimerons... mais au fond tout cela n'a pas d'importance... la terre tourne et les étoiles se fichent éperdument de nous et un jour tout sera fini... bien fini... » Je crois entendre Camus, né comme lui sur cette dure terre d'Afrique du Nord, comme lui inquiet, désenchanté. En même temps, j'ai l'impression d'assister à une confession de « l'Oxford Movement », ces gens qui se lèvent au milieu de la foule pour se confesser — ici, confession sans regrets, sans sentiment de culpabilité, toutefois. Un besoin de se raconter, de se décharger d'un trop-plein de tristesse, simplement. Autrefois, ce visage chiffonné dans un corps frêle, ce regard fuyant faisaient penser à quelque bête traquée — non pas à un animal gracieux, comme le cerf ou le tigre, et dont la prise eût ennobli le chasseur — non, plutôt à quelque pauvre petite chose emmurée ou flairant le vulgaire piège domestique, quelque belette peut-être — le gosse de « Nous sommes tous des assassins », en somme, dans la vie comme à l'écran. Maintenant, à ce chétif adolescent, s'était substitué un homme aux traits virils, à la démarche assurée. Contre le rideau de scène rouge sang, sous l'éclairage blafard, on croirait voir quelque patriote sur les barricades. C'est cette tête-là que doivent avoir les combattants algériens, me disais-je. Cette tête-là, la vie semble l'avoir forgée sur l'enclume. Je crois entendre le Caligula de Camus : « Qu'il est diffi-

cile de devenir un homme ! » Mouloudji est devenu un homme dans le sens le plus noble du mot. Il ne renie pas ses défaites, ses déceptions, ce sont elles qui l'ont fait ce qu'il est. Et malgré tout, il espère encore. Sinon, que viendraient faire dans ses propos ces mots d'esprit, ces blagues d'étudiant, ce sourire amusé, ce rire qui fuse à propos de tout et de rien...

— Bonsoir Moulou, et bravo.

— Vous croyez que ça a été ? J'ai eu du mal à démarrer. La gorge. Ce doivent être les changements de température. Je n'ai pas l'habitude du climat.

Bien que la salle ait été en délire, cette question ne provient d'aucune fausse modestie. Mouloudji est comme ça. Jamais tout à fait content de lui. Toujours cherchant à faire mieux. C'est ainsi que ce garçon — qui non seulement est chanteur-compositeur chevronné (Grand Prix du Disque, Grand Prix de la Chanson), a écrit sept romans, dont l'un, « Enrico », s'est mérité le Prix de la Pléiade, connaît un vif succès comme peintre ainsi que le témoigne chacune de ses expositions, et a joué dans deux douzaines de films dont plusieurs ont remporté un très vif succès, — vous dit, très sincèrement : « Tout cela n'est pas sérieux, voyez-vous. J'aurais dû choisir. Faire une chose. Alors, je serais peut-être arrivé à quelque chose... » On m'a raconté à son sujet une assez jolie anecdote. Un jour, se promenant sur les quais, à Paris, il aurait aperçu, sur une péniche, une jolie jeune fille qui suspendait du linge à sécher. Ce fut le coup de foudre. Il l'appela, courut le long du quai pour tenter de lui fixer un rendez-vous. Mais la péniche filait à toute allure, et il n'eut le temps que de crier son adresse. Il faut croire que le coup de foudre avait été réciproque, car la jeune fille arrivait un jour chez lui, et il l'épousait. Amour de poète si jamais il en fut. Je sais qu'aujourd'hui ils se sont quittés. Destin d'homme. Mais c'est pourquoi je n'ai pas voulu vérifier cette histoire que l'on m'avait contée à son sujet. Car si « Moulou » se confie volontiers lorsqu'il entre dans le monde onirique de ses chansons, dans la vie, il n'aime pas parler de lui-même.

PHOTO : LOUIS CLAES

## le "canyon" montréalais



PHOTO : C.I.L.

Un autre magnifique gratte-ciel est venu s'ajouter à ceux, de plus en plus nombreux, qui ont valu à l'une des principales artères de la métropole — le boulevard Dorchester — le surnom de « canyon ». Vu des airs, on dirait effectivement, paraît-il, une vallée entre des rochers escarpés. C'est la Maison CIL, grand géant noir dont la silhouette à la fois sévère et gracieuse se dresse sur trente-neuf étages de hauteur. Le plus beau de tous les nouveaux immeubles, selon moi. Sa construction coïncide, volontairement sans doute, avec le centenaire de la CIL — la plus importante compagnie de fabrication et de distribution de produits chimiques et de leurs dérivés au Canada, dont les débuts, comme fabricants d'explosifs, remonte à l'époque de la construction ferroviaire dans notre pays, au milieu du siècle dernier. En plus de servir le Canada, et dans certains cas le monde dans divers domaines (un exemple entre mille : le nouveau câble sous-marin reliant le Canada au Royaume-Uni sera tapissé et « insulated » de polythène fabriquée par la CIL) cette compagnie a créé de nombreuses bourses d'études pour aider les jeunes chimistes à étendre leurs connaissances. Récemment, la CIL se faisait mécène dans le monde des arts. La magnifique collection CIL, comprenant quarante chefs-d'oeuvre (l'expression est du Docteur Evan H. Turner, directeur du Musée des Beaux Arts) d'artistes canadiens contemporains venant de toutes les régions du pays, fera connaître la peinture canadienne, non seulement en Amérique, mais également en Europe, où elle accomplira une importante tournée. En plus de cette collection de prestige, composée uniquement de tableaux à l'huile, la CIL a également commandité, pour les bureaux de son personnel dirigeant dans le nouvel immeuble et à ses autres bureaux du Canada tout entier, une collection de gravures et de lithographies de toute beauté, dont les oeuvres sont en majorité dues à de jeunes artistes. Cette double initiative de la CIL mérite toutes nos félicitations. Souhaitons que d'autres industries, à leur tour, éprouvent le désir de devenir des mécènes dans le domaine des arts plastiques.

## Claude Hinton: il solutionne l'impossible



PHOTO : STUDIO MARC

— Mais Claude, comment avez-vous réussi à lui faire changer d'idée aussi radicalement ?

— En voyant son point de vue d'abord. Ensuite, sans tenter aucunement de le lui imposer, en lui faisant voir les avantages du mien. Mon idée l'a d'abord renversée, car elle ne s'y attendait pas. Puis, petit à petit, elle a fait son chemin, et c'est la cliente elle-même qui un jour m'a appelé au téléphone pour me dire « Ne pensez plus du tout à ce que je vous avais dit au début. Vous avez cent fois raison. Faites-moi un plan d'ensemble selon vos idées ».

Le décorateur ensemblier, Claude Hinton me citait à titre d'exemple, ce cas d'une cliente qui s'était adressée à lui dans le but de faire redécorer sa chambre à coucher. Le problème, assez simple tel que résolu par M. Hinton, paraissait de prime abord, insoluble, sous un de ses aspects tout au moins, celui de l'espace. Aussi la cliente qui vivait depuis des années à l'étroit avec son époux, dans une chambre inconfortable, n'envisageait-elle pas de s'y trouver plus au large, mais simplement d'en améliorer l'aspect, d'y accroître la superficie des tiroirs — en achetant une commode additionnelle — et de modifier l'aménagement de la penderie.

— Cette dame avait envie d'une chambre très sobre ; meubles anciens, en acajou, remplaçant les meubles modernes démodés qui s'y trouvaient, toile de Jouy rouge et blanche. Or, il y avait déjà un surplus de meubles dans la pièce. L'addition d'une commode ne pouvait que réduire l'espace encore davantage. Elle me demanda ce que je pensais de son idée. Je lui répondis que du point de vue décoration c'était de très bon goût, mais que du point de vue espace, ce serait catastrophique. « Moi, voyez-vous », lui ai-je dit, « j'enlèverais tous les meubles. »

A mon air ahuri, M. Hinton dut certainement se croire de nouveau en face de sa cliente...

— Entendons-nous, je gardais tout de même le lit — tout en lui enlevant ses lourdes boiseries. Mais tout le reste — coiffeuse, deux commodes, tables de nuit, énorme fauteuil, bibliothèques — disparaissait.

— . . . . . ?

— J'agrandissais d'abord la penderie, en prenant trois pieds, sur celle mitoyenne de la chambre voisine. En supprimant portes et avancées de mur, celle-ci se transformait en alcôve. J'y glissais la tête du lit, laissant assez d'espace pour placer de chaque côté une table de nuit. Le mur où se trouvait anciennement le lit, ainsi que la moitié de l'autre mur, jusqu'à la fenêtre se transformaient en deux immenses penderies complètement aménagées avec coiffeuses et commodes pour Madame, commode pour Monsieur, et d'immenses placards, le tout dissimulé par de grandes portes-jalousies allant au plafond qui allégeaient la pièce, donnant l'impression qu'elles pourraient fort bien s'ouvrir sur une terrasse. Dans un autre coin de la pièce, entre les deux fenêtres, des rayons de bibliothèque, s'élevant eux aussi jusqu'au plafond, furent spécialement construits pour se fondre avec les coloris des murs (toute la pièce est dans les tons très pâles où voisinent principalement des tons de vert d'eau et de blanc, avec ici et là une note de jaune et d'or). Deux fauteuils confortables, mais moins lourds que celui qui s'y trouvait précédemment et d'un style dépouillé allant avec celui de la pièce, une table basse, une lampe de lecture, une jolie cretonne anglaise aux fenêtres et le tour était joué. La pièce avait « triplé » de grandeur et si la cliente avait abandonné l'idée de l'acajou et de la toile de Jouy, elle se trouvait quand même dans une ambiance qui convenait à son tempérament — c'est-à-dire contemporaine sans être trop moderne, et à ses besoins — puisque son mari et elle ne s'y trouvaient plus à l'étroit.

En écoutant Claude Hinton, je me rendais compte qu'un bon décorateur doit avoir une qualité indispensable : il doit être psychologue. Toutes ses connaissances, son expérience, ne lui serviraient à rien en effet s'il devait imposer ses idées sans tenir compte de la personnalité et des goûts profonds de ses clients.

— Au début, un décorateur a tendance à être tout feu tout flamme pour ses idées et ses goûts. Il se rend bientôt compte qu'un décor a beau être joli, il faut avant tout que la personne qui y vivra s'y sente bien.

— Mais cela coûte si cher, un décorateur.

— Pas nécessairement, me répond Claude Hinton. Nous prenons un pourcentage sur l'ensemble du projet, comme le fait un architecte.

— Un jeune couple peut donc s'adresser à vous sans crainte de « crever son budget » ?

— Certainement, me répond le spécialiste. A condition de s'adresser à des membres de la Société des Décorateurs-Ensembliers de la Province de Québec — tous des professionnels diplômés, ayant donné des preuves de compétence et d'intégrité avant de pouvoir faire partie de la Société — ils n'ont rien à craindre. Un jeune couple, comme n'importe quel autre client d'ailleurs, n'a qu'à faire part au décorateur du capital qu'il a à sa disposition. Ce dernier lui fera alors un plan d'ensemble qui pourra même, si les circonstances le motivent, s'étendre sur plusieurs années, certains éléments venant s'ajouter graduellement aux éléments de base. L'avantage d'un tel plan, c'est que rien n'étant fait à l'aveuglette, tout étant calculé, le client sait où il va, est sûr d'avoir en définitive un foyer où règnera l'harmonie et la qualité.

## CE QUE FEMME VEUT...



PHOTO : ANDRE LE COZ

### CE DONT ON PARLE :

Un mot en terminant, sur une jeune Canadienne française qui vient de remporter un brillant succès, dans un domaine où généralement les femmes ont du mal à atteindre le sommet. Mademoiselle France Rondeau, de Montréal, vient d'être nommée directrice de la publicité du nouveau magasin Simpson's à Québec. Cette nomination crée un précédent dans l'histoire de Simpson's, une femme n'ayant jamais occupé le poste de directrice de la publicité — qui dans l'organisation du magasin vient immédiatement, en importance, après celui de directeur-général du magasin. — « La raison de cet état de choses est bien simple », me dit en guise d'explication Mademoiselle Rondeau, dont la modestie m'est tout de suite immensément sympathique. « la maison Simpson's » toujours considéré qu'une position de ce genre était trop inhumaine pour qu'on songeât à l'imposer à une femme. La pression est trop forte, trop constante. »

— Alors comment se fait-il que vous ?

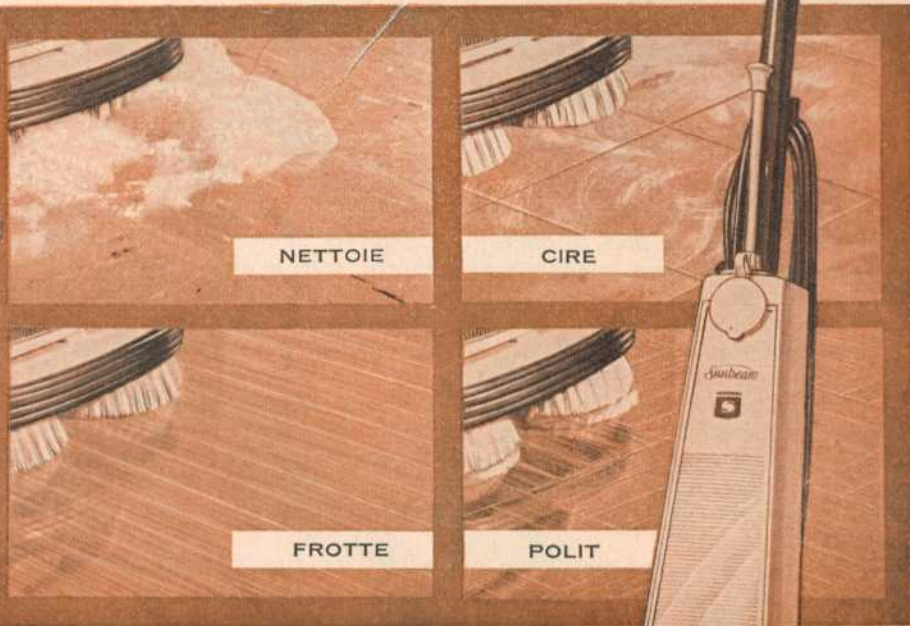
— Oh moi, j'ai ça dans le sang depuis l'adolescence. A treize ans, j'ai décidé que j'allais me faire une carrière dans la publicité. Je n'y suis pas arrivée tout de suite... c'est en forgeant qu'on devient forgeron... J'ai d'abord été vendeuse dans un magasin de robes. J'ai ensuite suivi un cours commercial qui m'a permis d'entrer dans une maison d'édition comme sténo-dactylo. De là je suis passée à une agence de publicité. Lorsque je suis entrée chez Simpson's, pour mettre sur pied le département de publicité française, j'avais déjà dix ans d'expérience dans ce domaine. Il y a onze ans de cela. Il y a cinq ans, je devenais assistante-directrice à la publicité et aujourd'hui on m'offre la position de directrice à Québec. J'en ai été la première surprise.

Je demande à Mademoiselle Rondeau à quoi elle attribue son succès dans une carrière où il est si difficile pour une femme de se frayer un chemin.

« Il faut aimer son travail par dessus tout. Il faut connaître le métier de A à Z. Ne pas compter les heures de travail... et avoir un sens de l'humour à toute épreuve. Vous savez, nous les publicitaires, nous avons la réputation d'exercer un métier de fous... »



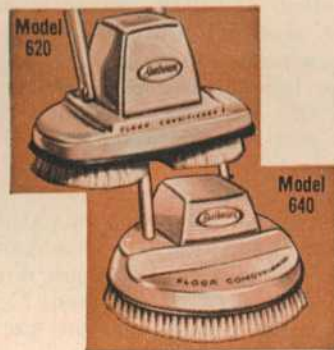
## SEULE UNE *Sunbeam* EMBELLIT TOUS VOS PARQUETS SANS EFFORT



parce que seule la nouvelle  
**POLISSEUSE-NETTOYEUSE À PLANCHERS**

# *Sunbeam*

offre beaucoup de puissance  
et d'accessoires très avantageux



Dès la première minute où vous utilisez cette belle polisseuse-nettoyeuse à planchers, vous découvrez que le puissant moteur Sunbeam fait tout le travail pour vous. Les brosses tournent avec tant de force que même si vous nettoyez, cirez, frottez ou polissez, vous guidez simplement l'appareil sans appuyer! En plus, comparez toutes ces caractéristiques de qualité; pare-chocs en vinyle pour protéger les plinthes et les meubles; forme basse pour passer sous les meubles et servir au ras des murs! Nul tirage ou dérapage! Commutateur à la portée du doigt! Crochet de suspension pour la ranger! Modèle 610, \$52.95\*. Accessoires de première qualité, y compris brosses à nettoyer et à cirer, accessoire à nettoyer les tapis et distributeur automatique de liquides qui applique automatiquement les cires liquides et les nettoyeurs de planchers. Tous ces accessoires sont disponibles moyennant un léger supplément. Voyez tous les appareils Sunbeam pour l'entretien des planchers chez votre marchand.

Disponible aussi: Modèle 620—\$34.95\* et Modèle 640—\$41.95\* \*valeur équitable au détail

# *Sunbeam*

## LES MEILLEURS APPAREILS ÉLECTRIQUES



ON PARLE AUSSI : du sympathique frère-soeur, composé par Christiane Legrand et son célèbre frère Michel. Personnellement, j'ai rarement vu deux membres d'une même famille s'entendre aussi bien et s'admirer avec plus de sincérité. Lui dit d'elle : « Elle est formidable, elle fait ce qu'elle veut de sa voix. » Elle dit de lui : « Mi-

chel ? Je n'ai jamais vu d'être plus extraordinaire. Tout ce qu'il fait, il le fait en expert. Tennis, ski. Il pourrait chanter, s'il le voulait. On lui prédisait avant qu'il n'opte pour le jazz, une grande carrière de pianiste de concert. Il joue de tous les instruments. Et toujours sans le moindre effort, comme ça, parce qu'il a du génie. »

# UNE PREUVE D'AMOUR

UN ROMAN INEDIT DE CLAUDE SERV

— Eh bien, elle me sert à quelque chose, cette licence d'anglais que j'ai eu tant de mal à obtenir... J'aurais mieux fait de choisir l'allemand... pendant cette horrible guerre, cela m'aurait sans doute rendu plus de service. Qui peut bien vouloir apprendre l'anglais en ce moment, je me le demande ?

— Est-ce qu'on sait ? Si jamais les Anglais débarquent, tu seras bien contente, alors, de savoir l'anglais...

Marianne haussa les épaules. Que les Anglais débarquent ? rêve insensé, impensable. Elle regarde son amie Jacqueline, aussi minable qu'elle malgré son apparente bonne humeur, et répliqua : « En attendant, ma chère, nous mourons de faim, et ce ne sera pas les rêves qui nous nourriront. Il faut prendre une décision, en sortir... moi, je n'en puis plus.

Elle eut un regard circulaire autour de la petite chambre modeste que les deux amies occupaient ensemble et soupira. Tout, dans cette chambre, respirait la gêne, presque la pauvreté. Meublée seulement de deux lits jumeaux, d'un grand bahut où s'entassaient pêle-mêle linge et vaisselle, de quelques chaises et d'une grande table de bois blanc, on ne la sentait occupée par deux intellectuelles que par le nombre impressionnant de livres de toutes grandeurs qui encombraient tous les coins vacants. La grande table disparaissait sous leur nombre et une partie de la pièce exigüe en contenait des piles, rivalisant entre elles dans un équilibre instable. Un petit réduit attenant à la chambre contenait le grand tub familial et le petit réchaud à essence bien suffisant pour faire cuire les maigres provisions que les Français avaient tant de peine à se procurer dans cette triste année 1943. La nourriture intellectuelle, seule, était là largement assurée. Quant à l'autre...

Nichée au dernier étage d'un immeuble modeste derrière le Panthéon, l'étroite fenêtre de cette chambre ne donnait vue que sur une série de toits, aussi loin que pouvait aller le regard. A peine, en se penchant, pouvait-on apercevoir, à droite, quelques maigres arbres, seule verdure d'un petit square poussiéreux perdu là par hasard. Il y avait bien, à quelques minutes, le Luxembourg et ses belles frondaisons, et son large espace. Mais le Paris d'alors, occupé depuis plus de trois ans, avait transformé les beaux parterres en jardin potager. Les massifs de fleurs avaient été remplacés par des choux et des poireaux que les altièrres statues, habituées à plus de richesse, semblaient regarder — de leurs yeux de pierre — avec reproche et mépris, et les étudiants de jadis, si bruyants, se hâtaient de traverser leur ancien paradis perdu. Ils ne s'y attardaient plus, chacun semblant fuir le sombre présent et craindre de trouver trop de souvenirs trop chers dans ce lieu tant aimé qui ne se ressemblait plus... Et Marianne, comme les autres, évitait d'y passer, ou de s'y attarder comme elle avait si souvent fait pendant ses années d'études, avant la guerre. N'y aurait-elle pas vu surgir aussitôt deux silhouettes très près — peut-être même trop près — l'une de l'autre : la sienne et celle de Frantz, ce compagnon d'études si avenant, si gai, si sentimental, si attachant malgré son accent un peu guttural, ses façons particulières de prononcer les *r*, les *u*, ses étonnements d'enfant prolongé : « Frantz, vous aurez toujours 15 ans. » Il en avait 22, cependant, mais avec sa figure rose et fraîche, ses cheveux blonds, son grand corps balançant, ses bras un peu trop longs dont il ne savait que faire, il donnait une impression de jeunesse et d'insouciance qui avait donné confiance à Marianne, une confiance mêlée d'attendrissement, puis d'attachement, puis de tendresse, malgré qu'elle soit Bretonne et lui Allemand. Les bancs de l'école rapprochent, et tout étudiant est ami d'un autre étudiant, qu'ils soient d'un pays ou d'un autre, ami ou ennemi, qu'importe. En outre, avant la guerre — la dernière grande guerre — il n'y avait aucune raison pour qu'une Bretonne préparant une licence et un Allemand en préparant une autre ne deviennent pas de grands copains — et ils étaient devenus de grands copains, même un peu plus, presque des fiancés.

Il y avait trois ans de cela — trois longues années faites d'angoisse, de misère morale et physique, de privations, de peur, de lassitude. Tout avait été bouleversé. Les projets étaient loin, les rêves envolés. La dure réalité, seule, comptait. Qu'était devenu Frantz ? Il avait dû troquer sa veste de velours brune qu'elle apercevait, de loin, près de

la fontaine Médicis, pendant qu'il faisait les cent pas en l'attendant, contre la vareuse verte des officiers qu'on croisait partout dans Paris, à chaque coin de rue, sur chaque trottoir, dans chaque métro, devant toutes les portes. Car il devait être officier. Un garçon instruit, de bonne famille, un Allemand de bonne souche ne pouvait être qu'officier, avec une casquette raide, des gestes saccadés, un air sévère. Frantz avec un air sévère ? Etait-ce possible ? Frantz à la tête d'une compagnie, de toute une masse d'hommes mécaniques, donnant des ordres, commandant d'une voix dure, se faisant obéir, alors qu'il semblait si doux, si tendrement gauche...

Marianne avait mis longtemps à l'imaginer sous son nouvel aspect, sous son nouvel uniforme, et à penser que le fiancé d'hier était devenu un ennemi. Un ennemi ? elle ne pouvait arriver à l'admettre, à croire une minute que, quoi qu'il arrive, Frantz serait peut-être obligé, un jour, de lui faire du mal... Jamais il n'oublierait leurs projets, leur attachement mutuel, leurs serments... Et, pourtant, si l'occasion s'en présentait, n'était-il pas — ne serait-il pas — l'officier qui devrait obéir, lui aussi ?

Maintes fois Marianne avait chassé cette pensée, cette crainte, cette angoisse lancinante d'une rencontre avec l'ancien étudiant, le charmant Frantz avec sa veste de velours brune. Elle continua patiemment à poursuivre ses études commencées, malgré les difficultés dressées partout, le manque d'argent, la solitude, le contact permanent avec l'ennemi présent et, peu à peu, parce que les nouvelles de Frantz avaient complètement cessé, parce que les événements avaient fait tressaillir son cœur de Française, elle avait fait taire, dans ce cœur atteint, tout sentiment envers l'absent. La présence de son amie Jacqueline l'avait aidée à supporter les épreuves — celles de son pays et les siennes propres. Mais elles commençaient l'une et l'autre à être à bout. A quoi leur servaient, dans ce Paris bouleversé, les diplômes qu'elles étaient pourtant si fières d'avoir obtenus ? Les facultés fonctionnaient mal, ou ne fonctionnaient plus — les instituts privés recueillaient trop peu d'élèves pour engager de nouveaux professeurs et les rares leçons qu'elles avaient pu avoir ne suffisaient plus à assurer leurs dépenses, si modestes soient-elles. Il fallait songer à quitter la grande ville si mal approvisionnée, si différente d'elle-même, juste bonne à rendre les souvenirs plus lancinants encore.

Une fois de plus Marianne tentait de décider son amie plus attachée qu'elle (car elle était parisienne) à son triste logis. Oui, il fallait partir, quitter cette existence sans avenir, sans lumière : « Nulle part ailleurs nous ne serons plus mal. Ici, je t'assure, je n'en puis plus et n'importe où vaudra mieux. »

Jacqueline lui coupa la parole : « Te voilà de nouveau reprise de tes idées fixes, dit-elle en essayant de sourire. Aie encore un peu de patience... tout peut changer d'un jour à l'autre... »

— Changer ? et comment ? Tu vois une issue à notre misère ? Moi, je n'en vois pas, sinon que nous nous enlisons chaque jour un peu plus.

Elle avait à peine prononcé cette phrase désabusée qu'un coup rapide frappé à la porte et cette porte ouverte presque en même temps laissa le passage à un grand garçon qui, à peine entré, se jeta sur un des lits sans dire un mot. Il était haletant et semblait en proie à une vive émotion.

Marianne ferma vite la porte et, s'agenouillant au bord du lit se pencha vers le garçon, lui entourant la tête de ses bras : « Eh bien, François, qu'arrive-t-il ? qu'as-tu ? Je t'en prie... ? »

Elle interrogeait de la voix et du regard le grand corps frémissant, inquiète, comprenant qu'un danger grave venait de menacer son frère, pourtant si modéré. Ce dernier, ayant repris un peu de calme, se souleva sur un coude et, après avoir attendu quelques secondes l'oreille au guet, se hâta de dire, à mi-voix : « Ecoute... tu n'entends pas de bruit ? Va voir sur le palier. »

Marianne entr'ouvrit doucement l'huis, tendit l'oreille sans bouger. Elle écouta quelques instants puis rentra dans la chambre. François s'était levé, un peu calmé et, s'approchant de la petite glace, remit, les doigts écartés, un peu d'ordre dans sa chevelure. Puis, se retournant

[ Lire la suite page 30 ]



G. MORIN





# La beauté de **CLEOPATRE**

Voici, à nouveau, les beaux jours ! La nature nous parle d'écllosion, de spontanéité, de fraîcheur et d'éclat. Vous songez à renouveler votre garde-robcs d'été, car, décidément, il vous semble que ce que vous aviez l'année dernière doit être démodé maintenant. Et, au sujet du maquillage, quoi de neuf, vous demandez-vous ? Plus de teintes orangées — à moins que ce ne soit une fois en passant ou pour les jeunes sportives. Mais la tendance est au rose, ce qui est plus classique et plus proche de la réalité. Car, en effet, voilà ce qui est important dans le maquillage : rester près de la vérité qui, là aussi, est toute en nuance. ● Donc, Mesdemoiselles, plus de roues de bicyclette autour des yeux, cela ne met pas votre regard en relief et n'est pas du tout conforme à l'expression : « les yeux, miroir de l'âme » ! On se retourne sur vous dans la rue, mais se souvient-on de vous ? Il est d'ailleurs frappant de voir combien peu de jeunes filles savent se maquiller. Et, pourtant, si elles réfléchissaient, elles auraient si peu à faire pour être jolies. Un fond de teint transparent, un rouge à lèvres clair, et voilà les yeux qui brillent, les joues deviennent roses comme par enchantement, la nuance des cheveux ressort. Au lieu de cela, que voyons-nous ? Des sourcils charbonneux, un regard noir, et du bleu, du vert, du rouge. ● Il est évidemment important de se maquiller selon le milieu dans lequel on vit, ou la profession que l'on exerce. A l'âge où certaines jeunes filles sont étudiantes, d'autres travaillent dans des salons de beauté, des magasins, des bureaux. Elles ont le désir bien légitime, celles-là, de ne pas être prises pour des gamines, et elles ont besoin d'être maquillées selon leur métier. Mais, pour la plupart, il n'est pas nécessaire d'avoir les yeux maquillés à neuf heures du matin. Rien ne les empêche d'avoir toujours avec elles une petite trousse contenant les produits de beauté nécessaires pour un maquillage plus soutenu, en cas d'événement imprévu ou de sortie, en fin d'après-midi.

Mais, autant que cela est possible, il est préférable de ne pas se repoudrer dans la journée. Si l'on peut disposer de cinq minutes à soi, il vaut mieux se démaquiller et se remaquiller. Les traces de fatigue de la journée disparaîtront, et on ne verra pas de traînées de poudre disgracieuses sur votre visage. ● D'ailleurs, si vous utilisez de bons produits, ceux-ci agissent d'une façon bienfaisante sur l'épiderme, car en même temps que créés pour la beauté, ils sont étudiés en tant que traitements. Le choix de la crème de base est évidemment important, c'est elle qui, choisie en rapport avec la nature de la peau, la protégera. Une crème de base non appropriée à l'épiderme, peut l'abîmer, empêcher la poudre de tenir. Il en est de même pour le fond de teint. ● L'emploi du rouge à joues demande aussi beaucoup de discernement. On doit l'appliquer doucement au-dessus du fond de teint dans lequel il se fond. Sur certains visages, il doit être posé très haut sur les pommettes, presque au-dessous des yeux, sur d'autres il sera mis au milieu des joues. Un fond de teint plus foncé sur le côté de la figure peut la modifier considérablement en l'amincissant, quand elle est trop ronde. Les jeunes femmes sportives et les très jeunes filles ont intérêt à se passer de poudre : crème de base, fond de teint et rouge à lèvres, voilà les trois produits qu'il leur suffit de choisir pour la journée. Un léger nuage de poudre donnera, le soir, à leur visage, une note de perfection. ● Pour celles qui veulent mettre leurs yeux en valeur, la tendance actuelle est plutôt d'estomper l'oeil avec des teintes douces, et de l'étirer vers la tempe, selon le maquillage d'Elizabeth Taylor pour le film intitulé : « Cléopâtre ». La brosse est un petit instrument important pour les sourcils. Enlever la poudre qui s'est posée sur eux est la première opération du maquillage des yeux. Quelques traits de crayon de teinte douce raffermiront le tracé ou l'allongeront, selon le cas. Encore une fois, tout cela est affaire de goût et de bon sens, et doit être apprécié en fonction de l'âge, de la personnalité, des activités de chacune. Mais, au fait, pourquoi voit-on tant de jeunes filles si mal maquillées et si peu de femmes qui le soient mal ? Est-ce le mariage tout naturellement, ou l'opinion de leur mari, qui leur fait acquérir le don de la mesure ?

En tous cas, pour toutes celles qui ont des doutes sur l'action des produits de beauté qu'elles emploient, qui déterminent mal la nature de leur peau, qui voudraient mais n'osent pas employer de nouvelles teintes de rouge à joue, une personne est là qui existe pour répondre à chacune de ces questions, et à bien d'autres, c'est la visagiste. Les salons de beauté importants en ont une : celle de l'Institut Art et Beauté est compréhensive, douce et patiente. Elle vous indiquera, au cours d'une séance de soins et de maquillage, les produits qu'elle emploie pour vous, elle répondra à toutes vos questions, et vous donnera des idées pour avoir l'air — oh, si naturelle !

MARIE-NOELLE STIEN

PHOTO : DIK NYE

# MICHELE MOR



PHOTOS : AGIP — ROBERT COHEN

Michèle Morgan... est-ce bien elle que j'aperçois à l'autre bout du plateau de Boulogne-Billancourt, affaissée dans un fauteuil, les yeux mi-clos, pendant que s'affairent autour d'elle, habilleuses et maquilleuses ? Elle est Jeanne Hugues dans le film : « *Le crime ne paie pas* », qu'elle tourne sous la direction de Gérard Oury, l'auteur du scénario de la « *Main chaude* », un des premiers films dans lesquels on vit Jacques Charrier. Elle est Simone Roussel pour l'état civil. Elle est Morgan pour la foule. Depuis vingt ans, des hommes et des femmes l'admirent dans les salles obscures en se demandant chaque fois : « Est-elle aussi belle dans la vie » ?

Sur le plateau C, en face du bar, au bout du couloir, Michèle Morgan risque sa tête. Elle a tué un homme. Il l'avait déshonorée en l'accusant d'avoir trompé son mari. Mais c'était un faux témoignage car l'homme était à la solde du mari. Michèle Morgan s'est vengée. Mais le crime ne paie pas et elle sera traînée dans la boue après avoir été un moment adulée par la foule. Michèle Morgan... est-ce bien elle que j'aperçois à l'autre bout du plateau de Boulogne-Billancourt, affaissée dans un fauteuil, les yeux mi-clos, pendant que s'affairent autour d'elle, habilleuses et maquilleuses ? Elle est Jeanne Hugues dans le film : « *Le crime ne paie pas* », qu'elle tourne sous la direction de Gérard Oury, l'auteur du scénario de la « *Main chaude* », un des premiers films dans lesquels on vit Jacques Charrier. Elle est Simone Roussel pour l'état civil. Elle est Morgan pour la foule. Depuis vingt ans, des hommes et des femmes l'admirent dans les salles obscures en se demandant chaque fois : « Est-elle aussi belle dans la vie » ?

Car Michèle Morgan, c'est la beauté tranquille, apaisante, rayonnante. C'est la satisfaction pour l'homme de la trouver belle sans arrière-pensée, et pour la femme la certitude de pouvoir garder elle aussi sa jeunesse et son pouvoir de séduction. Car Morgan, à 42 ans, est plus qu'une institution dans la hiérarchie du cinéma comme l'ont écrit certains critiques. Elle représente pour le public, le confortable sentiment d'avoir cultivé une idole qui ne l'a jamais trompé. Mais voilà qu'elle se lève et se dresse devant son juge, lui criant son dégoût de la justice humaine. Elle est humiliée par le témoignage d'une petite soubrette trop fière de confondre sa maîtresse (Marie Daems). Il est quatre heures de l'après-midi et depuis midi, elle n'a pas cessé de tourner. Je me glisse entre le metteur en scène et le premier assistant qui me dit gentiment : « Je vous en prie, madame Morgan n'aime pas qu'il y ait des étrangers sur le plateau quand elle tourne. Surtout aujourd'hui car elle a des scènes difficiles. » Puis il fait mine de ne plus voir et naturellement, je reste. Un bruit sec. Sur la claquette, on lit : scène 311, prise 1. « Silence... nom de Dieu qu'est-ce que vous attendez pour vous taire ? Michèle, mon petit, un peu plus de voix je t'en prie. Allez... moteur. » C'est Gérard Oury qui parle. Il a une voix chaude et bien timbrée qu'il a prêtée au personnage de Ruy Blas, à la Comédie française il y a quelques mois. On dit qu'il est le plus tendre ami de Michèle Morgan depuis la mort de son mari, Henri Vidal, survenue il y a deux ans, quelques semaines après celle de Gérard Philippe. Mais comment distinguer la tendresse de la correction professionnelle sur un plateau de cinéma ? Les gens s'y tutoient automatiquement, emploient les mots les plus affectueux pour se dire les choses les plus banales et créent pendant

le tournage, un climat d'intimité qui dure le temps du film, mais qui lui permet de travailler dur dans la plus chaude fraternité.

Et alors, me direz-vous : « Est-elle belle » ? Dès la minute où je l'ai vue, émergeant de ce demi-sommeil, j'ai été déçue. Et puis même après, quand je l'ai vue jouer. Il y avait sa voix, sa présence, mais je n'avais pas envie de dire : « Voilà, c'est elle ». Ça y est, cette fois, elle m'a vue. Va-t-elle me faire expulser ? L'assistant lui rappelle que nous avons rendez-vous. Elle esquisse un geste d'impatience, mais consent à ce que je reste là. Elle reprend la scène cinq fois, puis il y a un temps de repos et je l'accompagne au bar. Michèle Morgan est douce mais de cette douceur qui cache une volonté de fer. Quand elle dit aux journalistes : « Soyez gentils, laissez-moi vivre », ce n'est pas une prière mais un ordre. Car elle n'est pas de celles qui croient appartenir au public parce qu'elles sont une de leurs idoles. On le regrette d'ailleurs puisqu'elle n'est pas très coopérative en matière d'interviews.

Je réussis quand même à me glisser à ses côtés et nous nous installons devant un café et des tartines de confitures : « Excusez-moi, je n'ai pas eu le temps de déjeuner. » Je crois qu'elle se détend. Je lui dis que nous avons un vieux compte à régler, elle s'en étonne. Oui en effet. N'a-t-elle pas tourné « *Maria Chapdelaine* » ? Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette image du Canada que les Français nous lancent chaque fois à la figure, soit par ignorance, soit par malice ? Là, elle rit franchement. Pour elle, ce fut un film parmi d'autres, sans grande importance. Elle se dit désolée de nous avoir rendu un mauvais service... et mord à belles dents dans la seconde tartine.

Cette fois la glace est rompue. Naturellement je regarde ses yeux. Et maintenant qu'elle s'humanise un peu, je commence à comprendre le « mythe Morgan ». Ce n'est pas au cinéma qu'elle a commencé à fasciner les foules par son magnifique regard, c'est dans la vie. C'est parce qu'elle avait déjà subjugué les gens autour d'elle que ce regard fut porté au cinéma. A-t-elle conscience d'avoir incarné ce mythe ? Y croit-elle ? — « Non. C'est une question qui m'a toujours préoccupée. J'ai fait ma carrière sur un malentendu. On a toujours vu en moi depuis « *Quai des brumes* », une fille mélancolique, nostalgique, rêveuse. Je ne suis pas du tout comme cela. Je suis gaie, de plus en plus. » — « Qui est responsable de ce malentendu ? » — « Les metteurs en scène et les auteurs. Il y a vingt ans qu'on me met devant une caméra et que l'on m'invente un caractère. En réalité je suis comique, je fais rire les gens qui tournent avec moi. Mais on m'a fait une fausse réputation qui m'a suivie. Que de fois j'ai été déçue en faisant un film, qu'on ne me demande pas de faire autre chose que de... rêver passivement avec un air inspiré. Non ! Je vous assure que je ne suis pas du tout comme ça. »

Elle a tourné 52 films jusqu'à maintenant. N'y en a-t-il pas un seul qui lui ait apporté un rôle qui lui plaise vraiment ? — « Si. Et c'en est un que je viens de terminer. C'est « *Le puits aux trois vérités* », tiré du roman de Jean-Jacques Gauthier. »

Le redoutable critique théâtral du « Figaro » à Paris est également romancier. Il lui avait dit : « Madame, je vous offre un nouveau visage. » Tout de suite elle s'est enthousiasmée pour le rôle de Renée Piège. — « J'ai vu là un rôle très différent. Je me trouvais plongée dans un intense drame familial. J'avais une fille de 18 ans, jouée par l'adorable Catherine Spaak. Dans cette histoire racontée par trois personnages, j'avais pour ainsi dire trois âmes, trois psychologies contradictoires. C'était

# GABIN beauté tranquille et rayonnante

par Helene Pilotte

passionnant. Chacun des narrateurs voyait Renée Piège d'une façon dissemblable. Moi, j'avais choisi la Renée Piège qui me plaisait naturellement.»

Nous en sommes au second café. Ce bar est affreux. Quelques tables disposées au hasard, des gens qui n'ont pas l'air de s'amuser, des bières, des verres de blanc, ou de rouge, autour desquelles se tiennent des conversations dont les bribes qui nous parviennent laissent percer la monotonie. Michèle Morgan n'est pas une comédienne qui intéresse les réalisateurs de la nouvelle vague. Elle leur rend bien leur indifférence. « Je bâille souvent aux « bandes nouvelle vague ». J'ai de l'admiration cependant pour Marcel Camus, parce que j'ai raffolé d'Orféu Négro, si poétique, si humain. (Elle cherche.) Ah, mais j'ai aussi adoré Ben-Hur, les courses de char, le dynamisme du film. Le film dure trois heures, il finit trop vite à mon gré. »

Sans doute a-t-elle gardé cette passion pour les courses de char, depuis qu'elle a tourné « *Fabiola* », l'un de ses plus grands succès. Mais revenons aux questions-sérieuses. Croit-elle à la vérité d'un personnage quand elle le joue, qu'il s'agisse de Jeanne Hugues, de Renée Piège ou même de Maria Chapdelaine ?

Elle s'assombrit : « Je trouve qu'on se gargarise et qu'on se sucre singulièrement avec la « vérité » en ce moment. Elle est devenue une mode. La vérité existe de telle ou telle façon selon les gens, c'est leur vérité, ou plutôt leur façon de voir les choses. Mais la vérité ne peut être qu'un symbole élastique... (Un regard vers le régisseur qui s'avance.) Oui, je viens. » Elle se lève et cette fois m'invite à la suivre sur le plateau : « Venez voir tourner cette scène, la foule me porte en triomphe. En tournant « *Fortunat* » je me suis asphyxiée parce qu'on avait disposé trop de feux de bengale sur le plateau. Ici, c'est la foule qui va m'étouffer... venez. »

C'est vrai, Michèle Morgan est drôle, malicieuse, tendre, mais rarement romantique. Et pourtant c'est toujours la même que l'on voit dans ses films, même si à chacun, on annonce une « Michèle Morgan différente ». Jean-Jacques Gauthier a dit de son héroïne : « Elle fut d'abord un visage, elle est devenue une comédienne. »

Ce visage fut longtemps associé à celui de Jean Gabin. C'est Marcel Carné qui créa ce couple mais c'est à Marc Allégret que revient le mérite d'avoir découvert Morgan. Elle avait dix-sept ans. Elle avait quitté sa famille établie à Dieppe pour venir tenter sa chance à Paris. A 13 ans, elle disait à ses parents : « Je sais que je deviendrai célèbre. Quatre ans plus tard, elle tenait un petit rôle aux côtés de Raimu, dans « *Gribouille* ». D'ailleurs était-ce un rôle ? Une apparition tout au plus. Prostrée sur un banc de la cour d'assises, elle levait les yeux. Ce fut le début de sa légende. L'année suivante, Marc Allégret la faisait jouer aux côtés de Charles



PHOTO : DALMAS

Boyer dans « *Orage* ». Et vint Marcel Carné, le bon vieux Carné des années de collaboration avec Jacques Prévert, le Carné de « *Quai des brumes* », « *Hôtel du Nord* », « *Les enfants du paradis* ». Il créa du premier coup, le couple le plus célèbre du cinéma français d'avant-guerre. Mais on écrit que la beauté de Michèle Morgan était une beauté froide, sans vie, et qu'elle n'existait que par Gabin. Sa carrière prouva le contraire et le film « *Remorques* » tourné toujours en compagnie de Gabin, mais sous la direction de Jean Grémillon, lui donna l'occasion de prouver sa sensibilité et son réel talent de comédienne. Elle avait étudié quelque temps chez René Simon. Vingt ans après, les élèves du cours Simon citent encore en exemple sa merveilleuse réussite. En septembre 1939, elle tourne sous la direction de Julien Duvivier, une vaste fresque nationale « *Untel père et fils* », mais le film ne sort pas en France. Elle quitte alors Paris pour Hollywood. Elle a 20 ans et elle a tenu parole : elle est célèbre. Elle passe cinq ans en Amérique mais elle y est perdue et malheureuse, et c'est une époque de sa vie dont elle ne parle jamais. Sa bonne étoile ne l'a pas quittée pourtant. Jean Delannoy l'engage pour tourner « *La symphonie pastorale* » et elle rentre en Europe comme la plus grande des vedettes. Personne ne lui disputera plus sa place. Sa création dans la « *symphonie pastorale* » lui vaut le grand prix d'interprétation féminine du festival de Cannes et surtout marque sa rentrée définitive en France. C'était en 1945. Elle n'a rien perdu aujourd'hui de son pouvoir de séduction sur les foules.

Mais voilà que de nouveau la vie s'arrête sur le plateau de « *Le crime ne paie pas* ». Michèle Morgan, je vous en prie, une dernière question : « comment choisissez-vous vos scénarios ? » — « Je ne choisis pas que les scénarios, mais aussi le metteur en scène et les interprètes — on ne joue bien la comédie qu'avec de vrais acteurs. Un comédien n'est jamais bien dans un mauvais film. Le véritable créateur du film c'est le metteur en scène. Pour choisir un scénario, je me base sur la qualité du livre dont il est tiré, quand c'est le cas. On m'apporte souvent des scénarios originaux dans lesquels il y a des manques, des trous. La psychologie des personnages pris dans les romans est toujours plus fouillée, plus approximative. Tenez, Simonon, par exemple, avec lui... on est toujours au cinéma. On a froid quand les héros gèlent et on a chaud quand ils brûlent. Je n'aime pas les films où il ne se passe rien. » Cette fois, c'est bien terminé. L'assistant a rallié ses troupes. Les figurants sont en place. Il ne manque que Michèle Morgan qui arrive, docile. Je lui dis au revoir et au moment où je quitte le plateau discrètement, l'assistant me glisse à l'oreille : « Vous en avez eu de la veine. »

Elle a refusé de me recevoir chez elle. Je l'ai regretté car elle habite un magnifique hôtel particulier du 17<sup>e</sup> siècle, quai d'Anjou, sur l'île Saint-Louis. De sa terrasse, elle domine l'île et la Seine. C'est le cadre dont rêvent toutes les vedettes. Hélène Rubinstein y habite, quelques ministres, de riches Américains, bref des gens qui ont réussi. L'île Saint-Louis, c'est la douceur, le calme, la poésie, et Michèle Morgan y trouve la paix dont elle a besoin. Même si elle crie : « Je veux vivre », ou « Je suis une autre », elle ne se réjouit pas moins de la célébrité qui est la sienne. D'ailleurs, comme le mot « vérité », ce cri des vedettes de cinéma qui prétendent dissiper des malentendus, est aussi devenu une mode.

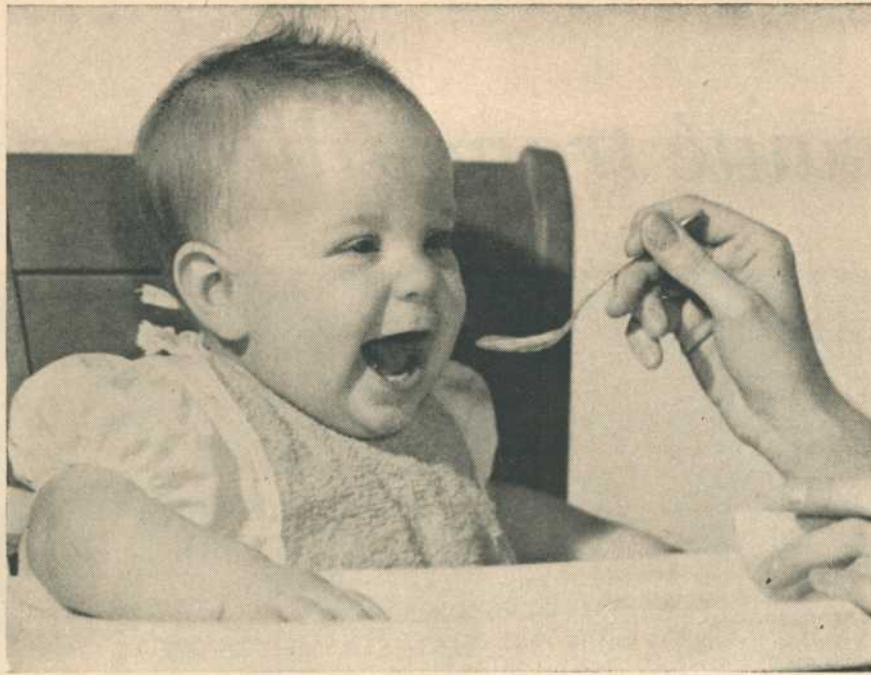
H. P.



# je serai

DOUCE  
PREVENANTE  
ATTENTIVE  
TENDRE  
AIMANTE  
DEVOUEE

# mais...



# SERAI-JE UNE JOLIE maman?

Y a-t-il encore des femmes, jeunes ou moins jeunes, à qui la certitude de leur future maternité, tout en leur apportant un grand bonheur, apporte aussi une inquiétude : celle d'enlaidir, d'abord temporairement, au cours de la gestation, puis de façon plus ou moins définitive, après la venue au monde de leur enfant ?

Oui, certes, et elles sont probablement plus nombreuses qu'on ne le croit. Pourtant il n'y a plus rien à craindre en ce domaine, pourvu que celle qui va être maman se débarrasse d'un certain nombre de complexes et de préjugés, et résolve de demeurer jolie, voire de devenir plus jolie encore, puisque la maternité, fonction naturelle, n'a pas de raison d'altérer définitivement la silhouette mais au contraire apporte à beaucoup un regain de santé et d'équilibre, physique et moral, qui se traduit dans l'éclat accru de leur personne.

Que craignent les femmes, le plus souvent ?

D'abord l'inévitable déformation du corps, pendant les dernières phases de la grossesse. Nous y reviendrons tout-à-l'heure, car elle demande un chapitre spécial. Ensuite les altérations « de détail » qui l'accompagnent : « masque », chute des dents, chute des cheveux. Et enfin, une fois l'enfant venu au monde, l'empatement, l'obésité. Sans parler de l'affaissement des seins et de l'apparition sur le ventre notamment des fameuses « vergetures ». Voilà en effet un joli tableau ! Une jeune mère chauve et édentée, plus grosse « après » qu'elle ne le fut « pendant », le sein croulant... Ce sont là les images affolantes que les propos des commères peuvent imposer à l'imagination de la future mère. Mais que celle-ci regarde donc autour d'elle ! Elle verra peut-être deci-delà quelques femmes, maladroitement soignées ou exceptionnellement prédisposées, présenter de façon plus ou moins accentuée l'un ou l'autre de ces affligeants stigmates. Mais alors il n'est pas besoin qu'une grossesse soit intervenue. Il y a des femmes et même des demoiselles on ne peut plus célibataires qui perdent leurs cheveux, ou dont le teint se brouille, ou dont la poitrine vacille, ou dont les dents sont mauvaises. Savez-vous ce qu'on leur conseille, ce que le médecin lui-même leur suggère parfois comme remède à certains de ces maux ? De se marier et d'avoir des enfants... Que les mères inquiètes, donc, regardent plutôt la majorité de celles qui ont subi avant elles l'heureuse et émouvante épreuve. Qu'elles regardent cette jeune femme de vingt-cinq ou vingt-six ans dont le tour de taille est celui d'un mannequin de la haute-couture, dont les boucles denses rivalisent d'éclat avec ses belles dents, et qui pourtant promène deux poupons rebondis qui attestent que deux maternités rapprochées, si ce n'est une maternité gémellaire, n'a en rien attenté à sa radieuse jeunesse.

Qu'elles se tournent vers cette mère d'une quarantaine d'années qui a deux grands garçons presque adultes vient de faire la surprise inopinée d'une petite soeur, et qui proclame du fond du coeur que cela l'a rajeunie de dix ans. Voilà les modèles qu'il faut prendre... A condition de prendre, aussi, quelques précautions. La question de l'alourdissement de la silhouette par un cher mais pesant fardeau est, avons-nous dit, à traiter à part : c'est en effet une question, avant tout, de mode. Le temps n'est

plus où l'on voyait les femmes enceintes pousser devant elles un ventre agressif, revêtu d'une jupe ordinaire, distendue, relevée devant, et où une série d'épingles de nourrice mettait une rallonge improvisée à la ceinture qui ne voulait plus joindre : où d'autres, plus soucieuses de leur élégance mais dans l'impossibilité de l'assurer, se transformaient en grandes malades pour attendre sous un plaid, et sur le canapé de leur boadoir, dans une pénombre favorable, que les choses en suivant leur cours finissent par se remettre en état. Il y a des robes de grossesse, des manteaux, des jupes de grossesse, voire des tabliers ou des peignoirs ; d'astucieuses marinières et jusqu'à de la pimpante lingerie, le tout conçu et coupé afin d'habiller agréablement et confortablement un corps devenu temporairement difficile à parer par les moyens ordinaires. Et il y a de tout cela à tous les prix. Il y a aussi d'excellentes gaines spéciales. Nous n'en dirons donc pas davantage. Passons plutôt au fameux « masque de grossesse ». D'abord celui-ci n'est pas fatal. Attendez donc que ces taches brunes se manifestent avant de vous en plaindre. Elles ne viendront peut-être jamais, et si elles viennent, au lieu de vous lamenter... dissimulez-les sous un « fond de teint » de très bonne qualité. Elles s'en iront comme elles sont venues, après votre accouchement.

Pour empêcher l'apparition de vergetures et la déformation des seins, au contraire, n'attendez pas ; ouvrez-vous de vos appréhensions au médecin, elles n'ont rien que de légitime, et demandez-lui de vous indiquer une crème vitaminée à appliquer préventivement, en frictions douces. Et que cela, bien entendu, ne vous empêche pas de porter une gaine spéciale, bien ajustée, ainsi qu'un soutien-gorge, bien coupé, légèrement baleiné. Et l'obésité ?

Dites-vous bien qu'elle n'apparaîtra qu'autant que vous le voudrez. Evidemment, vous allez grossir et prendre du poids, d'abord parce que l'enfant que vous portez prendra du poids et grossira : c'est son affaire, en somme, et non la vôtre. Vous grossirez peut-être un peu pour votre propre compte parce que vous mènerez une vie moins active au moins pendant les derniers temps de la grossesse, mais n'exagérez rien en ce sens, car, ne l'oubliez pas, vous n'êtes pas une « malade ». Vous grossirez surtout, comme en toute autre circonstance, si vous mangez trop. Si vous mangez, comme de bons esprits ne manqueront pas de vous le conseiller, « pour deux ». Mais deux quoi ? Deux femmes comme vous ? Vous figurez-vous que comme Minerve, votre enfant va venir au monde adulte ? Votre alimentation doit certes lui fournir tous les éléments nécessaires à son développement et à sa santé présente et future, mais en somme il ne s'agit jamais que d'élaborer, en neuf mois, six à huit livres de bébé. Cela ne justifie pas la transformation en ogre. Résistez donc aux exhortations de votre entourage s'il vous invite à vous empiffrer. Mangez plutôt des mets bien choisis, selon le régime d'ailleurs simple que vous conseillera le médecin.

Moyennant ces modestes mesures, vous mériterez une précieuse récompense : quand pour la première fois le vague regard de chaton de votre petit enfant deviendra un regard conscient, il se posera sur une jolie maman.

J. GAUVAIN



## C'est vous qui décidez du prix de ces modèles

Vous pouvez vous procurer chacun de ces élégants modèles au prix qui vous convient. Grâce à Simplicity, le magazine format digeste, sur la mode, destiné aux femmes qui aiment la couture, vous pouvez vous confectionner les toilettes de votre choix, à prix très raisonnable! Vous trouverez ici tout ce que vous pouvez désirer pour votre garde-robe d'été. Près de 200 pages pleines d'idées comme celles-ci: garde-robe de vacances tenant dans une seule valise • comment gagner du temps en faisant de la couture • un modèle six-toilettes • et, bien sûr, les plus nouvelles créations d'été • et un grand nombre d'autres renseignements très précieux. Détachez ce bon aujourd'hui même, attachez-y un dollar et profitez des mille et une idées contenues dans trois numéros de ce magnifique magazine sur la mode.

**Simplicity Magazine**  
**Dept. L., 200 Madison Ave., New York 16, N. Y.**

Veillez m'envoyer, au prix de \$1 seulement, vos trois numéros contenant respectivement les modèles pour l'été, la saison automne-hiver et le printemps. J'économiserai ainsi 50¢ sur le prix de cet incomparable magazine sur la mode.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Zone \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

50¢ le numéro chez votre marchand de revues ou de patrons



Style 655/10B  
Chandail  
Coton/Nylon  
Ages 1-3

Style 205/15  
Chandail de fillettes  
Ages 8-14

Style F41/12  
Habit de Jeu, 2 pièces  
Ages 2, 3, 4

Style 629/26  
Polojama  
de fillettes  
Coton/Nylon  
Ages 2-6

Style 106/200  
Costume de Bain pour garçons  
Ages 2-4, 4-6,  
8-10, 12-14

458/10

# Ladybird

Style 57/15  
Chandail  
Ages 4-6x

Style 458/10  
Chandail en Coton Interlock  
Ages 2-6

Style 652/30B  
Pyjama d'enfants  
Coton/Nylon  
Ages 1-3

Style 459/10  
Chandail  
Ages 2-6, 8-16

Style 801/38  
Chandail Fleecy avec Capuchon  
Ages 2-6, 8-14, et pour dames

Style 207/22  
Chandail pour garçons  
Ages 8-14

Style 210/15  
Chandail pour fillettes  
Coton/Nylon  
Ages 8-14

## UNE PREUVE D'AMOUR

vers sa sœur, encore secoué de tremblements : « Ouf... j'ai eu une de ces peurs... »

— Raconte, François, je t'en prie ?... Qu'est-ce qui arrive ?

— Heureusement que j'ai de grandes jambes... sans quoi... ma vieille...

— Sans quoi... ?

— Sans quoi, tu n'aurais sans doute plus revu ton petit frère... ce gamin, comme tu dis... un gamin, cependant, bon à prendre...

— A prendre ?

— Oui. Figure-toi qu'ils nous attendaient, à la sortie de Saint-Louis, nous, les grands... Ah... les sal...

— Ils vous attendaient... qui ?...

— Les Fritz, ma chère, avec des camions, des mitraillettes, tout leur fourbi.

— Pour quoi faire... ?

— Tu le demandes ? Tiens-toi bien : service obligatoire en Allemagne. La jeunesse française, tu comprends, ça les gêne un peu. Ils seront plus tranquilles quand nous serons tous dans des camps, là-bas, au fin fond de leur Allemagne. Ils n'en ont plus, eux, d'étudiants. Alors, pourquoi nous laisser ici ? Ils manquent de bras — autant prendre les nôtres... Pas mal, hein ?

— Ce n'est pas possible...

— C'est si peu possible que si je

n'avais pas pris mes jambes à mon cou, comme le Petit Poucet... je roulerais à cette heure vers la frontière...

A cette pensée François eut un rire strident, vite stoppé. Il dressa encore l'oreille vers l'escalier — aucun bruit ne montait. Il s'approcha de la petite fenêtre, se pencha :

— Regarde, dit-il en tirant sa sœur vers lui, regarde là-bas... là... là... à droite, ces deux camions qui tournent... pleins, pleins, ma chère, pleins de copains, Vergnolle, Sarrasin, Tanguy, Dupré... Je les ai vu monter dans un camion, poussés comme des bêtes...

Tiens... des vaches qu'on mène à l'abattoir...

— Est-ce possible...

— Nous avons été plusieurs à filer... les uns à gauche, les autres à droite... Qui ?... je ne le saurai sans doute jamais. Je me suis faufilé pendant qu'ils nous cernaient, et j'ai couru... j'ai couru. On me suivait, ça, j'en suis sûr... on m'a suivi longtemps... Et puis, ils ont dû perdre ma trace. Oh, oui... ils ont dû perdre ma trace... ils seraient là maintenant...

La maison était silencieuse — nul bruit alentour. Pour ce soir, au moins, François ne craignait plus rien.

— Que vas-tu faire, mon petit François ? c'est épouvantable... épouvantable...

— C'est comme ça — on n'y peut rien. Mais, en courant, tu sais, j'avais comme une double vue, comme si un autre, mon ombre, courait avec moi, tout contre, tout contre — et il me disait : mon vieux, si tu en échappes, fiche le le camp — retourne en Bretagne — à pied s'il le faut, mais vas-y... vas-y. Et je vais y partir.

— En Bretagne on te prendra aussi bien qu'ici... mieux, peut-être...

— Non... si je prends le maquis.

— Le maquis ? François, tu es fou...

— J'aime mieux mourir en France, figure-toi, plutôt qu'entre leurs pattes.

Marianne regarda avec désespoir ce frère cadet — il allait avoir dix-sept ans — jeté si jeune en pleine aventure, peut-être en pleine mêlée. Mais que lui dire, que lui conseiller, comment savoir, là, tout de suite, quel chemin lui indiquer de prendre ? sans se tromper... ? C'était à lui de décider. En quelques minutes un enfant devient un homme — et cet homme subitement révélé doit seul disposer de son sort. La résolution de François était la bonne, certainement. Il n'y avait qu'à lire dans ses yeux pour comprendre que sa décision était prise. Elle le berça quelques minutes entre ses bras, l'embrassa tendrement et, presque maternelle, elle lui dit doucement : « Mon petit, je crois que tu as raison. »

Elle chercha dans le bahut quelques provisions gardées jalousement, les enveloppa dans un tricot qu'elle s'était fait pour elle, en fit un paquet pas bien gros mais utile. Puis elle tira les rideaux, alluma sa petite lampe, glissa un peu d'argent dans la poche de son frère et, l'ayant tendrement serré contre son cœur elle dit, d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir : « Il y a un train à 7 heures 30 pour Quimper — la nuit est presque venue. Tu as juste le temps, mon petit, si tu veux le prendre. Il est... voyons... il est sept heures moins vingt... tâche de te faufiler adroitement... Tu embrasseras bien grand-mère, hein... comme elle va être heureuse de te revoir... oui... heureuse... pas pour longtemps... »

Non, pas pour longtemps, certes, car à peine débarqué en Bretagne, traqué là-bas comme ici, François avait, comme il l'avait annoncé à sa sœur, pris le maquis. A de rares intervalles il arrivait, toujours pressé, embrasser sa grand-mère, mais en prenant mille précautions, après avoir changé de vêtements, presque de figure, tantôt gardant un peu de barbe, tantôt en en mettant une postiche qui lui donnait l'aspect d'un vieillard, tantôt se déguisant en paysan, en facteur, ou en pêcheur armé de son attirail. La maison de Madame Le Goffic était en retrait d'un village, perdue dans une lande que cernait un bois épais. Tous les jeunes gens du village avaient suivi l'exemple de François — aucune famille du canton, aucune ferme ne pouvait donc le dénoncer. Mais il fallait craindre les rondes allemandes qui surgissaient n'importe où, n'importe quand et qui frappaient aux portes, aussi éloignées soient-elles, aux heures les plus imprévues. Pour éviter à leurs troupes de s'habituer aux habitants des hameaux qu'ils occupaient, les Allemands changeaient fréquemment leurs hommes, de sorte que les vérifications étaient permanentes, à quelques semaines de distance. Et même, en cet hiver de 1943, l'ennemi commençait déjà à douter de son succès — partout il n'avait trouvé que visages fermés, mutisme, hostilité de la part des Fran-

## UNE PREUVE D'AMOUR

çais. En outre, ayant besoin de plus en plus d'hommes à envoyer en Russie, les Allemands sur place, pour éviter d'être mutés vers l'Est, multipliaient leur zèle et se montraient intraitables.

Comme les rares apparitions de François mettaient en émoi madame Le Goffic! Partagée entre sa joie et sa crainte, elle suppliait son petit-fils de raréfier ses visites pendant que son cœur, au contraire, n'aspirait qu'à le voir plus fréquemment. Mais la prudence l'emportant, elle avait obtenu de François, devant l'hostilité grandissante de l'occupant, qu'il ne vienne plus la voir.

Il y avait donc deux longs mois qu'elle n'avait plus de ses nouvelles quand le facteur, un matin, lui apporta une lettre de Marianne qui la remplit de joie. Elle apportait l'annonce de l'arrivée prochaine de cette dernière, enfin décidée à quitter Paris: «La vie est de plus en plus difficile à Paris, disait-elle, nous avons faim, nous avons froid. J'ai lutté trop longtemps, maintenant, chère Mamie, je n'en puis plus. J'ai voulu me prouver à moi-même que j'étais capable de me débrouiller seule, d'arriver à une situation... Je suis licenciée, mais à quoi me sert ce beau titre? Tu m'approuveras, sans doute, quand tu sauras ce que j'ai décidé: tout à fait par hasard, par l'entremise d'une de mes rares élèves, j'ai su qu'un de ses parents cherchait une gouvernante pour sa fille. Ce parent, figure-toi, est Breton, habite près de Pont-Aven un grand domaine, et la petite fille dont j'aurai à m'occuper a une douzaine d'années. Je pense qu'elle n'a plus de mère — elle aura sans doute besoin d'affection. Cela m'a d'abord peu souri: gouvernante? mais en pensant à notre Bretagne, à toi dont je vais être si proche, à François, je n'ai plus hésité. Je quitterai sans regret mon logis haut perché — il me rappelle trop de dures épreuves, trop d'heures pénibles, trop de souvenirs. Je vais essayer d'en créer d'autres, plus heureux, peut-être. Tu vois, il me semble que je vais vite aimer cette jeune Sylvaine qui n'a plus de maman...»

— Fais-je bien? fais-je mal?

Marianne tient au bout des doigts les deux lettres qu'elle vient d'écrire, celle pour sa grand-mère, celle pour monsieur de Guéréault auquel elle donne son accord. Au moment de les glisser dans la boîte aux lettres, elle reste là, plantée au milieu du trottoir, serrant frileusement son petit manteau trop léger qui n'évite guère les courants d'air. Car la boîte aux lettres est là, au tournant de la rue Soufflot et de la placé du Panthéon, balayée par un vent de décembre glacial et une pluie si fouettante que la réflexion plus prolongée n'est plus permise. Marianne regarde ses deux lettres déjà tachées de pluie, ses souliers trop légers... «Là-bas, au moins, se dit-elle, à la campagne, je porterai des sabots — et le facteur viendra à domicile chercher le courrier...»

Les deux lettres ont glissé dans la petite fente bleue. On ne peut plus les reprendre. A quoi sert d'hésiter encore? Et, vraiment, peut-elle hésiter? Bien sûr, la liberté sera interdite — Marianne sera aux ordres d'un monsieur inconnu, à la disposition d'une petite fille sans doute capricieuse, volontaire, gâtée, sans maman: «Et moi qui ai dit à Mamie que je l'aimais déjà, cette petite...» Mais la vie sera assurée, la vie de tous les jours, si âpre à Paris, si pénible, presque impossible: «Bah, se dit encore Marianne pour se donner du courage, je n'ai pas un contrat limité. Rien ne me forcera à rester, au fond. Pourquoi me faire tant de soucis d'avance? Je verrai bien.»

Les valises ne sont pas longues à faire — deux tailleurs, quelques pull-over qu'elle s'est tricotés elle-même, un peu de linge, quelques objets de toilette, cela ne tient pas beaucoup de place. Heureusement Marianne pense qu'il y a beaucoup de vides à combler et qu'ils le seront par les chers livres. Ils s'en chargent bien — la valise pèse maintenant un poids terrible: «Pourvu, mon Dieu, que j'aie le droit de lire...»

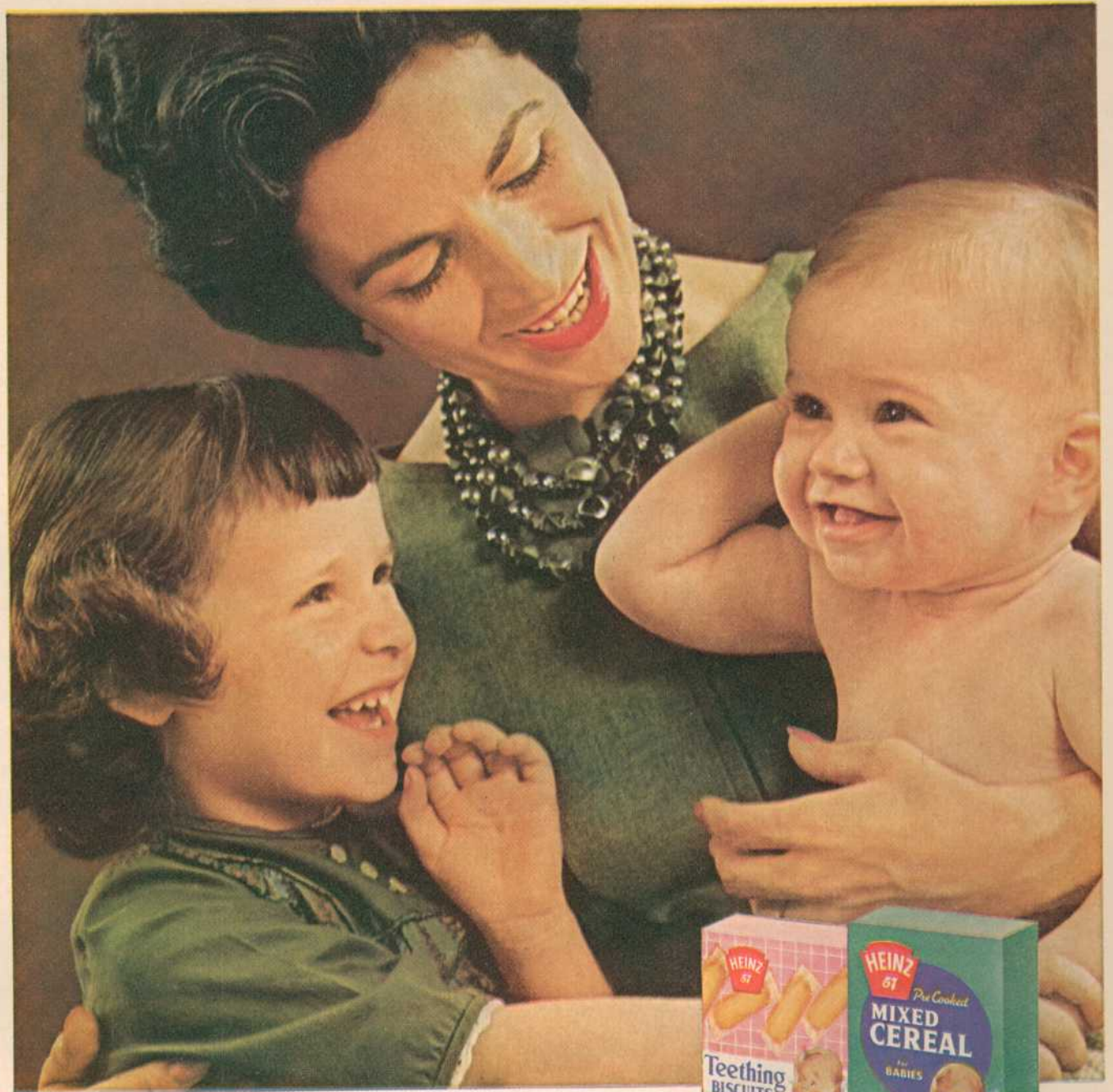
[ Lire la suite page 33 ]

## Les aliments que vous servez avec amour... dès

**les tout débuts** Commencez par les céréales Heinz pour bébés, les céréales pour bébés les plus lisses, les plus faciles à mélanger. Puis, explorez la gamme des autres aliments Heinz pour bébés, l'assortiment d'aliments pour bébés le plus varié, le plus agréable, le plus approprié. L'assortiment *complet* par excellence.

Vous avez là les aliments pour bébés les plus commodes, les plus recommandés. Les aliments Heinz pour bébés ont la préférence de ceux qui s'y connaissent le mieux: les bébés du Canada.

Bébé en bénéficie aujourd'hui... et pour toute sa vie



## ALIMENTS HEINZ POUR BÉBÉS

**57** à tous les repas... tous les jours





## Présentation en avant-première

Notre représentant s'est rendu dans un des studios Sanderson. Et déjà il reconnaît l'élégance et la qualité qui caractérisent les tissus et papiers Sanderson. Il admire en silence, attendant la touche finale qui fera la perfection de l'ensemble.

Des centaines de tissus et papiers d'ameublement voient ainsi le jour chaque année dans les studios Sanderson. Certains sont de simples

variations de thèmes classiques, d'autres ont la fraîcheur et l'originalité des formes de l'art moderne. Tous reflètent l'individualité, la perfection des coloris et du dessin qui ont fait la renommée des produits Sanderson dans le monde entier.

Oiseaux, animaux, fleurs ou motifs abstraits — teintes brillantes ou estompées, le choix que vous trouverez chez votre dépositaire

Sanderson est infini... et la gamme des prix est la plus étendue du monde.

# SANDERSON

## TISSUS ET TAPISSERIES



By Appointment to H.M. The Queen  
Suppliers of Wallpapers  
Paints and Fabrics  
Arthur Sanderson & Sons Ltd.  
London

**ARTHUR SANDERSON & SONS (CANADA) LTD.,**

31 RUE TERAULAY, TORONTO 1 • 1452 RUE DRUMMOND, MONTRÉAL • 1610 OUEST 6E AVENUE, VANCOUVER

## UNE PREUVE D'AMOUR

Marianne se fait une idée très sombre de l'aventure vers laquelle elle va. Il faut les encouragements affectueux de Jacqueline pour donner un cours plus gai à ses pensées :

— Tu t'en irais en Chine, ma chère, que tu ne serais pas plus bouleversée. Moi, vois-tu, j'aimerais bien être à ta place...

— Eh bien, vas-y, au château de Guéméné, vas-y à ma place...

— Impossible — ce monsieur attend une grande blonde... et je suis une petite brune... Comment me reconnaîtrait-il ?

Elles rient toutes deux de bon cœur — sans doute pour cacher le regret qu'elles ont de se quitter, pour se donner le change, le courage qu'il faut avoir quand, dans le livre de la vie, il faut tourner une nouvelle page.

Voilà — Marianne, dans son compartiment de 3<sup>me</sup> classe bourré depuis Paris regarde le jour se lever lentement. Elle n'a pas dormi cette nuit — à peine s'est-elle assoupie de temps en temps, quand elle n'en pouvait plus de penser. Mais l'air frais du matin, le paysage qui commence à se dessiner, les découpages bien connus de la campagne bretonne dans laquelle le train roule depuis un moment, tout cela la réveille complètement et lui donne une tout autre impression que celle d'hier au soir, dans le grand hall humide de la gare Montparnasse. Elle se lève avec précaution pour ne pas réveiller ses voisins tous endormis, et va dans le couloir respirer à pleins poumons. Il fait très froid dehors — un léger givre couvre les vitres qu'elle efface avec ses gants. Les champs sont presque blancs de rosée glacée, mais on sent la terre proche. Pas une lumière — rien que le bruit monotone des roues sur les rails luisants. Cependant ce bruit d'acier contre acier, régulier, sourd, est comme un appel, une mélodie ; il invite au départ, à la route, à l'arrivée. Et, quand il cesse, c'est l'arrivée.

Personne sur le quai. Marianne, sa lourde valise à la main, attend que le train reparte pour traverser la voie : — Peut-être m'attend-on de l'autre côté, se dit-elle. Sinon, que ferai-je avec cette valise ? Où est ce château ? Y aura-t-il un car, une voiture quelconque pour me conduire ?

A peine est-elle dans la gare qu'un paysan, sa casquette à la main, s'approche timidement d'elle : « Pardon excuse, Mademoiselle... est-ce que vous n'êtes pas la demoiselle qu'on attend au château... ? »

Pour un peu, elle l'embrasserait. C'est bien l'accent breton si cher à son cœur, si oublié depuis trois ans passés à Paris : « Comment ai-je pu rester trois ans sans l'entendre... ? »

— Oui, je suis la demoiselle qu'on attend.

Dehors, une cariole est là, tirée par un vieux cheval pas bien alerte. Yvon y case la lourde valise et il insiste pour que Marianne s'enveloppe les jambes avec la grosse couverture : « bien assez grande pour nous deux », assure-t-il en mentant un peu.

— Faut pas que mademoiselle soit pressée, prévient tout de suite Yvon. Mentor n'est plus guère jeune... Dame, c'est encore bien beau qu'ils nous l'aient laissé — pour un peu, ils le réquisitionnaient, lui aussi, comme ils disent... Mais monsieur le comte s'est fâché tout rouge. Il a dit que lui, un mutilé, il pouvait bien garder un cheval, pas vrai ?

— Monsieur de Guéréault est mutilé ?

— C'est-à-dire... dans l'accident d'automobile où madame la comtesse est morte — pauvre chère dame... — lui, il a eu un pied d'écrasé — c'est ça ; mais faut l'savoir — il est quasiment comme tout le monde — et je te va... et je te vienne... il n'y paraît pas.

— Ah !  
— Comme ça, il a pas été mobilisé — y en a bien assez.

La route est longue, Mentor peu ardent et Yvon très bavard. Aussi Marianne est assez renseignée sur les aîtres du château quand, deux heures après l'arrivée du train, la cariole fait son entrée dans la cour.

Le château de Guéméné est un très vieux château. Il est d'une ravissante proportion avec ses deux tours rondes qui le flanquent de chaque côté, la dentelle de ses sculptures, la finesse de ses hautes fenêtres ogivales. Malgré que la pierre ait pris, avec le temps, un ton sombre, il reste gai car la verdure l'entoure, une grande futaie et la broussaille des ajoncs et des fougères. L'été, avec ses hauts massifs d'hortensias et ses masses de rhododendrons, il doit être ourlé de fleurs. Ce matin, sous le pâle soleil qui fait miroiter la rivière qui le borde, il semble avoir fait son possible pour bien accueillir la jeune arrivante.

Yvon laisse Marianne sauter à terre, s'empare de la lourde valise et, après avoir jeté la couverture sur le dos fumant de Mentor, il précède Marianne dans la maison.

L'intérieur, malgré la hauteur des voûtes, est accueillant. Il n'y fait pas chaud, certes, mais après avoir passé le grand vestibule, la série des salons s'illumine de grands feux de bois qui craquent et jettent leurs lueurs ensoleillées sur les boiseries, sur les sièges profonds, le long des longues bibliothèques qui recouvrent une partie des murs. Malgré elle, Marianne s'en approche, passe ses doigts sur le dos soyeux des livres au cuir brillant.

— Mademoiselle ferait mieux de se chauffer un peu... le froid pique, ce matin.

— Oui... le feu est exquis... Comme la pièce est chaude, malgré sa grandeur.

— Il y a du feu aussi chez mademoiselle, là-haut. J'y monte la valise — si vous voulez me suivre.

Marianne quitte avec regret cette belle bibliothèque si agréable et suit le cocher. Il y a beaucoup de portes à ouvrir, de pièces à traverser. Volontairement Yvon prend au plus long pour faire, en passant, admirer à la nouvelle venue ce château qu'il connaît depuis son enfance et dont il est fier comme s'il lui appartenait.

Ils débouchent enfin dans le grand hall et Yvon précède la jeune fille dans le grand escalier de granit qui a vraiment très belle allure — mais on y gèle... et, malgré le poids de la valise Yvon se hâte tant que Marianne a de la peine à le suivre : « Jamais je ne m'y retrouverai », pense-t-elle. Et pendant qu'Yvon, disparu soudain, a déjà gagné sa chambre, elle hésite devant deux couloirs à prendre.

— Mons... Yvon... où êtes-vous ?... je suis perdue...

Devant elle, une porte s'entr'ouvre, la figure renfrognée d'une fillette s'y profile. Elle jette un coup d'oeil sur Marianne, siffote... et referme violemment la porte.

— Eh bien, cela me promet de la joie, pense Marianne. Ce doit être Sylvaine, cette petite, et elle ne paraît guère ravie de me voir arriver.

La chambre de la voyageuse, tout contre celle qui vient de se clore si bruyamment, est plaisante. Un petit poêle à bois ronfle tant qu'il peut, répandant une douce chaleur jusque dans la salle de bains proche. Yvon remet une bûche dans le poêle, montre les penderies, les armoires, le nouveau domaine de Marianne. Puis, hésitant, tournant sa casquette entre ses gros doigts, il murmure : « Eh bien... voilà... mademoiselle, vous êtes chez vous... Maintenant... je me sauve. Mentor a besoin de moi... »

— Merci beaucoup, Yvon, mais pourriez-vous prévenir monsieur le comte... je crois avoir aperçu sa fille... à l'instant... la chambre à côté de la mienne, n'est-ce pas ?

— Oui, oui... c'est bien là la chambre de mademoiselle Sylvaine... mais...

— Mais ?

— Oh... je veux dire, seulement... Mademoiselle Sylvaine...

Yvon semble embarrassé — il voudrait dire une chose qui a du mal à venir — ses yeux tournent autour de la chambre comme si une oreille indiscrète pouvait l'entendre. Puis il s'approche de Marianne, se penche un peu et lui murmure :

[ Lire la suite page 35 ]

## QU'EST-CE QU'UN MAGAZINE ?

Du moins dans l'esprit de ses rédacteurs ? Et dans l'esprit de ses lecteurs ? La question est posée et la réponse s'impose

d'elle-même. Un magazine est un dialogue écrit, une conversation entre celle qui parle et celle qui écoute. Mais il arrive parfois que celle qui écoute veuille placer un mot... et il n'est pas bon que son interlocutrice se refuse à l'entendre.

Critiques, compliments, réflexions de toutes sortes, idées, pensées, boutades, opinions... tout doit être dit et mieux encore : **ECRIT.**

C'est pourquoi, dès le mois prochain, une page sera consacrée à l'opinion de nos lectrices.

## votre parole vaut la nôtre

ainsi l'appellerons-nous. Cette page sera la vôtre, vous en ferez ce que vous voudrez.

Quoi écrire ? Ce que vous pensez de la REVUE POPULAIRE. Bon, mauvais, peu nous importe.

Avez-vous des SUGGESTIONS ? des idées que nous pourrions exploiter ? Désirez-vous entendre parler de quelqu'un en particulier ou de quelque chose qui vous intéresse spécialement ? Avez-vous une opinion sur les grands problèmes de l'heure ? Nous recevrons vos lettres avec plaisir et nous les publierons au fur et à mesure qu'elles nous parviendront.

Adressez vos lettres à :

**VOTRE PAROLE VAUT LA NOTRE**

au soin de la Rédactrice.

975, rue De Bullion

Montréal 18, P. Q.

**ET RAPPELEZ-VOUS : UN MAGAZINE NE PEUT VIVRE SANS SES REDACTEURS... MAIS IL LE PEUT ENCORE MOINS SANS SES LECTRICES.**

# JE SUIS

# TAUREAU



DU 21 AVRIL AU 20 MAI

PREPARE SPECIALEMENT POUR LA REVUE POPULAIRE PAR JEAN-MARIE TREMBLAY

**Au cours de cette période, le Soleil traverse le second signe du zodiaque et c'est aussi, la seconde phase du printemps. Le germe se construit un corps et les jeunes plantes s'enfoncent dans le sol, s'enracinent solidement afin de tirer leur nourriture de la terre. « Avez-vous senti dans les prairies, au mois de mai, ce parfum qui communique à tous les êtres l'ivresse de la fécondation ? » (Le Lys dans la Vallée). Le signe est personnifié par un taureau qui, précisément, est l'animal des verts pâturages et des herbages, la puissante créature aux formes plantureuses.**



MONIQUE CHABOT EST NEE SOUS LE SIGNE DU TAUREAU.



Le signe exprime essentiellement tout cela : masse, épaisseur, pesanteur, lourdeur, lenteur, stabilité, force, endurance, calme, réactions fortes, tempêtes instinctives. (A. Barbault). Ce type est marqué par les événements au point d'en porter longtemps les traces ; à travers le présent, il ressent, repense, remâche le passé ; sans vouloir le froisser, c'est un ruminant psychique. Il garde ses amitiés d'enfance, aime revenir au village natal, est souvent persistant dans sa mauvaise humeur, le remords ; il est aussi persévérant dans le dévouement que dans la rancune. Il est aussi routinier, rebâcheur, fixé à ses préjugés dont il ne démord pas ; d'humeur entêtée, il supporte mal les conseils d'autrui. Cette rumination (encore une fois, ne pas confondre le terme) a pour effet de produire un rythme vital au ralenti ; sa nature est lente à se mouvoir et à s'émouvoir, tout se passe comme s'il avait une masse énorme à réchauffer. Il est enclin à la mélancolie, au découragement, au pessimisme. *Il se pose peu de problèmes* mais les pousse à bout. Si des planètes à dominante chaude (Mars, Soleil, Jupiter) sont dans le signe de naissance ou l'Ascendant, nous voyons son émotivité et son activité monter en lui ; une fois lancé sur le rail, il garde sa vitesse et va droit son chemin. Le personnage qui, tout à l'heure, était placide, tranquille ; reposant s'il n'est pas endormi, c'est le même qui maintenant, « pique une colère » où déborde le trop plein de sa vitalité. ● L'instinct de ce type développe le goût de vivre, la défense contre les dangers, la possession du monde, l'épanouissement de la vie individuelle dans la sécurité et le confort matériel. Qu'il soit du type « bon gros », sanguin, ou de tout autre type, le Taureau est toujours un être sain, instinctif, en contact direct avec la nature universelle. Il veut avoir le plus possible, il est avant tout un avide ; âpre du gain et ses instincts de propriétaire dominant ; il convoite, est facilement jaloux et obsessif. Il a aussi, un amour excessif de la nature, de la terre, des herbages, des fruits. ●

Ce type est, sans aucun doute, un passionné ; passion sensuelle, appât du gain, attachement à quelque objet ou à quelque être dont il devient l'esclave. Si Mars domine, c'est un coléreux ; non pas un coléreux par coups, mais quelqu'un qui rumine sa rancœur en silence : c'est une colère terrible et qui dure, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, il se déchaîne brutalement, perd toute mesure déchargeant d'un coup toute cette violence accumulée. Néanmoins, dans la vie quotidienne, ce type est paisible, complaisant, simple, affectueux, pacifique et plein de bonhomie.

SON INTELLIGENCE révèle un esprit réaliste et pratique qui montre beaucoup de bon sens, voit et juge les choses simplement. Vu son caractère plutôt matériel qu'intellectuel, il doit se surveiller pour ne pas juger d'après les apparences. Sa mémoire est fidèle, mais il assimile lentement les choses et il est susceptible d'y revenir plusieurs fois. Il est lent à s'engager, mais une fois sa décision prise, il ne revient pas sur son choix. ● Au physique, le type Taureau est dominé, dans le signe, par les deux planètes féminines (Lune et Vénus) : c'est le type « hyper-féminin » ; d'où, prédominance de la base inférieure (très large) par rapport au sommet, mammelles développées, organisme tout en ventre. Le visage affecte fréquemment la forme d'un trapèze, dominant un cou court et épais et de larges épaules, mâchoires développées, front large, nez carré et les yeux gros, saillants et écartés. Il est bien en chair, gras ou gros ; il donne l'impression d'une force massive, concentrée. On reconnaît assez facilement sa démarche, abandonné à lui-même, il donne l'impression d'un individu peu pressé, il coupe sa marche de paroles, de discours s'il est accompagné. Ce qui le caractérise le plus, c'est sa démarche traînante, accentuée par la tendance qu'il a de baisser la tête et de regarder le sol lorsqu'il marche, il est de ceux qui ont bien les pieds sur la terre. Sa poignée de main est chaude, l'œil a quelque chose d'humide, d'affectueux, de caressant ou de voluptueux, mais terrible lorsqu'il est en colère.

## TAUREAU



L'HOMME tient surtout à la communion charnelle. Chez lui, amour et bonté ne font qu'un. Il entoure, adule, enveloppe d'affection sa compagne qu'il tient rigoureusement pour sa moitié. Sa bonté naturelle en fait souvent une « bonne « pâte » de mari. En revanche, la déception ne pardonne pas et peut le rendre très amer. ● LA FEMME constitue le type féminine-active, elle demande par-dessus tout des preuves d'amour : elle est généralement une épouse douce et apaisante, maîtresse de maison : elle aime la nature et les fleurs et décore avec goût sa maison. Pour elle aussi, la question sexuelle est capitale et c'est pourquoi cette vénusienne sait retenir et garder l'homme après l'avoir inspiré et reçu.

QUELQUES JUMENTS DEVANT LES ASTRES : d'Annunzio, Balzac, Gustave Courbet, Eugène Delacroix, Freud, Jean Giono, Walter Copius, Karl Marx, Massenet, Montherland, Vlaminck, Wagner, Alphonse Daudet, Jean Gabin, Pétain, etc... etc.

J.-M. TREMBLAY

## UNE PREUVE D'AMOUR

— Faut que je dise... mademoiselle Sylvaine... enfin... c'est une enfant gâtée, vous pensez bien... sans mère... c'est compréhensible... Monsieur le comte... enfin... il n'a qu'elle, sensément... mais mademoiselle aura du mal... ah, ça... bien du mal...

Marianne l'a déjà compris quand la porte s'est refermée si violemment devant son nez. Elle s'y attendait un peu, d'ailleurs. Une enfant sans mère, Yvon lui-même l'a senti, ce doit être une petite sauvageonne, et son père lui donnera toujours raison, sans doute : « Ai-je eu tort de venir ? »

La jeune fille a bien envie de ne pas ouvrir sa valise, de la redescendre sans bruit : Yvon doit être encore dans la cour... Mentor est encore attelé... Avec un pourboire, il pourrait me conduire chez ma grand-mère... ou dans un pays proche.

Quelques secondes toutes ces pensées bourdonnent dans sa tête, s'y pressent sans qu'une précision nette se dessine. Et puis, Marianne est lasse — sa nuit d'insomnie lui a donné mal à la tête — il faisait si froid dans ce compartiment bourré qui sentait mauvais... Le petit poêle ronfle avec ardeur et les bûches, à travers le mica, jettent des flammes gaies — la chambre donne sur la rivière où un rayon de soleil joue avec l'eau. Tout ici est calme, si calme et si reposant... Reprendre la lourde valise, retrouver le froid de la route, l'incertain du lendemain, tout cela à cause d'une fillette qui vous claque la porte au nez?... Ce serait trop bête.

Marianne ouvre une armoire pleine de porte-manteaux qui attendent d'être occupés. Malgré elle, elle sourit en pensant à son trousseau, aux rares affaires qu'elle apporte... En effet, la valise maintenant vidée, l'armoire l'est presque autant qu'avant.

En se retournant Marianne se trouve nez à nez avec Sylvaine entrée sans bruit, et qui regarde d'un air ironique le résultat de ce transfert : « C'est tout ce que vous avez apporté, persifle la petite fille d'une voix aigrelette. Eh bien, ce n'est pas encombrant... »

A nous deux... Puisque l'enfant ouvre les hostilités, c'est à Marianne, maintenant, d'y faire face — le moindre impair peut être décisif — de sa réponse, de son attitude dépendra l'avenir.

Marianne regarde Sylvaine avec douceur, sourit et répond sans embarras : « En effet, ce n'est guère encombrant, ce que j'ai apporté — mais je l'ai fait volontairement, car je savais que je ne resterais pas. »

La réponse déconcerte un peu Sylvaine. Elle pensait blesser son interlocutrice et voit qu'elle a échoué. Elle reprend vivement : « Alors, pourquoi êtes-vous venue ? »

— Pour faire une étude de caractères, répond Marianne avec un grand sérieux.

— Une étude de quoi ?

— Une étude de caractères, vous ne comprenez pas ? Je vais vous expliquer. J'ai quitté à Paris une petite soeur délicieuse — une enfant de... Quel âge avez-vous, vous-même ?

— Je vais avoir douze ans.

— Douze ans... voyons... ma jeune soeur a eu... oui... elle a eu douze ans le... 2 octobre... c'est ça... Le combien sommes-nous, aujourd'hui ?

— Le 16 décembre, je crois.

— Le 16 décembre... oui... Vous voyez, elle a deux mois de plus que vous. Venez près de moi... là... plus près... Voyons... elle m'arrive ici — Marianne indique son menton. Vous... Mais vous êtes plus grande qu'elle... Regardez dans la glace où vous m'arrivez ?

Sylvaine s'approche de Marianne, près, très près. Marianne tient l'enfant devant elle et les silhouettes ainsi rapprochées se mirent dans la haute glace de la cheminée.

— Attention au poêle, Sylvaine, ne vous approchez pas tant... vous allez vous brûler... nous nous voyons très bien... Vous m'arrivez... mais oui... vous m'arrivez presque à la bouche — vous avez au moins... au moins cinq centimètres de plus qu'elle... Je ne l'aurais pas cru, en vous voyant...

— Papa dit que je suis grande pour mon âge...

— Et papa a raison... vous êtes grande pour votre âge... mais la grandeur, vous savez... ce n'est pas tout. Ainsi je peux comparer votre taille avec celle de ma jeune soeur, mais j'aurais beaucoup plus de mal à comparer... je ne sais pas... vos qualités... vos connaissances... votre caractère... votre coeur. Cela ne se mesure pas à vue d'oeil, devant une glace.

Marianne regarde Sylvaine. Son petit visage a perdu cet air froncé et hostile de tout à l'heure. Elle réfléchit, baisse un peu la tête, semble faire un effort difficile. Puis elle relève la tête et demande, encore durement :

— Comment s'appelle-t-elle, votre soeur ?

— Devinez.

— Si elle a un vilain nom, je ne l'aimerai pas.

— Quel nom aimeriez-vous qu'elle ait ? demande Marianne en riant intérieurement.

— J'aime... Joëlle... Annie... Marianne. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Moi ? je ne m'appelle ni Joëlle, ni Annie, ni Marianne... hélas !... je m'appelle... mais ma jeune soeur, elle, s'appelle justement Marianne — vous voyez comme ça tombe bien ? Voulez-vous m'appeler Marianne ? Cela vous fera plaisir, puisque vous aimez ce nom-là... et cela me rappellera ma jeune soeur...

A son tour Sylvaine regarda Marianne. Elle a vraiment changé, en un moment, car son regard, d'abord hostile, puis étonné, devient souriant. On dirait qu'elle découvre, subitement dressée devant elle, l'image vivante d'une amie possible — agréable, en tout cas pas celle d'une ennemie comme elle le redoutait. Elle s'approche de Marianne, lui prend la main en hésitant et la mène dans sa chambre. Lui ouvrir la porte de son domaine, c'est déjà faire un grand pas sur le chemin de l'entente, peut-être de l'amitié. Marianne soupire avec soulagement... Aurait-elle, si vite, gagné la partie ?

La chambre de Sylvaine, visitée à fond, réserve beaucoup de surprises. Elle ne contient guère de jouets de petite fille — quelques animaux en peluche, un vieux berceau de poupée, vide, quelques billes, un petit pistolet automatique, des bouts de bois pour faire des constructions, de vieilles robes défraîchies de femme que l'enfant doit prendre pour se déguiser. Tout ce désordre montre le vide de la pensée, le vide du coeur dans lequel elle se débat. Pas même une poupée pour lui servir de compagne. Marianne se rappelle vite — en un éclair — sa propre jeunesse heureuse, avant la guerre, et les taquineries de son frère, et surtout son ardeur à lui disputer ses poupées si aimées, de toutes tailles, de toutes couleurs, dont elle vivait entourée. Aussi demande-t-elle spontanément à Sylvaine : « Montrez-moi vos poupées, je n'en vois pas... »

— Mes poupées ? je n'en ai pas, répond Sylvaine avec hésitation. Et tout de suite avec bravade : « Pourquoi faire une poupée ? c'est bon pour les filles. »

— Mais qu'êtes-vous donc, vous-même ?

— Papa dit que je suis une sauvageonne.

— Eh bien, moi, je dis qu'une sauvageonne, toute sauvageonne qu'elle soit, doit aimer les poupées. Si vous n'aimez pas les poupées, Sylvaine, qui aimez-vous ?

— Papa.

— Papa... bien sûr... mais qui encore ?

Sylvaine est bien embarrassée. Depuis une heure, en fait, la demoiselle inconnue n'arrête pas de l'embarrasser avec toutes les questions qu'elle lui pose d'un air tranquille, un peu étonnée et toujours souriante. Est-ce qu'elle ne serait pas l'ennemie détestée d'avance qu'elle attendait ? dont elle craignait tant la venue ? Elle dit des tas de choses auxquelles Sylvaine n'a jamais pensé... elle a une réponse à tout... elle touche à tout... elle rit, aussi — c'est drôle de voir rire quelqu'un... Papa ne rit pas souvent, lui — la vieille Nanou non plus, penchée sur ses casseroles. Le chien... il est toujours attaché, et il a l'air triste, lui aussi. Qui donc aurait pu apprendre à rire à Sylvaine ? Il



## PAIN D'AVOINE ROULÉE

Quand vous cuisez à la maison, avec la Levure Sèche Rapide Fleischmann, aucun risque d'échec ! Essayez ce Pain d'avoine roulée; son délicieux goût de noisette, sa mie fraîche et légère rappellent le bon pain de ménage d'autrefois. Suivez point par point la recette

ci-dessous :

**Ce qu'il vous faut :** 2 tasses de lait, 2 tasses d'avoine roulée, 2 c. à table de sucre granulé, 2 c. à thé de sel, 3 c. à table de shortening, 2 c. à table de mélasse, 1/2 tasse d'eau tiède, 1 c. à thé de sucre granulé, 1 sachet de Levure Sèche Rapide Fleischmann, 3/4 tasses (environ) de farine tout-usage prêtamisée.

**1.** Chauffer le lait jusqu'à ébullition. Mélanger l'avoine roulée avec 2 c. à table de sucre, le sel, le shortening et la mélasse; ajouter le lait chaud en brassant. Laisser tiédir.



**2.** Entre temps, mesurer l'eau tiède dans un grand bol; ajouter en remuant 1 c. à thé de sucre. Saupoudrer avec la levure. Laisser reposer 10 mn, puis bien brasser. Incorporer le mélange d'avoine tiédi et 1 tasse de farine. Battre en pâte lisse et élastique. Ajouter petit à petit la farine suffisante pour faire une pâte molle (env. 2 3/4 tasses de plus).

**3.** Sur une planche farinée, pétrir jus-



qu'à ce que lisse et élastique. Placer dans un bol graissé. Graisser le dessus. Couvrir. Laisser lever au chaud, à l'abri des courants d'air, jusqu'au double du volume (env. 1 h 1/4).

**4.** Abaisser la pâte avec le poing. Renverser sur la planche et pétrir jusqu'à ce que lisse. Diviser en 2 parties



égales. Couvrir d'un linge et laisser reposer 10 mn. Façonner en pain chaque moitié de pâte et la placer dans un moule à pain graissé, de 4 1/2 pouces sur 8 1/2, mesures du haut à l'intérieur. Graisser le dessus. Couvrir. Laisser lever au double du volume (env. 40 mn). Cuire à four chaud (400°) de 45 à 50 mn. Pour 2 pains.

Procurez-vous ce magnifique livret de recettes illustré en couleurs: "Le Secret des Pâtes à la levure". Envoyez 25¢ en espèces ou 10 sachets vides de Levure Fleischmann à :  
STANDARD BRANDS LIMITED,  
Service des Consommateurs,  
Section C,  
550, rue Sherbrooke Ouest,  
Montréal, P.Q.



## UNE PREUVE D'AMOUR

faut que cette demoiselle de Paris arrive pour parler, pour remuer de l'air, s'intéresser à la vie d'ici... c'est drôle...

Une cloche sonne — l'appel de Nanou pour le déjeuner. Sylvaine n'en revient pas — la matinée a passé si vite... elle n'est même pas descendue encore dans le jardin et il est déjà midi.

Assises l'une devant l'autre — loin l'une de l'autre car la table est immense dans cette immense salle à manger, Sylvaine mange à peine. Elle regarde sans cesse Marianne. Cette nourriture des yeux semble lui suffire — et elle bavarde, racontant le pays, les gens, les sales Allemands qui sont partout, et papa qui n'est jamais là.

— Jamais là ?  
— Oh... si rarement... Et quand il est là, ou il s'enferme dans la bibliothèque, ou il s'en va encore...

— Où va-t-il donc ?  
— Je ne sais pas.

— Sylvaine, que ferons-nous cet après-midi ? Je vous propose deux choses : ou nous restons, et je vous confectionne une poupée de ma façon... ou nous allons faire un grand tour car le temps est beau et j'aimerais connaître un peu le pays.

On a opté pour cette dernière solution. Sylvaine s'emmitoufle vite, chaussant ses sabots, et, en route.

Dehors le temps s'est adouci. Le pâle soleil de décembre, dans cette Bretagne du sud au climat doux, appelle à la marche. On respire tellement mieux ici qu'à Paris. Marianne se sent reprise par « le pays » — son âme bretonne se décontracte — tout lui paraît acceptable, agréable même. Elle commence à t're attendrie, attirée par cette petite fille solitaire qui se livre vite et à laquelle elle fera du bien, elle en est sûre.

En passant devant la niche du chien, Marianne se penche :

— Où est-il, votre chien ? on ne le voit pas ?

— Il boude... ou il a froid...  
— Eh bien, il va se réchauffer avec nous.

Et Marianne accroupie devant la niche, appelle la bête qui se profile doucement, craintivement, au bord de sa maison de bois. C'est un bel épagneul roux, au poil doux et doré, mais terni par la paille et par le manque d'exercice. Il avance en rampant, avec précaution à l'appel de cette voix inconnue, l'oeil inquiet, la queue basse.

— Allons... n'aie pas peur, mon vieux. Et, d'une main douce, Marianne lisse le poil qui tressaille légèrement.

— Peut-on le détacher ?  
Sans attendre la permission, elle défait le gros crochet qui tenait la bête captive. Celle-ci hésite, regarde Sylvaine médusée et s'élanche droit devant elle jusqu'au bout de la cour.

— Mademoiselle... qu'avez-vous fait... il ne va plus revenir. Poker... Poker... ici...

C'est la deuxième conquête que Marianne ait fait en une journée car Poker, libre enfin — est-ce reconnaissance ? est-ce attraction ? est-ce instinct ? — Poker ne la quittera plus. A partir de cette heure bénie où le chien a connu la liberté grâce à elle, il sera le compagnon fidèle, permanent de la jeune fille — son plus sûr ami.

Le petit chemin qui mène au château de Guéméné au bourg longe la rivière sinueuse. Il est à peine assez large pour y laisser passer, en se serrant, les deux compagnes précédées de Poker, un Poker inconnu, queue en l'air et museau au vent, faisant mille tours, apparaissant, disparaissant, bondissant après une mouette, se jetant sur un terrier, ivre d'air et de joie. De chaque côté du sentier se dressent de hautes fougères à peine roussies par l'automne finissant, dentelles légères qui caressent le visage et répandent une vague odeur sucrée. Quelques-unes sont restées vivaces, encore vertes, et Marianne en cueille, s'en charge les bras, en est toute cachée.

— Que voulez-vous en faire ? c'est laid, déclare Sylvaine avec mépris.

— Laid ? Vous verrez comme les deux grands vases, dans ma chambre, ne trouveront pas ça laid, eux. Ils ont

l'air bêtes, tout vides. Vous n'aimez plus les fleurs, Sylvaine ?

— Peuh... les fleurs, oui, mais pas les fougères.

— Il faut se contenter de ce qu'on a, voyez-vous. Pas de fleurs, prenons des feuilles... pas d'amie ? prenons une poupée.

— Mais... j'ai peut-être une amie, maintenant, dit Sylvaine en hésitant.

— ... ?  
L'enfant rougit, toussotte et boude un moment. « La demoiselle n'a pas voulu comprendre ? eh bien... qu'elle ne comprenne pas... Je ne lui ferai jamais plus d'avance... je la déteste... oui... je suis bien bête... Elle va voir, quand je déteste quelqu'un... »

La promenade se poursuit en silence. Sylvaine affecte d'ignorer Marianne — Marianne qui est en train d'éprouver la fillette... — elle lui a quitté la main et marche devant, muette. A l'entrée du bourg, la silhouette d'un Allemand se profile, faisant les cent pas le long du quai. C'est un jeune garçon d'une vingtaine d'années, le fusil sur l'épaule, les mains sûrement gelées car elles serrent à peine le fusil qui semble tenir par habitude. Au passage des deux promeneuses, il murmure un vague : « Pon-jour... » dans une langue qu'il manie à peine mais qu'il est fier d'employer. D'instinct, Sylvaine se rapproche de Marianne, comme pétrifiée de peur. Sont-ils donc si terribles, les occupants, pour que leur vue seule fasse déjà peur ? Le coeur de Marianne se serre, lui fait mal : « Est-ce que Frantz, lui aussi, fait peur aux enfants ? Mon Dieu, épargnez-moi de voir

ribles, méchants, féroces... Demandez à la jeune fille de la poste... vous verrez ce qu'elle vous dira... Et papa... oh... papa... il ne peut pas les voir. Si vous dites « jamais » devant papa... eh bien...

Marianne ne répond rien. L'aveu proche qu'elle avait sur les lèvres, elle le retient brusquement. C'est impossible, elle s'en rend bien compte, dans ce pays âpre et plus dressé qu'un autre devant l'ennemi présent et redouté, et haï, c'est impossible d'avouer qu'autrefois, c'est naturel qu'un amour naisse entre un Allemand et une Française. On ne comprendrait pas — elle serait suspecte — on la chasserait...

— Mais pourquoi, si votre père déteste tellement les Allemands — ce que je comprends bien, moi aussi, dit-elle lentement, pourquoi ne s'est-il pas battu... comme les autres... Peut-être est-il trop âgé ?

— Papa ?... mais non... il a 36 ans.

— Alors... ?  
— Alors... je ne sais pas — c'est à cause de son pied, je crois.

— Ah, oui...  
— Vous savez, il a mal au pied...  
— Oui... oui. Yvon me l'a dit.

— ...mais ça ne se voit pas, ajoute fièrement Sylvaine comme pour défendre son père qu'elle croit attaqué.

Il court vite... il a 36 ans... et... c'est vrai que la guerre est finie... qu'il n'y a plus rien à faire...

Marianne songe à François, à François dont il y a plus d'un mois qu'elle n'a de nouvelles, à François qui a 17 ans et qui vit traqué, caché comme une bête quelque part dans la brousse et qui luttera pour la défendre,

— Oui, il va chercher loin les plantes qui lui manquent. Il faut aller souvent, surtout l'hiver, vous comprenez... car elles ne poussent pas partout...

— Ah, oui... je vois...  
Marianne a répondu « je vois » au hasard, pour clore cette conversation qui l'écoeure un peu. Elle vient d'évoquer deux camps : Frantz — François. Cela seul compte. Les autres...

Le retour au château, à la nuit qui descend vite, rend plus agréables encore les grands feux qui brillent dans toute la maison... Marianne a obtenu que Poker entre, lui aussi — il est si doux, si obéissant depuis sa brusque mise en liberté qu'on peut l'admettre près de soi — au chaud — avec des présences humaines.

— Vous voyez, Sylvaine, qu'on ne peut vivre seul. Je suis sûre que vous allez vous détendre, vous dilater près de moi, et que le brave Poker, lui aussi, sera notre compagnon permanent au lieu d'être une pauvre bête solitaire, cachée au fond de sa niche.

— Oui... mais que va dire papa ?  
— Pourquoi ? c'est votre père qui le retient attaché ?

Encore une raison pour rendre ce père inconnu plus antipathique à Marianne. « Décidément, je ne suis plus guère pressée de le connaître, songe Marianne. D'ailleurs, je m'arrangerai pour le rencontrer le moins souvent possible. Cela me paraît facile, car il semble plus occupé de ses plantes que de sa fille... »

A peine a-t-elle cette pensée, pendant qu'elle cherche un livre dans la haute bibliothèque dont les reliures brillent sous l'éclat vif des bûches proches, que la porte s'ouvre en coup de vent et qu'apparaît monsieur de Guéréault. Son premier regard est pour Poker, couché près du feu, et qui a dressé les oreilles au bruit des pas. A la vue de son maître, il se précipite vers lui, lui lèche les mains avec amour et crainte, la queue basse et rentrée entre les pattes. On dirait qu'il sent qu'il a fait mal, qu'il a peur qu'on le chasse...

Monsieur de Guéréault s'approche du chien, lui caresse doucement la tête, se baisse et, contre le museau, comme à un ami, il dit : « Tu sais bien, Poker, qu'il ne te faut pas la liberté, mon pauvre vieux... Ta liberté... ce serait me... Mais qui t'a détaché ? »

— Moi, monsieur.  
La voix est sortie de l'ombre. Dans la demi-lumière que jettent les bûches, Marianne apparaît, dressée bien droite, enveloppée de reflets dorés, ses blonds cheveux flamboyants et belle comme une apparition. Monsieur de Guéréault la regarde un moment sans rien dire, surpris et médusé, s'attendant si peu à cette vision qu'il ne trouve pas de mot pour s'exprimer.

Marianne vient à lui sans hâte — elle redoute un peu les reproches du maître de maison mais ne les évite pas. Pour rompre le silence, elle se présente : « Marianne Le Goffic... monsieur... je suis la personne que vous attendiez... auprès de votre fille Sylvaine... »

Monsieur de Guéréault a repris son aplomb. Il tend la main à Marianne, cherche des yeux sa fille et appelle : « Sylvaine... Sylvaine... ? Je vais vous la présenter, mademoiselle. »

Marianne éclate de rire : « Me la présenter, monsieur ? mais nous sommes déjà deux amies... »

— Deux amies, Sylvaine et vous ?  
— Mais oui... Je devrais dire : trois amis puisque, sans votre permission, j'ai détaché Poker et que je crois qu'il m'en est très, très reconnaissant...

Qu'est-ce qui a pu se passer pour que Sylvaine, en si peu de temps, se civilise ainsi ? son père n'en revient pas. Sa sauvageonne ne se ressemble plus. Elle est descendue au dîner les cheveux bien coiffés, les mains propres, avec un petit sourire au coin des yeux qui lui est peu habituel. Sans doute Marianne est la magicienne qui a provoqué ce miracle. Elle occupe, à table, une place restée depuis si longtemps vide que monsieur de Guéréault, en l'y voyant assise, sent son coeur se troubler. Il y a huit ans que la comtesse est morte — huit ans... Depuis,

### DESTINATION : VOYAGE DE NOCES !

Vous vous rappelez le mois dernier ? La Revue Populaire, en collaboration avec le Canadien National, vous offrait une série de voyages convenant à toutes les bourses. Les prix indiqués étaient ceux de 1961. Pour 1962, ils ont été légèrement modifiés et leurs parcours quelque peu changés. Voici donc les corrections qui s'imposent :

**Pour \$ 800.00** — De Montréal à Jasper, au Lac Louise et à Banff (10 jours)

**Pour \$ 504.00** — De Montréal en Nouvelle-Ecosse à Halifax et le long du « Cabot Trail » — (8 jours)

**Pour \$ 294.00** — De Montréal à la Péninsule de Gaspé (5 jours)

**Pour \$ 166.00** — De Montréal à New York (4 jours)

**Pour \$ 160.00** — De Montréal à Toronto et aux Chutes Niagara (4 jours)

**Pour \$ 44.00** — Une fin de semaine au Château Laurier à Ottawa.

Il est à noter que les prix mentionnés sont toujours pour DEUX personnes. Pour obtenir des renseignements supplémentaires, il faut s'adresser au bureau des ventes du Canadien National (877-5650 pour Montréal) ou à n'importe quelle agence de voyage.

La Rédaction

jamais Frantz sous ce costume... jamais... jamais ?  
— Que dites-vous ?

Sans doute Marianne a pensé tout haut car Sylvaine a entendu le mot « jamais » prononcé à voix basse, mais distinctement : « Jamais quoi ? » réitère l'enfant.

— J'ai dit « jamais », vous croyez ?  
— Oui... oui... j'ai entendu.

— Jamais ? Ah, oui... je me disais que jamais... un Allemand... sans doute, ne pourrait faire de mal à un enfant... Oui... c'est cela... c'est ce que je me disais...

Sylvaine regarde Marianne avec un drôle de regard. La demoiselle aimerait-elle les Allemands, par hasard ? Ça, ce serait vraiment terrible, car Sylvaine les déteste, comme son père aussi, les déteste...

— Moi, je suis sûre du contraire, jette l'enfant violemment. Ici, ils ont été ter-

le jour où il pourra réellement se battre. Que fait donc ce monsieur de Guéréault, avec ses 36 ans, dans sa belle demeure, lui qui, pourtant, déteste les Allemands ? Marianne ne le connaît pas encore, mais elle sent bien qu'elle le méprise déjà, avec le mot « d'embusqué » au bord des lèvres.

— A quoi passe-t-il son temps, votre papa, hasarde Marianne ? Il n'y a pas grand-chose à faire, en ce moment... Pourquoi vous laissez-t-il si souvent seule ?

— Il s'occupe de son herbier.  
— De son herbier ?

— Bien sûr. C'est très joli, très captivant. Je vous montrerai ses albums... quand il ne sera pas là, ajoute la fillette avec mystère. Il n'aime guère qu'on y touche, mais je vous les montrerai tout de même.

— C'est à cause de son herbier, alors, qu'il n'est pas là ?

## UNE PREUVE D'AMOUR

il vit seul, le coeur, l'existence vides. Sylvaine est bien là, sans doute, mais a-t-elle jamais complètement comblé sa solitude ? Il est resté en marge de la société, seul au milieu de ses souvenirs — et ses souvenirs, peu à peu se sont estompés, ont reculé dans l'espace, se sont évanouis. La vie sans but a continué son rythme pendant des années dans la grande demeure presque abandonnée par ses hôtes. Xavier de Guéréault s'est replié sur lui-même, laissant les heures, les mois, les années s'écouler sans rien imaginer qui puisse changer le cours des choses. Et puis, brusquement, la guerre a éclaté. Mais quoi faire ? que faire de bon comme soldat dans une guerre dont il ne pouvait faire partie à cause de son pied infirme ? Il a donc assisté de loin au cataclysme de son pays — inutile et absent. Depuis...

Tout cela, il l'explique à Marianne, les rares soirs où il est au château. Cela a créé une intimité immédiate entre eux — intimité ? plutôt amitié qui commence à faire son chemin, dans le coeur de l'un et de l'autre. Xavier a trouvé auprès de la jeune fille instruite, intelligente, curieuse, une auditrice attentive et intéressée. Il a, lui-même, une haute culture, et sans le drame qui a endeuillé sa vie, serait-il resté ainsi, perdu au milieu de ses landes, sans aucun but ? Non, sans aucun doute. Mais il s'est détaché progressivement de tout, semble-t-il, et son herbier seul le captive. Marianne voudrait bien lutter contre cette apathie apparente, l'attacher à quelque chose d'actif, lui redonner goût à l'existence... Que pourrait-elle suggérer ? L'attrait de la terre ? il n'y a pas d'écho — des recherches littéraires ? il n'y a pas de centres culturels dans le pays, et Rennes est trop loin, maintenant, sans moyens de communication. Marianne n'ose pas encore parler de la Résistance — le sujet brûle ses lèvres, mais jamais le comte n'a fait allusion aux Allemands, à leur présence permanente, à leurs crimes répétés dans le pays. Peut-elle lui en parler la première ? lui suggérer que là, il y aurait à faire, certainement... Quand elle fait allusion aux ennemis qui occupent le petit bourg, le comte paraît agacé, fuyant. Est-ce que Sylvaine aurait raconté sa première promenade avec mademoiselle, et ses craintes de la croire prête à les excuser ; jamais les Allemands... Ce « jamais », comment Sylvaine l'a-t-elle interprété ? Elle avait paru choquée de l'explication un peu embarrassée de sa gouvernante, explication qui cachait mal un mensonge, alors qu'en parlant Allemand, elle pensait Frantz...

Depuis, Frantz est loin — il semble à Marianne qu'une partie de sa vie s'efface, peu à peu, que son attachement de jeune étudiante pour l'étudiant étranger n'était, au fond, qu'assez puéril. Dans son coeur, maintenant, un sentiment autrement profond s'incruste. Depuis qu'elle vit au château, c'est à un homme fait, souffrant, compréhensif qu'elle a affaire. Quelle différence de ton ont leurs entretiens, comme sa présence est un réconfort, une sécurité... Malgré son inaction, l'air rêveur et absent qu'il a quelquefois, surtout au retour de ses mystérieuses randonnées, Marianne sent bien qu'il lui cache quelque chose : « Ce n'est pas possible qu'un herbier représente le seul agrément, le seul souci d'un homme intelligent, sensible, doué pour des travaux supérieurs... Il est dans la force de l'âge, solide, bien portant. A peine quelques fils blancs s'insinuent près des tempes, adoucissant le beau visage énergique. A quoi lui sert donc son énergie ? ou bien n'est-ce que l'amour naissant de la jeune fille qui l'en pare illusoirement... ? A-t-il un secret ? se demande souvent Marianne ? Comment pourrais-je le savoir ? »

Le temps passe. Sylvaine et Marianne son maintenant inséparables. De plus en plus attachées l'une à l'autre, elles forment un duo si charmant que le comte de Guéréault, à chaque retour au château, semble revivre à leur vue. Il en repart toujours pressé, sans prévenir d'avance. Il a accordé bien vo-

lontiers à Marianne la liberté de Poker qui ne quitte guère sa protectrice, mais avec la clause absolue de laisser le chien à la niche dès que son maître s'en va : « Ça, dit le comte, c'est primordial — je vous supplie de m'obéir... sur ce seul point, ajoute-t-il avec un regard navré d'imposer une volonté à celle qu'il commence à tant chérir. »

— Vous craignez qu'il n'abime vos plantes, se risque à interroger Marianne qui ne comprend pas cet ordre, le seul qu'elle reçoive du comte ?

Xavier la regarde profondément, hausse les épaules, hoche la tête et soupire. Un éclair passe dans ses yeux — il fait un pas vers la jeune fille... et se tait. Il n'a rien dit, encore cette fois, et c'est lui-même qui prend Poker par son collier et l'emmène doucement vers sa niche, comme avec regret. Le chien se laisse faire, regarde son maître. On dirait qu'il comprend, qu'il sait qu'il n'y a pas à résister, qu'il faut être attaché périodiquement jusqu'à ce que Marianne, le matin, vienne détacher le gros crochet lourd au cou de la bête. Et ainsi jusqu'à la prochaine fois. Ce manège dure depuis l'arrivée de Marianne. Elle est là depuis décembre — on est en février. La nature est dépouillée, ouverte à tous les regards. Marianne, qui n'a reçu qu'une lettre de sa grand-mère depuis son arrivée — lettre qui lui donnait de vagues nouvelles de François — s'inquiète pour les deux chers êtres si près et si loin d'elle. Elle a tant envie de revoir sa grand-mère qu'elle se décide à demander au comte, un soir : « Me permettez-vous de vous quitter un jour ou deux ? ma grand-mère habite à une cinquantaine de kilomètres d'ici — le train s'arrête près de chez elle. Si Yvon pouvait, un jour, me conduire à la gare. Je serais si heureuse... il y a tant de temps... »

— Vous n'avez plus que votre grand-mère, comme toute famille ?

— Non, j'ai aussi un frère... très jeune.

— Quel âge a-t-il ?

— 17 ans.

— Eh... où est-il ? demande avec hésitation le comte.

Marianne, elle aussi, hésite. Va-t-elle lui parler de François, lui dire qu'il a pris le maquis — ce maquis breton si périlleux, si dangereux car l'Allemand le traque, le cerne, est à l'affût de ses moindres missions ? Non, le comte ne comprendrait pas, sans doute, puisqu'il n'y a pas pensé pour lui-même. Il serait peut-être hostile à ce frère révélé seulement aujourd'hui — il en voudrait peut-être à Marianne...

— Il est à Paris... poursuivant ses études.

Là — le gros mensonge est fait. La jeune fille garde son secret puisque Xavier, elle le sent bien, garde le sien.

En tout cas, la permission est tout de suite donnée. Seule Sylvaine se récrie : « Ah non, par exemple... mademoiselle ne va pas s'en aller... je ne veux pas... elle ne reviendra pas... j'en suis sûre... et comme je serais malheureuse si elle n'était plus là... »

Xavier, lui aussi, tremble de crainte : si elle allait ne plus revenir... « Que deviendrais-je, pense-t-il, moi non plus, je ne peux plus me passer d'elle... »

Soudain, Sylvaine a une illumination : « Je veux bien que vous alliez voir votre grand-mère, mais emmenez-moi. »

L'emmener ? Certes, Marianne en serait heureuse, mais c'est impossible : « Avec grand-mère nous allons sûrement ne parler que de François. C'est impossible. Sylvaine rapporterait nos propos à son père... il ne faut pas qu'il sache... je ne lui ai jamais dit... et je viens de lui mentir... Non... non »

La scène est pénible. Le comte comprend mal l'entêtement de Marianne, son opposition à ce que Sylvaine l'accompagne — elle donne de bien mauvaises raisons pour étayer son refus. Il lui aurait pourtant confié sa fille de bon coeur. Enfin, c'est inutile d'insister, malgré que Sylvaine se torde les mains, supplie... en vain.

Et Marianne, un matin, conduite par le brave Yvon, refait seule, en sens inverse, le chemin parcouru trois mois auparavant, pendant que la cariole bal-

[ Lire la suite page 42 ]



## Un lustre admirable...

## Un séchage remarquable

Le séchoir à cheveux Lady Sunbeam, à réglage de chaleur caresse vos cheveux avec un léger courant d'air, et les assèche complètement et rapidement à la température désirée, même aux endroits difficiles où les cheveux sont plus épais. Le très grand bonnet s'adapte à toute coiffure, simple ou fantaisiste. Vous sauvez aussi du temps — le séchage complet se fait en quelques minutes, et vous en sortez toute fraîche et confortable, car le courant d'air, concentré sur les cheveux, n'atteint ni votre visage, ni vos épaules.

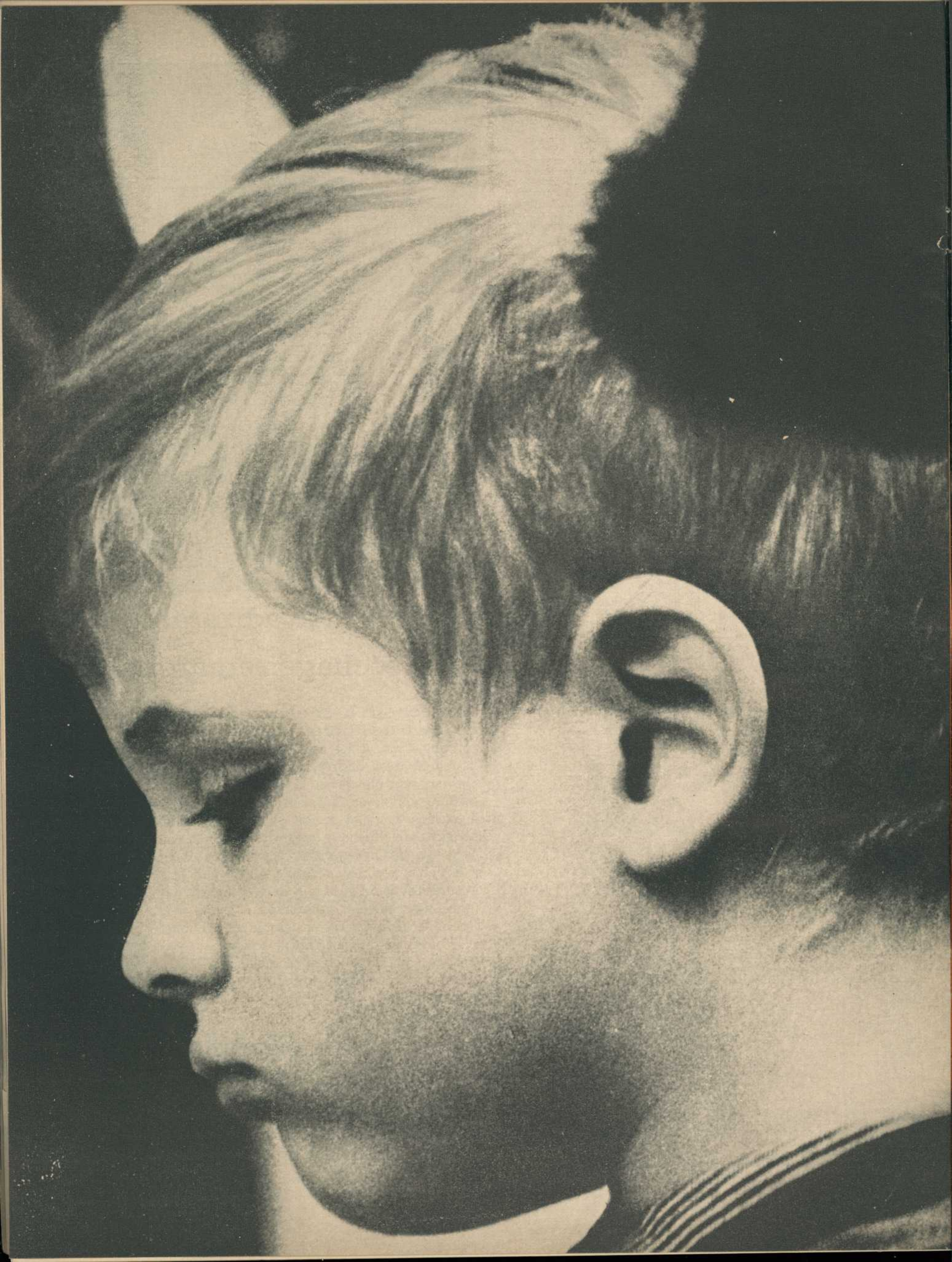
En plus, vos mains restent libres pour la lecture, l'écriture et le soin de vos ongles (que Lady Sunbeam assèche pour vous). Quand le séchoir n'est pas employé, le bonnet et le boyau se rangent dans le boîtier portatif pour les voyages. Comblez vos cheveux et vous-même, avec un séchoir à cheveux Lady Sunbeam \$35.95\*

\*prix équitable de détail.

# Sunbeam



## LES MEILLEURS APPAREILS ÉLECTRIQUES

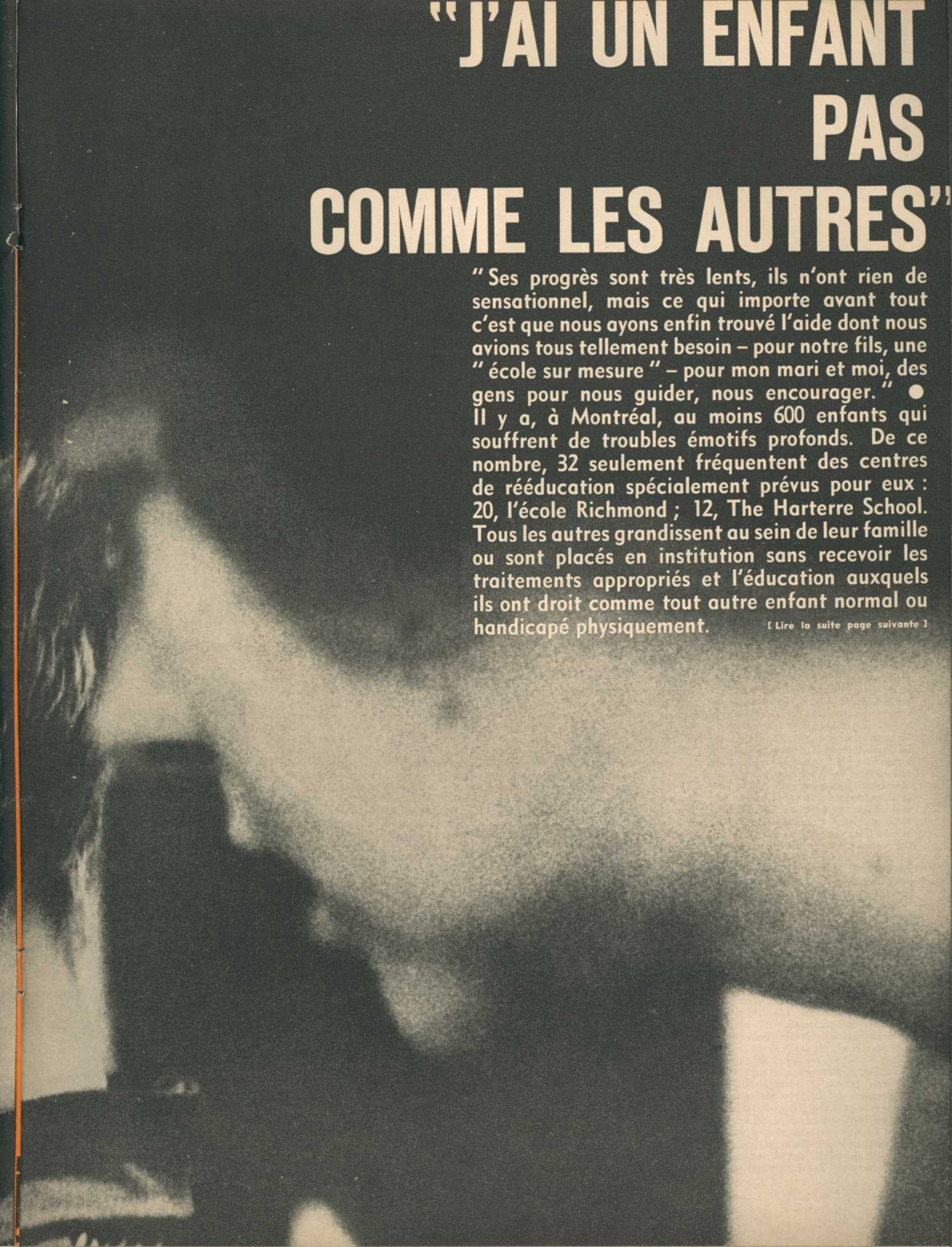


# "J'AI UN ENFANT PAS COMME LES AUTRES"

" Ses progrès sont très lents, ils n'ont rien de sensationnel, mais ce qui importe avant tout c'est que nous ayons enfin trouvé l'aide dont nous avons tous tellement besoin – pour notre fils, une " école sur mesure " – pour mon mari et moi, des gens pour nous guider, nous encourager. " ●

Il y a, à Montréal, au moins 600 enfants qui souffrent de troubles émotifs profonds. De ce nombre, 32 seulement fréquentent des centres de rééducation spécialement prévus pour eux : 20, l'école Richmond ; 12, The Harterre School. Tous les autres grandissent au sein de leur famille ou sont placés en institution sans recevoir les traitements appropriés et l'éducation auxquels ils ont droit comme tout autre enfant normal ou handicapé physiquement.

[ Lire la suite page suivante ]





veux pour son âge». C'est tout. Le diagnostic : à peu près le même que celui du psychiatre. Le traitement : une fois encore, des cachets pour le tranquilliser. ● « Nous n'étions pas satisfaits, nous sentions qu'il y avait plus que cela. Le problème nous dépassait mon mari et moi. Nous étions fatigués, brisés par des heures de surveillance continue, par des nuits sans sommeil. Et il y avait le problème de nos autres enfants à élever dans un climat de tension, de nervosité. Ceux-ci adorent leur jeune frère, le protègent, mais ils ont parfois des mouvements d'impatience bien compréhensibles. Ils ont toujours refusé (le plus âgé : maintenant 20 ans) que nous envisagions même la possibilité de le placer dans une institution. ● « A cette époque, lorsque Pierre était fâché contre nous ou mécontent, il se frappait la tête contre les murs ou les fenêtres. Plus d'une fois, il fit voler la vitre en éclats, mais avec une telle technique, qu'il arrivait à ne pas se blesser la plupart du temps. Il ne marchait pas, mais courait sur la pointe des pieds ou sautillait. Il pouvait jouer seul pendant des heures sans s'occuper de son entourage, tout comme si ses frères et sœurs n'existaient pas. Ses jeux étaient routiniers ; par contre, il réussissait à assembler des casse-têtes destinés aux 10-12 ans et recopiait l'alphabet imprimé en haut de son tableau noir. Il dessinait aussi, mais seulement des formes abstraites ou des alliages de couleurs (du cubisme, quoi !). Là où il était et est encore le plus heureux, c'est au parc public : il est très habile dans les exercices à la barre — il adore faire du trapèze. Son sens d'équilibre est remarquable. C'est vers 4 ans et demi

## UN REPORTAGE DE RENEE PELLETIER-ROWAN photos: Paul Gélinas

Comment expliquer cette situation ? Pendant de nombreuses années ces jeunes malades mentaux ont été oubliés, négligés par la société et le gouvernement. Dans le domaine psychiatrique, particulièrement pour les enfants, nous sommes 25 ans en retard sur les Etats-Unis et le Québec commence à peine à bouger : tout ou presque tout reste à faire. ● Parce que ce problème énorme affecte tant de parents et d'enfants, parce que tous ont tellement besoin d'aide, parce que cette histoire vraie peut être en partie la vôtre et qu'elle peut vous mettre sur la piste, j'ai rencontré pour vous la famille d'un de ces jeunes malades mentaux, j'ai visité l'école qu'il fréquente, vu son professeur, interrogé une travailleuse sociale et un psychiatre.

Mais laissons d'abord parler les parents :

« Pierre a maintenant sept ans ; il est grand pour son âge, beau bonhomme, très bien développé physiquement, mais il ne parle pas, il vit dans son monde à lui, le monde des schizophrènes : ce n'est pas un arriéré, mais un malade mental. ● « Il est le dernier d'une famille de huit enfants. Tous ses frères et sœurs sont normaux. A sa naissance, le médecin n'avait rien remarqué de spécial : il semblait en bonne santé. Je suis revenue à la maison très fière, tenant précieusement dans mes bras un beau bébé tout blond. Dès les premiers jours, j'ai remarqué avec inquiétude qu'il s'arquait tout à fait, la tête touchant presque aux pieds, lorsque je lui donnais ses biberons. Le pédiatre, venu le voir, nous assura qu'il ne s'agissait de rien de grave : « C'est un bébé nerveux ». Et pourtant, entre ses

heures de boire c'était un petit être placide, passif même. Son comportement ne ressemblait en rien à celui de nos autres enfants. ● « Vers l'âge de trois mois, j'avouai à mon mari que je le croyais sourd. Nous en avons parlé au médecin qui ne sembla pas de cet avis et nous conseilla de laisser passer le temps sans nous alarmer outre-mesure.

« Les mois passèrent : tout son développement physique progressa normalement. Comme les bébés de son âge, il apprit en temps et lieu à s'asseoir, se tenir debout, se traîner et enfin à marcher.

« Vers un an et demi, du bébé passif qu'il était, il devint un bambin super actif, ne tenant pas en place plus de deux minutes, touchant à tout, grimant partout. Il ne parlait pas, mais émettait des sons, une espèce de murmure continu qui nous permettait de le repérer partout dans la maison. Vers la même époque, nous avons remarqué que Pierre ne regardait jamais personne en face ; il ne venait pas à nous facilement et repoussait nos témoignages d'affection. Il ne s'intéressait ni aux gens, ni aux choses autour de lui. Il souriait rarement, ne pleurait jamais, ne versait aucune larme. Il se réveillait souvent la nuit en criant puis restait éveillé de longues heures. ● « Troublés, inquiets, nous avons fait venir un psychiatre à la maison. Pierre avait alors un peu plus de deux ans. Le spécialiste passa quelques heures dans la salle de jeux à observer l'enfant, à le regarder agir, s'amuser, courir, manier des jouets... et à nous interroger. Son diagnostic : « C'est un enfant normal, mais très nerveux... il est gâté, surpro-

tégé ». L'ordonnance : des comprimés pour le calmer et nous, parents, nous efforcer d'être plus exigeants avec lui, de ne pas satisfaire tous ses caprices, par exemple de ne pas nous coucher avec lui la nuit lorsqu'il s'éveillait, etc. « Encore une fois, nous étions rassurés, mais à demi et à mesure que les semaines passaient, nous étions de plus en plus convaincus que Pierre était sourd. A l'âge de trois ans, on l'opéra pour des végétations dans le nez et on en profita pour lui examiner les oreilles. Aucun diagnostic positif : il était encore trop jeune.

« A quatre ans, par faveur spéciale, nous avons obtenu de le conduire une après-midi par semaine chez les Sourds-Muets, où il assistait à une classe maternelle en prévision de l'année suivante. Ses agissements n'étaient pas du tout ceux des autres enfants. Rien, ni personne n'arrivait à capter son attention : il était extrêmement agité et ne tenait pas en place. Il dérangeait les petits élèves et la religieuse nous prévint que s'il continuait ainsi, elle ne pourrait l'accepter à la maternelle régulière en septembre. ● « Entre temps, nous avons rencontré un médecin, ami de la famille, qui nous proposa de lui faire subir de nouveaux tests. Il examina ses oreilles, ne décela rien de spécial, mais nous laissa entendre qu'il y aurait peut-être autre chose, d'autres possibilités à explorer.

« Et nous avons repris, plus angoissés que jamais, la tournée des spécialistes. « Sur les conseils de ce médecin-ami, nous sommes allés voir un neurologue éminent. Il nous dit ce que nous savions déjà : « Votre enfant a besoin d'être calmé, il est excessivement ner-



ou même un peu plus jeune qu'il commença à vouloir s'enfuir. Nous ne pouvions laisser aucune porte ouverte, même un instant, qu'il était déjà hors de la maison. Enfermés, les crochets sur toutes les portes, nous vivons dans la panique, toujours inquiets de ses réactions.

« Lorsque nous nous sommes rendus compte, que les traitements du neurologue n'aboutissaient à rien, nous avons décidé d'aller consulter un neurochirurgien afin de voir si une intervention sur le cerveau ne pourrait apporter une amélioration au comportement de notre fils.

« D'autres examens, d'autres tests. Le diagnostic : Dr X émit l'hypothèse que l'enfant au moment de la naissance ou avant aurait subi un choc traumatique entraînant une légère lésion cérébrale, lésion non décelable même à la radiographie, mais qui serait la cause des perturbations dont souffrait Pierre. Le traitement : pas question d'opération. Le cas de notre fils, nous dit-il, relevait du domaine psychiatrique. ● Nous

vers, depuis les troubles émotifs mineurs du type de la phobie, de l'oppression, jusqu'aux troubles émotifs profonds du genre schizophrénique, psychotique, autistique. Ces enfants profondément atteints mentalement peuvent parler ou ne pas parler ; contrairement aux arriérés mentaux, leur quotient intellectuel est normal ou même plus élevé que la normale dans certains cas, mais à cause de perturbations graves, le développement de leur intellect est sérieusement entravé.

« Votre petit Pierre, continua la travailleuse sociale, vit renfermé dans son monde à lui, un monde de magie, d'hallucination, de fantaisie, de crainte ; il faut essayer de le sortir de ce monde intérieur où il se débat, replié sur lui-même, pour l'amener peu à peu au monde extérieur réel, normal. En d'autres mots, disons qu'il est bloqué psychologiquement et que nous devons chercher à provoquer chez lui un déblocage. ● Elle insista ensuite sur le fait que nous devons lutter contre tout sentiment de culpabilité : beaucoup de

Children », appellation sur laquelle on ne s'est d'ailleurs pas encore entendu quant à sa traduction française la plus juste : on a suggéré « Société d'aide aux enfants souffrant de troubles émotifs ». Cette société est dirigée par un Conseil d'administration composé de parents d'enfants ayant des troubles mentaux, de personnes intéressées et de gens de la profession. Ce Conseil administratif est secondé par un Conseil consultatif formé d'hommes d'affaires et d'un Conseil médical et technique formé de psychiatres, de pédiatres, d'assistantes sociales et de psychologues.

#### LES PRINCIPAUX BUTS DE LA SOCIÉTÉ SONT LES SUIVANTS :

**ACCROITRE** chez le public la compréhension du problème de la maladie mentale chez les enfants.

**ENTREPRENDRE** les démarches nécessaires pour établir des écoles de jour et des internats pour ces enfants.

droit comme tout autre enfant normal ou handicapé (le sourd-muet, l'aveugle, l'arriéré, etc.).

L'ÉCOLE RICHMOND peut accommoder une vingtaine d'enfants à la fois : depuis ses débuts, elle s'est occupée de trente-quatre enfants : 26 garçons et 8 filles. Certains n'y sont restés que quelques mois, d'autres pendant une période de 3 ans. ● L'école a ceci de particulier qu'elle s'occupe autant des enfants de langue anglaise que de langue française, sans aucune distinction de nationalité ou de religion : c'est une caractéristique à noter puisqu'à Montréal la plupart des services bénévoles d'hygiène et de bien-être fonctionnent sur une base professionnelle.

Les enfants qui fréquentent l'école Richmond ont d'abord été suivis en clinique psychiatrique ou par un psychiatre privé.

J'ai visité l'école Richmond qui a ses locaux dans trois grandes salles de cours de l'école Devonshire rue Clark, salles mises à la disposition de la So-



n'étions pas au bout de nos peines et notre anxiété ne faisait qu'augmenter. Nous avons donc pris rendez-vous avec un psychiatre pour enfants, le Dr Y. Pierre venait d'avoir 5 ans. Il fut gardé pendant cinq semaines, sous observation, dans le département psychiatrique d'un de nos hôpitaux pour enfants. Puis, on nous le rendit. Le diagnostic du psychiatre : « Votre fils entend comme vous et moi — il ne parle pas parce qu'il vit emmuré dans son monde intérieur à lui. Il souffre de perturbations émotionnelles profondes. Ses recommandations : demander son admission à l'école Richmond de Montréal, centre de jour qui s'occupe du traitement des enfants atteints de troubles émotifs profonds. ● « Nous étions sidérés, complètement pris au dépourvu... Pierre, notre fils, n'était pas sourd : c'était un malade mental. Sous la violence des faits, nous n'avons pas eu le courage, ce jour-là, de questionner le Dr Y. : nous n'avons fait qu'écouter, tout à notre peine. En présence d'une assistante sociale, il nous exposa pendant près d'une heure son diagnostic : il nous expliqua la nature de la maladie dont souffrait notre petit garçon ainsi que les traitements envisagés. Nous écoutions, mais sans bien enregistrer. Nous sommes rentrés à la maison complètement effondrés.

« Quelques jours plus tard, nous avons de nouveau rencontré la travailleuse sociale qui avait assisté à notre rencontre avec le psychiatre : une fois de plus, elle reprit avec nous les explications du Dr Y. : elle nous interpréta son diagnostic. Le premier choc passé, nous étions davantage préparés à accepter, ou du moins à écouter et à questionner. ● « Beaucoup d'enfants, à un moment ou l'autre de leur développement sont atteints, nous dit-elle, de troubles émotifs, mais à des degrés di-

parents se sentent fautifs d'une manière ou d'une autre d'avoir mis au monde un enfant anormal. Dites-vous bien que l'on trouve des enfants qui souffrent de troubles mentaux dans toutes les classes de la société, si élevé soit le niveau d'intelligence des parents, si aimante soit l'atmosphère de la maison. Il n'y a aucun cas où l'on puisse affirmer de façon certaine que les troubles mentaux chez un individu soient héréditaires, contrairement à l'arriération mentale où l'on peut être catégorique dans une proportion de 5 à 10% des cas.

« Dans quelle mesure pouvons-nous aider notre fils ? est-il récupérable ? « A cette question, l'assistante sociale nous répéta ce que le psychiatre nous avait déjà dit : un certain nombre de ces enfants sont éducatibles — à des degrés divers. Toutefois, les enfants qui ont souffert de troubles émotifs profonds restent un peu différents malgré les progrès qu'ils peuvent réaliser : il n'existe malheureusement aucune formule magique pour les guérir complètement du jour au lendemain. Les progrès sont lents ; il s'agit d'un long travail d'amour et de patience. Mais votre fils placé dans un milieu approprié, recevant les traitements nécessaires dans une « école à sa mesure », vous pouvez espérer.

Quelques semaines plus tard, Pierre fut admis à l'école Richmond et nous sommes devenus membres de la « Society for Emotionally Disturbed Children ». Nous avons trouvé l'aide dont nous avions tous tellement besoin, notre fils, mon mari et moi. Pierre avait cinq ans et demi : nous allions enfin commencer à travailler à son éducation. »

\* \* \*

On a fondé à Montréal, en 1956, la « Society for Emotionally Disturbed

ENCOURAGER et appuyer la recherche scientifique portant sur les causes et le traitement des maladies mentales de l'enfance.

COLLABORER avec d'autres agences de santé et de bien-être à des projets d'intérêt général pour aider tous les enfants handicapés.

STIMULER et mettre au point l'appui gouvernemental envers les maladies mentales chez les enfants.

En octobre 1958, la Société ouvrait les portes de sa première école de jour pour les enfants de 6 à 12 ans atteints de troubles mentaux profonds. L'école Richmond, comme on l'a appelée, est depuis septembre dernier sous la direction de M. Ronald Arellano, travailleur social expérimenté dans le domaine de l'aide à l'enfance. Cette école relève directement du Comité d'éducation de l'enfance, actuellement sous la présidence de Mme Carla Melvyn. ● Avant l'établissement de l'école Richmond, les maternelles thérapeutiques de l'Hôpital Sainte-Justine et du Montréal Children's Hospital étaient les seules à recevoir des enfants ayant des troubles mentaux : ces centres n'ont d'ailleurs pour fonction que d'aider au diagnostic et de traiter les enfants d'âge préscolaire. Lorsqu'un enfant avait atteint cinq ans et demi ou six ans, il n'y avait plus de place pour lui dans ces maternelles ni d'endroit où le diriger, sauf de très rares écoles privées (entre autres Harterre School, à Montréal) écoles qui sont loin d'être à la portée de tous sur le plan financier. N'étant pas assez malade pour être placé dans une institution, cet enfant n'était pas non plus assez bien pour répondre aux exigences d'une école ordinaire. Il devait alors rester à la maison, privé des traitements et de l'éducation à laquelle il avait

ciété par la Commission des Ecoles protestantes. Ces salles ont été révisées en 6 classes plus petites et repeintes : elles sont claires et ensoleillées. ● On s'occupe de chaque enfant séparément car il n'y en a pas deux qui présentent le même problème. L'école attache beaucoup d'importance aux relations entre l'enfant et l'instituteur compréhensif qui lui accorde tout son appui. L'école travaille sur les possibilités de chaque enfant. Comme la méthode de travail est individuelle, chaque institutrice n'est chargée que de 3 ou 4 enfants au maximum. Ainsi il peut y avoir dans la même pièce trois enfants âgés de neuf ans, mais aucun d'entre eux n'accomplissant le même travail. Un peut être assez avancé en lecture, mais faible en arithmétique ; un autre très bon en dessin, mais ne sachant pas encore reconnaître toutes ses lettres ; le rythme particulier de chaque enfant est respecté. Les livres de base sont ceux de la Commission scolaire catholique ou protestante selon le cas, mais le programme est « fait sur mesure », c'est-à-dire à la mesure de chaque jeune malade. Les méthodes employées sont souvent des méthodes d'avant-garde, ainsi la méthode Cuisenaire pour apprendre à compter. ● Les plus petits suivent un programme de maternelle avec jeux libres ou dirigés, emploi de matériel divers, jeux d'eau, période de repos, chansons, musique, contes. ● Les enfants arrivent à l'école à 9 h. 30 du matin et quittent les lieux à 3 h, de l'après-midi : ils sont amenés rue Clark et reconduits à la maison en taxi. Ils apportent leur casse-croûte et reçoivent un verre de lait à midi.

Les parents qui le peuvent paient \$40.00 par mois : ce montant sert uniquement à défrayer le salaire des chauffeurs de taxi, salaire qui est élevé à cause du long périple qu'ils ont à parcourir et

de leurs grandes responsabilités. L'école vit des souscriptions de ses bienfaiteurs : elle ne reçoit aucune subvention gouvernementale ou autre. Chaque jeune malade coûte à l'école environ \$2.500 par année.

Deux travailleuses sociales, l'une de langue française, l'autre de langue anglaise, agissent comme traits-d'union entre les parents et les professeurs. Ces mêmes travailleuses sociales visitent les familles à domicile de temps à autre et rencontrent les parents individuellement ou en groupe dans le but de mieux comprendre le milieu dans lequel évolue le jeune élève : en travaillant avec des enfants qui ont des troubles émotifs profonds, ces rapports étroits avec leurs familles sont essentiels pour arriver à de meilleurs résultats. Les parents ont aussi besoin d'être guidés, encouragés dans leur lourde tâche d'élever un enfant malade mentalement.

\* \* \*

Mais revenant à notre petit Pierre. Il a maintenant 7 ans et fréquente l'école Richmond depuis un an et demi. Il en est encore au stage de la maternelle, mais il a fait des progrès. Il y a six mois, il ne dessinait que des formes géométriques ; pour la première fois, à l'Halloween, il dessina une citrouille... il venait de prendre contact avec le monde extérieur, un mur était tombé. Depuis, il dessine des objets et des formes humaines. Il découpe très bien. Il est relativement plus calme, plus réceptif. Ses problèmes émotionnels s'améliorent dans la mesure où ses activités extérieures augmentent. Depuis un an, il est aussi possessif avec sa mère qu'il était indifférent à son égard. Et il a appris à pleurer (ce que l'on considère comme un progrès). Ces « déblocages » sont encourageants.

Interrogés sur leurs projets d'avenir, les parents de Pierre m'ont répondu : « Nous nous laissons guider par la Providence... nous avançons avec la Société et souhaitons de toutes nos forces qu'elle avance vite, car... » • Car après l'école Richmond, lorsque l'enfant aura atteint 12 ans, où le diriger, que faire pour continuer à l'aider s'il ne peut encore suivre une classe régulière ?

CETTE QUESTION, je l'ai posée au Dr Denis Lazure, directeur de la clinique psychiatrique à l'hôpital Sainte-Justine et membre du conseil médical à l'école Richmond.

SA REPONSE : il n'y a que deux alternatives — garder l'enfant à la maison ou le placer en institution. Où ? Jusqu'à 14 ans, au Mont-Providence, où il y a plus de 1.000 enfants dont 300 seulement sont éducatibles et où on ne fait à peu près rien pour eux (faute de personnel et d'argent) et après 14 ans, à Saint-Jean-de-Dieu où la situation est celle que nous connaissons tous. Et c'est pour venir en aide à tous ces jeunes malades mentaux qui ont droit comme tout autre enfant à une éducation et à des traitements appropriés que le Comité de psychiatrie infantile



de l'Association canadienne de psychiatrie a fait les recommandations suivantes, il y a quelques jours, à la Commission fédérale Hall.

#### LE COMITE DEMANDE :

- 1 — des classes spéciales pour les enfants souffrant de troubles émotifs modérés. Recommandation : 10 enfants par professeur. On aurait besoin d'une quarantaine de classes de ce genre dans le Québec.
- 2 — pour les enfants souffrant de troubles graves, des externats spéciaux. Recommandation : 30 à 40 enfants par externat, avec un maximum de 5 enfants pour 2 professeurs. On aurait besoin de 7 ou 8 de ces externats.
- 3 — des internats spéciaux pour chaque catégorie d'enfants (pour ceux qui ont des troubles graves pour ceux qui ont des troubles modérés). Recommandation : 60 enfants au maximum dans chaque internat qui adopterait le système de pavillons. Le Québec aurait besoin d'au moins 3 de ces internats.
- 4 — au niveau de la maternelle, des maternelles spéciales. Pour bien des raisons, il vaut mieux que ces enfants malades mentalement fréquentent une maternelle le plus tôt possible. Ces maternelles devraient de préférence relever d'une clinique psychiatrique. Recommandation : 2 jardinières par 5 enfants. La province aurait besoin d'au moins 6 ou 7 de ces maternelles.
- 5 — des cliniques de psychiatrie infantile pour le dépistage des jeunes malades mentaux. Recommandation : une vingtaine au moins de ces cliniques.
- 6 — des lits pour le traitement psychiatrique, à l'hôpital, des enfants et des adolescents. Recommandation : au lieu des 20 lits dont on dispose présentement, on aurait besoin de 400 lits pour toute la province.

D'autre part, le Dr Lazure a insisté sur la nécessité pour les Commissions scolaires de prendre une fois pour toutes leurs responsabilités et d'avoir leurs propres cliniques de dépistage.

Mettre sur pied un tel programme prendrait 4 à 5 ans et représenterait dans le Québec une dépense de capital de



dix millions de dollars (soit approximativement le prix de deux bombardiers supersoniques). C'est beaucoup, mais c'est peu si l'on considère qu'il en coûte à l'Etat et au contribuable \$1.000 par année pour chaque individu placé dans un asile dont il ne sortira probablement jamais parce que l'or, rien fait pour l'aider à en sortir lorsqu'il en était encore temps. Le budget annuel octroyé au service psychiatrique (adultes et enfants) est cinq fois plus élevé en Ontario que dans le Québec.

\* \* \*

IL EST GRANDEMENT TEMPS QUE LA PROVINCE S'OCCUPE DE SES MALADES MENTAUX, TOUT PARTICULIEREMENT DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS, COMME IL EST TOUT A FAIT INADMISSIBLE QUE LA SEULE SOLUTION POUR LES PARENTS QUI ONT UN ENFANT « PAS COMME LES AUTRES » SOIT SAINT - JEAN - DE - DIEU, « CET ENFER », COMME ON L'A APPELE. • LE TRAVAIL ACCOMPLI PAR L'ECOLE RICHMOND ET LA SOCIETE D'AIDE AUX ENFANTS SOUFFRANT DE TROUBLES EMOTIFS NE REPRESENTE QU'UN GRAIN DE SABLE DANS LE DESERT : LE GROS DE LA TACHE APPARTIENT AVANT TOUT AU GOUVERNEMENT QUI DOIT ENFIN PRENDRE SES RESPONSABILITES.

RENEE PELLETIER-ROWAN

## UNE PREUVE D'AMOUR

lotait sur la route une jeune fille peureuse, hésitante, tremblant à l'idée de l'inconnu qui s'ouvrirait devant elle... Pouvait-elle deviner, alors, qu'elle laisserait, en quittant le château, une grande partie de son cœur entre les murs sombres de la belle demeure ? Aurait-elle pu imaginer une seconde que le maître du logis, le comte Xavier de Guéréault tiendrait si vite la première place dans sa vie ? Car depuis le premier jour elle a senti une attirance immédiate vers cet homme doux et bon, sensible, attentif à ses moindres désirs — les prevenant, même — et cette attirance s'est vite transformée en un sentiment plus profond. Marianne en est sûre, aujourd'hui : elle aime Xavier de Guéréault comme elle n'a jamais aimé. Cette certitude l'enivre. Le seul point noir est le secret qu'elle sent entre eux — car elle est à peu près certaine que son amour est partagé. Trop de nuances, de détails l'ont renseignée — son instinct de femme ne la trompe pas : Xavier l'aime...

Elle se répète cette phrase grisante tout le long du chemin — sa figure en est si rayonnante qu'Yvon lui-même s'aperçoit du changement survenu chez la voyageuse : « C'est pas pour dire, mais not' pays fait du bien à mademoiselle... si elle voyait sa mine qu'elle a, comparativement à l'autre, celle de la demoiselle parisienne qu'a débarqué, v'là trois mois... » Et il rit, le brave homme, tout heureux du succès de son pays — « notre » pays, rectifié en souriant Marianne, car je suis bretonne, moi aussi. »

— Ça, ça se voit tout de suite... et... et une belle Bretonne de chez nous, si j'peux m'permettre, mademoiselle Marianne... Tout l'monde est maintenant transformé, au château, depuis vot' arrivée... Mademoiselle Sylvaine — ce p'tit diabolin... ce qu'elle nous en faisait voir...

— C'est une brave petite !

— Heu... heu... une brave petite... depuis vous.

— Mais non, elle a un si bon fond... Mais, sans maman...

— C'est vrai, ça... sans maman. Heureusement, vous lui en tenez lieu, à c't'heure... Monsieur le comte, lui aussi, il est plus pareil — autrefois, toujours sombre, toujours autre part, on aurait dit... pensant à... Dieu sait quoi ? à ses plantes. Y a autre chose à penser, pour un homme, que des plantes... Et Pokker, donc, en v'là un qu'est heureux... Avant l'arrivée des Allemands, il était libre... jamais attaché... monsieur le comte pouvait pas faire un pas sans lui. Sans vous, encore...

— Ah ? on le laissait libre, avant ?

— Mais oui... jamais bête avait été plus libre... Il a fallu qu'un jour, il soit attaché. C'était pitié... Monsieur le comte a dit que c'était rapport à ses plantes...

Toujours la même excuse...

— Il y a donc peu de temps que monsieur Guéréault s'occupe de son herbier ?

— Il s'en est toujours occupé.

— Ah !...

Alors, l'excuse est mauvaise — il y a autre chose. Xavier de Guéréault ne veut pas être suivi par son chien, c'est clair. Mais où va-t-il ?

Marianne se pose, sans y trouver de réponse, la même question. Elle en est là en arrivant chez sa grand-mère. Mais, auprès d'elle, elle n'a plus qu'une pensée : François. Où est-il ? quand l'as-tu vu ? est-il en danger ? Raconte, grand-mère... raconte...

Madame Le Goffic dit tout ce qu'elle sait sur lui — c'est peu. La seule chose nouvelle est qu'à sa dernière apparition, il lui a confié qu'il changeait de secteur.

— Se rapproche-t-il du château de Guéménéac ?

— Je ne sais trop, ma chérie. Il ne m'a donné aucune précision — il ne le peut pas, tu comprends, avec ces perquisitions si fréquentes que l'Allemand fait par ici. Il vaut mieux que je ne sache rien. Je crois pourtant avoir compris que son groupe montait vers vous. Mais à quoi cela te servirait de le savoir ? Le comte de Guéréault n'a pas l'air de s'occuper du maquis, à ce

## UNE PREUVE D'AMOUR

que tu me dis. Toi-même, en cherchant à te renseigner, tu pourrais peut-être l'indisposer, ou le gêner... ta situation est délicate, mon enfant. Songe à toi — laisse François tranquille. Il sait où tu habites, je le lui ai dit. S'il peut te rejoindre, tu verras bien.

Au retour, Marianne est nerveuse, triste — elle a perdu son bel enthousiasme de la veille. Comparer les dangers que court sans cesse François si jeune, si ardent, et l'espèce d'indifférence au pays qu'affecte le comte la décoit, l'attriste. Elle vibre devant le courage de son frère, le suit en pensée, l'admire. Hélas... comme elle voudrait admirer aussi celui qui occupe son cœur... Elle voudrait tant le mettre sur un piédestal, le hausser, lui insuffler son ardeur. Elle ne peut que regretter un état de fait...

Pourtant son cœur bat plus vite quand elle rentre, la nuit tombée, au château. Personne dans le grand salon, personne dans la bibliothèque où meurt le feu. Au bas de l'escalier, elle appelle : « Sylvaine... Sylvaine ? »

Pas de réponse.  
Au haut de l'escalier une silhouette se penche. C'est Nanou, protégeant la flamme de sa bougie devant sa main ouverte, car toutes les lumières doivent être cachées, pendant cette guerre. Elle met un doigt devant sa bouche, murmure un « chut » étouffé.

En un bond Marianne grimpe l'escalier : « Qu'y a-t-il, Nanou ? Où est Sylvaine ? » demanda la jeune fille affolée.

— Là... là... mademoiselle, ne vous mettez pas dans cet état... Elle dort, ma Sylvaine, c'est tout. J'étais montée près d'elle. Maintenant qu'vous v'là, je m'en retourne.

— Elle dort ? elle est malade, n'est-ce pas ? Mon Dieu !

Marianne entre à pas de loup dans la chambre de la fillette. Elle allume une lampe basse, s'approche du lit. Sylvaine dort, en effet, mais elle est rouge, brûlante, et siffle un peu en dormant. A l'approche de Marianne, elle ouvre les yeux, regarde la jeune fille, se dresse sur son séant, ouvre les bras : « Marianne... ah... que je suis heureuse... Vous voilà revenue... j'avais si peur... si peur... »

— Si peur de quoi, ma chérie ?  
— ...si peur que vous ne reveniez pas...

— Allons... allons... en voilà des idées.

La température est rassurante. L'énergie, la crainte, l'angoisse de l'enfant ont pu déterminer cette crise. Mais par prudence, Marianne la laisse au lit, s'installe auprès d'elle, lui raconte son voyage.

— Et papa ? il est parti ?  
— Oui... hier matin... à peine après votre départ.

Comment laisse-t-il sa petite fille seule juste au moment où Marianne s'absentait elle-même ? c'est incroyable.  
— Et quand revient-il ?

— Est-ce que je sais ? Mais vous êtes là, maintenant, ça m'est égal.

— Je laisserai la porte ouverte entre nos deux chambres, Sylvaine. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi.

— Oh... je dormirai bien tranquille, maintenant.

Marianne, elle, ne dort pas tranquille. Malgré la température peu inquiétante, Sylvaine couve peut-être quelque chose et, pendant la nuit, elle se lève pour écouter la respiration de l'enfant. Vers deux heures du matin, comme le front de Sylvaine lui paraît encore chaud, Marianne décide de lui donner de l'aspirine : cela ne peut lui faire que du bien.

Dans sa chambre, Marianne cherche en vain l'aspirine : « Où diable l'ai-je mise ? » Tout en cherchant elle se souvient qu'elle a passé la boîte l'autre jour à Nanou qui se plaignait de mal de dents : « Elle ne m'a pas rendu la boîte. Elle est sûrement restée dans la cuisine. »

Marianne prend un bougeoir, descend doucement l'escalier, cherche dans la vaste cuisine. Elle avait raison, la boîte est là, sur la console. Au moment où elle va remonter l'escalier, elle dresse l'oreille. Il y a des voix qui

parlent, semble-t-il, dans le grand salon où l'on ne va jamais — des murmures, d'ailleurs, plutôt que des voix : « Je suis mal réveillée, pense Marianne. Ce n'est pas possible qu'on parle dans le grand salon... » Pourtant, elle ouvre avec précaution la porte de la bibliothèque : il y a un rai de lumière qui filtre sous cette porte et, en y collant son oreille, elle entend de mieux en mieux le murmure de plusieurs voix. Il y a là des hommes qui parlent — de brusques silences — et puis un éclat : « Vers la ferme Taleck, mon capitaine, c'est impossible... »

— Il faut y aller, cependant, répond une voix bien connue qui fait tressaillir Marianne.

Haletante, retenant son souffle, elle colle de plus près encore son oreille contre l'huis pour perdre le moins possible le son assourdi des voix.

— Le coin est cerné... les Frigolins sont partout...

— Le convoi passe sur le chemin des Futaies... Vous pouvez faire un détour... par chez Tuhaut... ou, plus à gauche, chez Lemelec...

— Où attend exactement le sous-marin ?

— A Brigneau.

Un silence — et puis la même voix, si chère, mais dont le ton est changé, haché, brusque : « Langlois... c'est une question de vie ou de mort... si le convoi ne passe pas... Vous connaissez la suite... certaine... »

— Bien sûr, mon capitaine...

— Il faudra passer... Vous prendrez deux hommes avec vous.

— Les frères Juhaut ?

— Non — pas deux frères. Ici la voix du comte Xavier s'assourdit encore.

— J'ai compris.

— Soyez à 8 heures précises au carrefour des Futaies. J'y serai moi-même, et si vous n'avez trouvé personne pour aller avec vous, je...

Plusieurs voix s'élèvent, protestent : « Non... pas vous. Qu'est-ce qu'on deviendrait, sans vous... ? »

Marianne en a assez entendu. Elle frémit à la pensée du danger que court le comte, qu'elle ignore mais devine grave — et elle tremble de joie. Voilà donc le secret percé — enfin... Cette invention d'herbier, de plantes à trouver, ces éclipses fréquentes, la prudence envers Poker, tout cela cachait l'activité de Xavier, son action directe dans un réseau de résistance, l'utilité de sa présence parmi tous ces gars ardents, décidés, qui ont, d'avance, donné leur vie au pays : « Je peux l'aimer avec fierté, se dit la jeune fille. Son courage dépasse ce que je pouvais espérer... »

Dans sa chambre, elle ouvre la fenêtre, regarde vers la mer, là-bas, au loin, cette mer où il va peut-être risquer sa vie. Quelques lumières horizontales barrant le parc — elles viennent des fenêtres du grand salon : « Ils vont se faire repérer, songe-t-elle, les lumières sont interdites. Le black-out n'est pas complet... quelle imprudence. »

Le lendemain matin, Sylvaine elle-même vient réveiller Marianne. Elle est rose, souriante, l'alerte d'hier est passée — elle va très bien.

— Paresseuse mademoiselle... voulez-vous vous réveiller ? Il est déjà huit heures et vous dormez encore ? Nous avons une longue promenade à faire, vous savez, chercher des oeufs à la ferme Taleck... C'est loin... Levez-vous vite...

La ferme Taleck ? Marianne se lève d'un bond. Ce nom lui remémore la scène de cette nuit — ce n'était pas un rêve... il y a bien une ferme Taleck...

— Sylvaine, ma chérie, j'ai quelque chose de plus pressé à faire, ce matin. Allez à la ferme avec Nanou. Moi, je vais plonger dans vos grandes armoires... celles du grenier sont pleines de vieilles étoffes, de vieux rideaux déteints.

— Pour quoi faire ?

— Pour ne pas se faire... repérer par les Frigolins.

Sylvaine n'en demande pas plus. Elle s'envole vers le jardin, si sûre d'avoir retrouvé mademoiselle qu'elle peut la

quitter, maintenant, sans crainte de la perdre.

Marianne a trouvé ce qu'elle cherchait. Le grenier est un vrai magasin d'antiquités — on n'a qu'à y plonger. Elle redescend dans le grand salon et, à l'aide d'un escabeau, décroche les rideaux. Ils sont tous là, par terre au milieu de la pièce dans un beau désordre. Elle est très occupée à en doubler un quand la porte s'ouvre brusquement et le comte paraît. Il s'arrête, interdit, devant ce désordre imprévu, étonné, puis apercevant Marianne accroupie par terre, à moitié ensevelie sous le rideau qu'elle double, il demande, inquiet : « Que faites-vous là, mademoiselle ? Mais... tous les rideaux sont enlevés... c'est de la folie... Vous savez qu'il faut absolument cacher toute lumière... »

— C'est justement pour ça, répond tranquillement Marianne sans lever la tête.

— Je ne comprends pas... vous enlevez les rideaux et vous dites...

— Je dis comme vous : il faut absolument cacher toute lumière.

— Eh bien... ?

— Eh bien... — ici la voix de la jeune fille hésite, puis reprenant tout de suite de l'énergie, elle se lève, s'approche du comte et le regardant tendrement dans les yeux, tout droit : « On voyait de la lumière, cette nuit, à travers les rideaux, pendant que... le capitaine de Guéréault donnait des ordres à ses troupes... »

— Marianne...

Ils se taisent maintenant, tous deux. Pour Xavier, à quoi lui servirait de dissimuler plus longtemps ? La jeune fille a surpris son secret — les quelques mots qu'elle vient de prononcer sont clairs : elle sait la vérité. Pour Marianne, elle attend que le comte s'exprime. Parler, c'est lui prouver sa confiance, lui livrer ce dont personne ne se doute, ici, mais qui la fera plus proche de lui encore.

Aussi, pendant que l'un réfléchit, que l'autre attend, le silence demeure. Et puis, brusquement, Xavier s'approche de Marianne, la serre dans ses bras, la presse contre lui, cherche dans le cou blanc de la jeune fille, à la naissance des cheveux d'or, une place où poser son premier baiser. Elle, étourdie, palpitante, ne résiste pas à l'étreinte. Ce baiser muet, c'est le pacte qui les lie tous deux, maintenant, mieux que des paroles, plus fort qu'un serment. Ils l'ont compris l'un et l'autre en même temps. Désunis, Xavier écarte un peu de lui Marianne, la regarde longuement comme on admire une oeuvre d'art, et puis murmure avec adoration : « Ma chérie... » sans chercher à dissimuler son trouble.

Marianne, la première, se reprend et, en riant, regarde l'amas de rideaux à leurs pieds et s'écrie : « Dieu merci... ces rideaux étaient transparents... sans eux... »

— Si — même sans eux, bientôt... ces jours-ci... je vous aurais tout confié, ma chérie. Un secret était impossible, de plus en plus impossible entre nous. Je vous aime trop, Marianne, pour imaginer que quelque chose pourrait nous séparer désormais... Me suis-je trompé ?

A son tour Marianne se jette dans ses bras, cache sa figure dans la bonne épaule protectrice et avoue, d'une petite voix timide, sans le regarder : « Il faut que, moi aussi, je vous dise la vérité... la vérité que je n'avais pas osé vous dire : mon frère François... vous savez... j'ai menti, dernièrement à son sujet... il n'est pas à Paris... il ne termine pas ses études... le pauvre petit... il est... » Et, brusquement découvrant son visage et regardant Xavier avidement : « Mais... vous le connaissez peut-être ? Il est dans le maquis... oui, le maquis breton depuis trois mois déjà. Grand-mère m'a appris hier qu'il remontait vers l'ouest. Est-il des vôtres ? »

Non — il n'est pas dans son secteur — la description qu'en fait Marianne ne correspond à aucun de ses gars. D'ailleurs, il les connaît à peu près tous et sait d'où ils viennent. François n'est pas parmi eux, il en est sûr :

[ Lire la suite page 49 ]

# ENEZ VISITER l'Ontario



L'Ontario offre un panorama tellement varié ! Campagne verdoyante, forêts paisibles, lacs limpides... villes modernes... lieux historiques. Oui, cette année, venez visiter l'Ontario !

## GRATIS!

BROCHURES DU TOURISME EN ONTARIO

Postez ce coupon à :

Ontario Travel,  
A697 Parliament Bldgs.,  
Toronto, Ontario.



NOM..... (en lettres moulées s.v.p.)

RUE.....

BUREAU DE POSTE..... PROV.....

CONNAISSEZ MIEUX L'ONTARIO

Ministère du Tourisme et de la Publicité de l'Ontario

Hon. Bryan L. Cathcart, Ministre

LES  
BONS  
PLATS  
à

L'ananas

De plus en plus, la cuisine des îles Hawaïennes se gagnent des adeptes. Parmi les mets que ces dernières nous offrent, les mets à l'ananas sont des plus goûtés. Il est vrai que la cuisine française, depuis toujours a exploité les ressources de ce fruit délicieux et rafraîchissant. Aussi, trouverez-vous dans cette chronique, un mélange de cuisine traditionnelle et de cuisine exotique, qui, je l'espère, vous plaira.

PAR GERMAINE GLOUTNEZ

ILLUSTRATION : GILLES MORIN

## CREVETTES A L'HAWAIIENNE

2 LBS DE GROSSES  
CREVETTES FRAICHES  
2 OEUFS  
3/4 DE TASSE D'EAU  
1/4 DE TASSE D'AMIDON  
DE MAIS  
1/4 DE TASSE DE FARINE  
TOUT USAGE  
1 PINCEE DE SEL  
1/2 C. A THE DE  
GLUTAMATE  
MONOSODIQUE  
1/4 DE C. A THE DE SEL  
1/2 C. A THE DE  
POUDRE A PATE

Cuire les crevettes 8 minutes dans de l'eau bouillante fortement salée (1/4 de tasse de sel par tasse d'eau). Les passer à l'eau froide, les décortiquer et enlever la veine noire. Battre les oeufs et l'eau, tamiser le reste des ingrédients et incorporer lentement au mélange d'oeufs. Ceci donne une pâte très claire. Tremper les crevettes bien asséchées et enfarinées dans cette pâte et cuire en pleine friture 1 ou 2 minutes, juste pour dorer. Egoutter sur papier. Pour servir, placer dans un plat de service et arroser de sauce à l'ananas.

### Sauce à l'ananas

1 BOITE DE 20 OZ  
D'ANANAS EN  
MORCEAUX  
2 C. A TB. DE PIMENT  
ROUGE EN DES  
2 C. A TB. DE BEURRE  
OU DE MARGARINE  
1/2 TASSE DE  
CASSONADE  
2 C. A TB. DE JUS  
DE CITRON  
1 C. A TB. D'AMIDON  
DE MAIS  
1 PINCEE DE SEL

Egoutter les ananas : mesurer le jus et ajouter assez d'eau pour obtenir 1 tasse de liquide. Ajouter le beurre ou la margarine, la cassonade, le jus de citron et chauffer. Ajouter l'amidon de maïs délayé dans 1 c. à tb. d'eau froide et cuire en brassant jusqu'à épaississement. Mettre les ananas et les piments dans la sauce et chauffer complètement. Verser sur les crevettes chaudes.

## ROTI DE PORC EN COURONNE A LA MODE DES TROPIQUES

1 ROTI DE PORC EN  
COURONNE (6 A 8 LBS)  
ENVIRON 12 A 14 COTES)  
3/4 DE TASSE DE RIZ  
1/4 DE TASSE DE BEURRE  
OU DE MARGARINE  
1 1/2 TASSE DE BOUILLON  
CHAUD OU D'EAU  
1 C. A THE DE SEL  
POIVRE NOIR  
2 OIGNONS MOYENS  
HACHES  
1 TASSE DE CELERI  
HACHE  
4 TASSES DE MIETTES  
DE PAIN SECHE  
2 C. A THE DE SAUGE  
EN POUDRE  
1 BOITE DE 14 OZ  
D'ANANAS EN MORCEAUX  
EGOUTTES

Demandez au boucher de vous préparer un rôti de porc en couronne ; demandez-lui de couper le bout

des côtes en biseau afin d'obtenir un effet de couronne. Assaisonner parfaitement de sel et de poivre. Placer le rôti dans une lèchefrite. Cuire le riz dans le beurre jusqu'à ce qu'il commence à dorer. Ajouter le bouillon et le sel. Chauffer au point d'ébullition. Couvrir et laisser sur feu très doux 20 minutes. Mêler le riz et le reste des ingrédients. Rectifier l'assaisonnement. Farcir la couronne. La recouvrir d'une feuille d'aluminium afin de l'empêcher de se dessécher à la cuisson. Cuire au four à 325° F. environ 35 minutes à la livre ou 3 1/2 à 4 heures. Pour décorer la couronne : piquer des morceaux d'ananas sur des brochettes et les fixer en couronne près de chaque côte. (Servir 2 côtes par personne.)

## POULET A L'AIGRE-DOUCE

2 POITRINES DE  
POULET CUITES  
PATE A CREPES  
FRITURE

Quand le poulet est refroidi, détailler les poitrines en filets (4 par poitrine). Enfariner chaque filet, les passer dans la pâte à crêpes et les cuire en pleine friture. Les égoutter sur papier et les réserver au chaud. Préparer la sauce suivante.

### Sauce à l'ananas

1 TASSE DE VINAIGRE  
1 BOITE D'ANANAS  
DE 20 OZ EN CUBES  
1/2 DE TASSE DE  
CASSONADE  
LE JUS DE LA BOITE  
D'ANANAS ET ASSEZ  
D'EAU POUR FAIRE  
2 1/2 TASSES  
1 PIMENT VERT  
EMINCE  
1 PETITE GOUSSE D'AIL  
4 C. A TB. D'AMIDON  
DE MAIS  
SEL ET POIVRE  
1/2 C. A THE DE  
GLUTAMATE  
MONOSODIQUE

Egoutter l'ananas et ajouter assez d'eau au jus pour obtenir 2 1/2 tasses de liquide. Mélanger ce liquide avec le vinaigre, l'ail, le sucre, le glutamate, du sel et du poivre au goût. Chauffer au point d'ébullition, ajouter les ananas, puis l'amidon de maïs délayé dans une égale quantité d'eau froide. Cuire en brassant jusqu'à épaississement. Ajouter les piments verts et cuire 1 minute. Joindre le poulet et chauffer le tout. Servir entouré d'une couronne de riz au cari.

## PETONCLES A L'ANANAS

1 LB DE PETONCLES  
6 TRANCHES D'ANANAS  
1/4 DE TASSE DE BEURRE  
OU DE MARGARINE  
1 C. A THE D'OIGNON  
RAPE  
1/4 DE C. A THE  
DE SAUCE  
WORCESTERSHIRE



Coût: \$655.80  
(première classe, Hawaii)



pour retrouver la saveur  
des ananas *Libby*

Pour déguster des ananas frais et bien mûrs, vous pouvez vous rendre jusqu'aux plantations de Libby à Hawaii—ou acheter des ananas Libby chez votre épiciers. Dans les deux cas, vous obtenez les ananas les plus juteux, les plus tendres et les plus savoureux. Le sol d'Hawaii, cette île enchantée, est celui qui se prête le mieux à la culture de l'ananas. C'est pourquoi tous les ananas Libby proviennent d'Hawaii. Achetez-les sous forme de jus, en morceaux, broyés, en pointes ou en tranches.



Graisser un plat à gratin peu profond, égoutter les ananas et les placer dans le fond du plat. Saler les pédoncles, les enrober de fine chapelure ; en placer 3 ou 4 au centre de chaque tranche d'ananas. Fondre le gras, ajouter l'oignon et la sauce Worcestershire et arroser les pédoncles de ce mélange. Placer au four chaud 450° F. pour environ 10 minutes, puis allumer le gril pour faire dorer le dessus environ 2 minutes. Arroser au moins 1 fois au cours de la cuisson soit au moment de mettre sous le gril.

#### GATEAU AU FROMAGE A L'ANANAS

##### Abaisse aux miettes :

1½ TASSE DE MIETTES  
DE BISCUITS GRAHAM  
½ TASSE DE BEURRE  
OU DE MARGARINE

Fondre le beurre ou la margarine, ajouter les miettes et bien mélanger. Etendre uniformément et bien presser dans le fond et sur les parois d'un moule de 8 pouces à fond détachable. Cuire au four à 350° F. environ 10 minutes. Refroidir.

##### Garniture :

2 ENVELOPPES DE  
GELATINE GRANULEE  
½ TASSE D'EAU FROIDE  
¾ DE TASSE DE SUCRE  
¼ DE C. A THE DE SEL  
1½ TASSE DE JUS  
D'ANANAS  
1 C. A TB. DE ZESTE  
DE CITRON RAPE  
1 TASSE DE FROMAGE  
COTTAGE  
1 PAQUET (8 OZ) DE  
FROMAGE A LA CREME  
3 C. A TB. DE JUS DE  
CITRON  
½ TASSE DE CREME  
A FOUETTER  
1 BOITE (20 OZ.)  
D'ANANAS EN  
MORCEAUX

Gonfler la gélatine à l'eau froide. Chauffer le jus d'ananas avec le sucre, le sel et le zeste de citron. Ajouter la gélatine, brasser pour la dissoudre. Refroidir légèrement. Passer le fromage cottage à travers un tamis et mélanger avec le fromage à la crème. Travailler à la fourchette afin de bien amollir les fromages. Ajouter un peu de gélatine et bien mélanger. Ajouter graduellement et en mêlant bien le reste de la gélatine et le jus de citron. Battre jusqu'à ce que le mélange soit lisse et crémeux. Placer au congélateur ou au réfrigérateur afin de refroidir rapidement mais ne pas laisser prendre. Battre la crème. Egoutter les ananas et en incorporer la moitié ainsi que la crème fouettée à la préparation de fromage et de gélatine refroidie. Verser délicatement par cuillerées dans l'abaisse de miettes. Refroidir plusieurs heures.

##### Pour garnir :

2 TASSES DE FRAISES  
2 C. A TB. DE SUCRE  
2 C. A THE DE  
GELATINE GRANULEE  
¼ DE TASSE DE SUCRE  
1 C. A TB. DE JUS DE  
CITRON

Trancher 1 tasse de fraises et les saupoudrer de 2 c. à tb. de sucre. Passer l'autre tasse de fraises au tamis, saupoudrer la gélatine ainsi que le reste du sucre (¼ tasse) sur les fraises. Chauffer sur feu très doux pour faire fondre le sucre et la gélatine. Ajouter le jus de citron et refroidir. Disposer joliment autour du moule, les fraises tranchées et les morceaux d'ananas qui restent. Avec une cuillère, verser le sirop de fraises refroidi afin de glacer le dessus du gâteau. Laisser refroidir pour que la glace prenne.

#### ANANAS A LA POMPADOUR

10 TRANCHES D'ANANAS  
EN CONSERVE  
2 C. A TB. DE  
GELATINE GRANULEE  
LE JUS D'UN DEMI  
CITRON  
6 CERISES AU  
MARASQUIN  
6 NOIX DE GRENOBLE  
½ DE TASSE DE SUCRE  
½ TASSE D'EAU FROIDE  
1 TASSE DE JUS  
D'ANANAS OU DE  
SIROP DE CONSERVE  
1 TASSE DE CUBES  
D'ANANAS  
2 TASSES DE CREME  
A FOUETTER

Egoutter les ananas et garnir de demi tranches un moule à charlotte. Gonfler la gélatine à l'eau froide et l'ajouter au jus d'ananas préalablement chauffé avec le sucre. S'assurer que la gélatine est dissoute. Laisser refroidir et quand le mélange a une consistance de sirop, ajouter les ananas en morceaux, les cerises coupées en filets, les noix de grenoble et le jus de citron. Verser ensuite délicatement ce mélange dans la crème fouettée ; bien incorporer, verser dans le moule préparé et laisser prendre. Démouler et garnir de crème fouettée et de cerises.

#### TARTE MOUSSELINE A L'ANANAS

1 ABAISSE DE TARTE  
CUITE ET REFROIDIE

##### Mousseline à l'ananas :

1 C. A TB. DE GELATINE  
¼ DE TASSE D'EAU  
FROIDE  
1½ TASSE D'ANANAS  
DECHIQUETE  
¾ DE TASSE DE SUCRE  
½ TASSE DE JUS  
D'ANANAS  
1 C. A TB. DE JUS DE  
CITRON  
2 BLANCS D'OEUFES  
1 PINCEE DE SEL

Egoutter les ananas, chauffer le jus avec la moitié du sucre. Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide et la dissoudre dans le jus chaud. Ajouter le jus de citron, l'ananas

et laisser refroidir. Ajouter le sel aux blancs d'oeufs et les monter en neige. Quand ils sont fermes, ajouter graduellement le reste du sucre, bien battre entre chaque addition de sucre. Quand la préparation à l'ananas commence à prendre, l'ajouter graduellement aux blancs d'oeufs. Verser dans l'abaisse cuite et refroidie. Laisser prendre.

N.B. — Dans toutes les recettes ci-dessus, on peut remplacer l'ananas en conserve par de l'ananas frais. Un détail important qu'il faut se rappeler : Pour une préparation à base de gélatine, il faut cuire l'ananas dans un sirop léger avant de l'employer, ceci afin de détruire ce ferment qui a nom la bromeline, lequel ferment a la propriété de dissoudre les substances protéiques. C'est ce même ferment qui en fait un fruit si rafraîchissant surtout servi cru à la fin d'un copieux repas.

#### ANANAS GLACE

Couper un ananas frais dans le sens de la longueur et l'évider sans briser l'écorce. Détailler la chair en petits dés et la mettre macérer avec une égale quantité de fraises fraîches coupées en deux, 1 tasse de raisins coupés en deux et épépinés, le tout saupoudré de ½ tasse de sucre à fruits. Laisser macérer dans un récipient couvert, au frais, au moins 2 heures. Au moment de servir, préparer une glace aux bananes : Réduire en purée 3 petites bananes, les additionner de 3 c. à tb. de jus de citron et les sucrer avec ¼ de tasse de sucre à fruits. Remplir les moitiés d'ananas en alternant un rang de fruits et un rang de glace aux bananes. Terminer par des fruits. Parsemer le tout d'amandes en filets.

#### POUR \$ 1.10

GERMAINE GLOUTNEZ OFFRE  
AUX LECTRICES DE LA REVUE  
POPULAIRE UN LIVRE DE  
RECETTES INTITULE : « MON  
COURS D'ART CULINAIRE ». ENVOYEZ UN CHEQUE  
OU MANDAT-POSTE A  
3060, AVENUE MAPLEWOOD,  
APP. 4, MONTREAL 26, P. Q.,  
AU NOM DE MADEMOISELLE  
GERMAINE GLOUTNEZ.

# CONTENTER TOUT LE MONDE...ET SA FAMILLE

4 FARINES OGILVIE VOUS Y AIDERONT



S'il est vrai qu'on parvient rarement à contenter tout le monde et son père, rien n'empêche d'essayer. Quatre excellentes farines Ogilvie vous y aideront. Idées nouvelles ou recettes traditionnelles que vous voudrez redécouvrir, toutes les possibilités de ces quatre splendides farines vous plairont. Les "pop-over"

par exemple, gonflés, croustillants, légers comme un soufflé, vous les réussirez à tout coup, si vous les faites avec la farine tout-usage Ogilvie, pré-tamisée. Pour recevoir ces recettes et beaucoup d'autres, veuillez écrire sans plus tarder à The Ogilvie Flour Mills Co. Ltd., Dept. M5, Edifice Sun Life, Montréal, P.Q.



Dès la première bouchée, vous apprécierez la saveur exquise de ce pain aux fruits, attribuable aux saines qualités de la farine de blé entier Ogilvie. La recette qui est suggérée sur le paquet vous tentera sûrement.



Le pain de seigle est un pain dont la saveur, surtout si vous y ajoutez des grains de cumin, est irrésistible. Il est meilleur lorsqu'il est fait de farine de seigle Ogilvie. Demandez-la chez votre épicier aujourd'hui.



Tout le monde aime les muffins. En avez-vous déjà fait avec la magnifique farine complète Graham d'Ogilvie? Vous n'en voudrez plus d'autres! Vous pouvez également en faire des crêpes incomparables!

# Ogilvie

DANS TOUTES LES BONNES CUISINES



*Faudra-t-il courir au téléphone?..... Non: il y en a un dans la chambre!*

UN TÉLÉPHONE SUPPLÉMENTAIRE PEUT  
VOUS ÉVITER DES PAS ET DES ENNUIS!  
POUR COMMANDER LE VÔTRE, APPELEZ

**BELL**



CARILLON BELL—nouvelle sonnerie téléphonique à trois réglages (normal, carillon ou cloche) qui vous avertit de tous vos appels. Renseignez-vous sur le carillon Bell!



## UNE PREUVE D'AMOUR

— Cependant, je ferai tout mon possible, ajoute le comte, pour retrouver sa trace. Nous sommes plusieurs secteurs dans le Finistère. Si je peux, je le ferai verser dans le mien, rassurez-vous, ma chérie. Malgré votre manque de nouvelles, je n'ai entendu parler de rien d'alarmant parmi nos jeunes gens. Soyez calme — il faut être courageuse, à notre époque, vous savez, Marianne, et nous avons besoin qu'on soit courageux autour de nous.

Il n'est que de regarder Marianne. Il sait d'avance qu'elle lui apportera le réconfort de son amour, désormais, et qu'il peut compter entièrement sur elle.

Pendant la vie continue. Personne, pas même Sylvaine, n'a été prévenu des projets que font, dès qu'ils sont seuls, Xavier et Marianne. Il est plus sage d'attendre des temps meilleurs — la guerre est là — elle seule réclame toutes les pensées, toutes les actions. Comme les actions du maquis sont silencieuses mais dangereuses, hasardeuses, le comte de Guéréault ne veut pas que celle qu'il considère comme sa femme de demain risqué quoique ce soit à cause de lui. Il est préférable qu'ils restent, pour le moment, comme ils sont : pour lui, s'il est pris, ce n'est que sa vie qu'il engage. Marianne, en tant que gouvernante de sa fille, passera à travers toutes représailles possibles — c'est mieux ainsi.

Le printemps commence à poindre — il met des bourgeons à chaque branche, des chants nouveaux dans le monde actif des oiseaux. Le château de Guéméné sourit presque, bien planté au milieu de la verdure naissante. Marianne et Sylvaine, de plus en plus, font des promenades. Souvent celles-ci les mènent au petit bourg proche. L'enfant n'a plus peur des silhouettes allemandes. D'ailleurs, c'est toujours le même gros garçon blond qui leur dit bonjour quand elles débouchent du petit chemin amenant au port. Poker les accompagne à chaque promenade, file devant l'Allemand sans même le voir, fait cent tours avant de retrouver les jeunes filles qui l'attachent en entrant en ville — c'est obligatoire.

Aujourd'hui, les promeneuses bavardent, heureuses du soleil naissant. Le petit chemin sent bon, des fleurs de lait poussent au pied des arbres, mélangeant leurs pâles couleurs à celle des violettes des bois. Sylvaine en fait un frais bouquet, le tend à Marianne. Elle va pour le mettre à son corsage quand un violent aboiement suivi de bruit de voix lui fait dresser la tête. Des yeux elle cherche Poker et ne le voit pas : « Est-ce lui qui vient d'aboyer ainsi ? demande-t-elle, un peu inquiète, à Sylvaine. Il me semble avoir reconnu sa voix. »

— Moi aussi, je crois bien que c'est lui qui vient d'aboyer. A qui en a-t-il ? Pour faire un pareil tapage, il doit se battre avec un lapin...

Des voix d'hommes, cette fois, répondent nettement aux jappements du chien. Plus de doute, il est arrivé quelque chose à Poker.

Les jeunes filles courent, contournent le tournant de la rivière et s'arrêtent interdites devant l'Allemand tenant Poker par le collier, un Poker furieux qui fait des efforts inouïs pour se dégager de la poigne de fer qui ne le lâche pas. Un autre Allemand, près de lui, se tient la main — on dirait que du sang coule. Mon Dieu... pourvu...

Marianne et Sylvaine sont devant le jeune soldat blond qui leur disait toujours bonjour. C'est lui qui tient solidement Poker et regarde ses maîtresses d'un oeil courroucé, terrible. Il indique l'autre soldat et dit, d'une voix rauque : « Camarade... là... vous voir... la main... »

Que s'est-il passé ? Impossible d'obtenir d'éclaircissement — les deux soldats ne parlent pas notre langue. Mais Marianne comprend que le chien a dû mordre le soldat nouveau qu'il ne connaissait pas, car ce dernier éponge, d'un large mouchoir à carreaux, sa blessure semblant profonde. Marianne se confond en excuses, mêle le français à l'anglais, l'anglais au français sans arriver à calmer le blondinet, apparem-

ment furieux. Elle s'approche de lui voulant délivrer Poker et l'attacher à sa laisse, mais l'Allemand recule, tenant toujours son prisonnier à bout de bras et fait signe aux jeunes filles de le suivre :

— Herr lieutenant... kommen sie mit mir... herr lieutenant...

— Vous n'allez pas nous emmener voir votre lieutenant pour une petite morsure... c'est ridicule... ridicule...

Le soldat ne veut rien entendre. Il répète : « Kommandantur... her lieutenant... Kommen sie... »

Il ne sait que répéter ces mots que Marianne, malgré son ignorance de l'allemand, comprend très bien.

Sylvaine, elle, tremble de peur. Elle se serre contre Marianne, pleure presque. Mais pleurs et supplications ne servent à rien — l'Allemand est intraitable. Il pousse les jeunes filles devant lui, tenant toujours Poker enfin calmé, l'autre soldat fermant la marche. Marianne rassure Sylvaine — au fond, cette petite mésaventure n'est pas grave — elles s'expliqueront à la Kommandantur — on ne les mangera pas, que diable... Cela fait même sourire Marianne qui a retrouvé tout son calme, ce petit cortège à travers les rues du bourg. Les commerçants les regardent passer en haussant les épaules — ils sont habitués aux mauvaises humeurs des Fritz — c'est bon signe — ça prouve qu'ils commencent à avoir peur de nous, disent-ils entre eux.

La Kommandantur a établi son quartier général dans le plus bel hôtel de la petite ville, entièrement désaffecté et ressemblant maintenant à une caserne. Il y a là généralement peu d'allées et venues, mais aujourd'hui la place est bruyante, pleine de camions. Il doit y avoir une relève des troupes, une nouvelle arrivée, en tout cas, ce qui explique ce remue-ménage. Le soldat tenant Poker a du mal à frayer un passage à sa petite troupe personnelle, et les jeunes filles le suivent avec peine au milieu des soldats qui vont et viennent en tous sens.

On monte un escalier. Devant la grande porte qui ouvrait jadis sur le cabinet particulier de l'hôtelier, le soldat s'arrête et frappe doucement. Pas de réponse. Il refrappe un peu plus fort. Une voix à peine perceptible commande enfin d'entrer. La porte s'ouvre et les quatre acteurs de la comédie entrent dans la pièce. L'officier, assis devant son bureau, très occupé à écrire, continue à fixer son dossier sans bouger. Le blondinet toussotte, figé dans un impeccable garde-à-vous, la main à la visière du képi et prononce un « Heil Hitler » si vibrant que l'officier lève la tête, regarde chacun et pousse une exclamation :

— Marianne...

C'est Frantz.

L'émotion de Marianne est indescriptible. En une seconde des pensées éperdues se heurtent en même temps dans sa tête : « Quel hasard atroce... est-ce possible?... parmi les millions d'Allemands rencontrer Frantz ici... c'est affreux... affreux... Et Sylvaine... que va-t-elle penser... ? »

Lui, Frantz, paraît stupéfait mais ravi. Il commence à demander au soldat l'explication de cette irruption et, en un moment, arrange les choses : d'abord laisser les demoiselles reprendre leur chien — conduire le blessé à l'infirmerie — et sortir.

Le blondinet paraît ahuri, ne comprenant visiblement pas la mansuétude de son chef. Mais il a reçu des ordres. Il claque des talons — refait le salut militaire, réclame très fort « Heil Hitler » et sort, suivi du blessé.

Voilà donc Frantz... Ce que maintes fois Marianne a tenté d'imaginer est devant elle : Frantz, officier allemand. Sous le costume sévère, il a perdu cet aspect enfantin, naïf qui faisait son charme, cette hésitation dans le mouvement, cet air étonné et souriant qu'il avait devant toutes choses. Sa voix a changé — elle est nette, précise. Il n'a pas oublié son français — il le parle parfaitement encore. Loin d'être navré de leur rencontre, il manifeste une joie profonde, si visible que Sylvaine, devant une pareille familiarité, semble interdite. Elle regarde successivement

Frantz et Marianne, cette dernière figée, presque glaciale, pendant que l'officier, au contraire, interroge, questionne, s'approche de la jeune fille et lui parle en paraissant la connaître parfaitement. Marianne est au supplice. Cette rencontre brusque et combien imprévue avec son ancien fiancé la bouleverse. Un mélange de peur et de joie joue dans son cœur : peur à cause de Sylvaine — joie parce que Frantz est vivant et qu'il lui rappelle toute une époque de son passé proche, charmant. Pourquoi est-elle obligée d'être si froide, si distante ? Elle préférerait tellement interroger, elle aussi, sans regret, sans reproche... La guerre, en sont-ils responsables, l'un et l'autre ? Un affreux hasard les a rendus ennemis — mais leurs pays, seuls, sont ennemis, pas eux, bien irresponsables du drame international... En tout cas cela semble le sentiment de Frantz. Seul dans son bureau, sans espion près de lui pour le dénoncer, il clame à Marianne son regret, le supplice qu'il endure — son obligation d'obéir qui lui paraît insoutenable encore depuis qu'il est en France.

Marianne ne peut s'empêcher de lui parler : « Où étiez-vous ? Est-ce la première fois que vous venez en France... je veux dire que vous êtes affecté dans un secteur français... ? »

Frantz aurait tant de choses à demander, à répondre... Il regarde la pendule, au-dessus de la cheminée — elle avance à grands pas et la conversation ne peut se prolonger sans susciter des commentaires ou des reproches en haut lieu. Mais Frantz a retrouvé Marianne en Bretagne, dans ce petit coin « tout au bout de la terre », dit-il en riant. Il faut absolument que je vous revoie, Marianne. Je suis affecté ici pour... je crois au moins un mois. Où habitez-vous ? vite... répondez-moi vite... ? »

Que répondre ? Mentir ? Sylvaine ne comprendrait pas pourquoi. D'ailleurs, devant le silence de Marianne, c'est Sylvaine elle-même qui dit son nom, son adresse et ajoute, en appuyant durement sur la fonction de Marianne : « Mademoiselle Le Goffic est ma gouvernante. »

Elle a espéré, ainsi, vexer Marianne, se venger de son intimité apparente avec l'officier allemand, stupéfiée qu'elle est devant le mystère que représente pour elle cette rencontre.

Frantz n'ajoute rien. Il joint les talons, baise la main de Marianne, cresse Poker et dit gentiment adieu à Sylvaine qui ne répond pas à son salut.

Vite, vite, quittons cette horrible Kommandantur...

Le jour commence à baisser — il faut se hâter pour retrouver le petit chemin où la nuit guette les jeunes filles. Poker, bien tenu en laisse, tire dessus, sentant la maison proche. Marianne songe à cet événement qui la bouleverse, car elle sent bien la méprise que peut faire Xavier quand il saura ce qui vient de se passer. Elle est décidée à lui dire la simple vérité — mais la croira-t-il ? Ne se méfiara-t-il pas d'elle ? Il ne la connaissait pas, trois mois auparavant... L'amour qu'il a pour elle, dont elle est sûre, ne va-t-il pas recevoir un choc devant l'aveu de son passé, aussi honnête qu'il ait été mais qui la liait à un Allemand ? Elle était fiancée à un Allemand, et lui, Xavier, est à la tête d'un réseau de résistance... Il le lui a confié, se livrant entièrement à elle... Ne va-t-il pas redouter, maintenant... Oh... ce serait affreux... atroce. Quel hasard terrible, cruel, pense Marianne désemparée... Que pourrai-je lui dire pour garder sa confiance... ? »

Il semble à la pauvre fille que tout son bonheur récent s'éroule en un moment. Hélas... est-ce de la prémonition... ?

Sylvaine, généralement si bavarde, si affectueuse avec sa chère demoiselle ne lui parle pas. Aux quelques mots que dit Marianne, elle ne répond pas, ne s'adressant qu'à Poker auquel elle rappelle, avec des mots blessants, l'entrevue de tout à l'heure : « Tu te sauves vite, hein, mon vieux... loin de ces sales Boches... avec leur Heil Hitler... leurs claquements de talons... ils sont gro-

[ Lire la suite page 54 ]

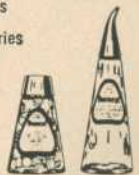


## Sucrez-le sans calories!

**Sucrez votre café ou votre thé avec Sucaryl, et vous n'aurez plus envie de vrai sucre!** Surveiller son poids n'est plus un problème. Avec Sucaryl, qui n'a aucun goût amer, vous pouvez vous régaler avec vos desserts favoris sans y ajouter une seule calorie! On l'emploie facilement en cuisine.\* Demandez Sucaryl en comprimés ou en solution dans toutes les pharmacies!

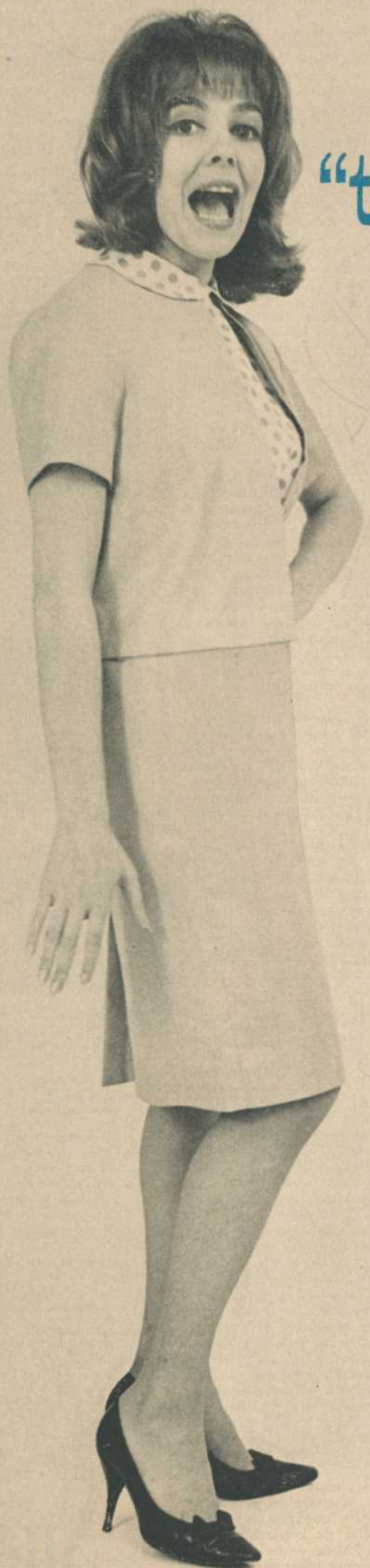
\*Demandez à votre pharmacien la brochure gratuite des "Recettes moins riches en calories avec le Sucaryl".

Recherchez les produits alimentaires et les boissons à basses calories marqués: "Sucre avec Sucaryl", dans votre magasin habituel.



# Sucaryl

9016F



## “twist”

Le soleil est là... vive le soleil! Et vivent aussi ces styles gais frais, peu coûteux qui flattent la silhouette et rajeunissent celles qui les portent. Nous vous offrons ce mois-ci une série de cotonnades lavables allant du petit tailleur simple et stylisé au pantalon court si pratique à la campagne. « Touououou... ist dans le soleil! » Et pourquoi pas? Malgré la chaleur qui vient à grands pas, les jeunes n'hésiteront pas à se laisser aller à leur danse favorite. Raison de plus pour endosser des vêtements à la fois légers et élégants. Françoise et Renée sont du nombre. Elles sont jeunes, elles aiment les vêtements fonctionnels, du genre interchangeable. Elles ont trouvé avec SHAMROCK ce qui convient le mieux à leur type et à leur personnalité. Mieux encore: elles ont découvert que cette compagnie s'intéresse aux problèmes de toutes les femmes. Les « petites tailles » (7-9-11 et 13 ans) et les « grandes tailles » (18½ à 24½) seront servies cette année... et fort bien servies!

Françoise et Renée vous présentent maintenant leur garde-robe printemps-été.

**POUR LE MATIN** — Françoise a trouvé ce charmant ensemble trois pièces bleu pâle, jupe droite, veste à manches courtes, sans col. La blouse, au petit col couventine est piquée de gros pois et ajoute au tout une allure très féminine.

Choix de couleurs: noir, bleu-marine, rose, bleu pâle. Pour la blouse: blanche piquée de noir, rose ou bleu. Le prix: \$14.95!



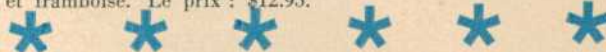


POUR L'APRES-MIDI — Joliment décolletée, cette veste aux manches courtes et aux rayures verticales est jetée sur une jupe à plis non pressés aux rayures horizontales. Françoise a une prédilection pour cet ensemble qui laisse libre tous ses mouvements. Elle l'a choisi turquoise mais elle aurait pu l'avoir or ou orange. Son prix : \$10.95.

POUR TOUTES LES CIRCONSTANCES — Simples, ravissants élégants : deux tailleurs pour n'importe quel moment de la journée.

Le premier, à gauche, style Chanel, manches courtes, col ouvert sur une blouse de piqué blanc, jupe droite, pli arrière, se vend séparément si l'acheteuse le désire. La veste : \$6.95 la jupe : \$6.95. Les couleurs : bleu, brun, vert.

Le second, à droite, est du style sport le plus parfait. Jupe plissée, veste à quatre boutons, col tailleur, manches trois-quart, le tout solide, durable... et lavable ! Les couleurs : rose, brun, or, vert, blanc et noir, bleu marine, orange, bleu pâle, citron et framboise. Le prix : \$12.95.



POUR LE SPORT — Douceur et gaieté de l'imprimé ! Des couleurs vives, frappantes comme les rayons du soleil. Ensemble de gauche : blouse style Chanel, manches trois-quart, imprimée bleu, rouge ou brun et jetée sur une jupe à plis piqués. Cette jupe, idéale pour la promenade est bleue, or, rose, beige, orange, verte, noire ou blanche. Le prix de la blouse : \$4.93. Celui de la jupe : \$6.95.

Ensemble de droite : Une autre blouse de piqué imprimé, sans manches, à motifs floraux, décolletée. Bleue, rose ou orange, elle est jeune et amusante. Son prix : \$3.98. Les pantalons courts, bleus, roses, beiges, orange, or, verts ou noirs coûtent également \$3.98.

PHOTOS : DIK NYE



TOUOUOUOUOUOU... IST DANS LE SOLEIL!



**LE SOLEIL EN RIT DE PLUS EN PLUS!** et Renée est heureuse, détendue dans cette simple blouse de piqué blanc ornée de discrets boutons dorés. Du plaisir, du plaisir en perspective! Le prix de la blouse : \$3.98.

Ses « Jamaica », toujours à la mode, confortables et merveilleux pour le tennis ou la plage lui coûtent \$4.98. Elle les a choisis noirs, mais elle aurait pu les avoir bleus, verts, bruns ou marine.



TOUOUOUOUOUOUOU...

IST DANS LE SOLEIL!..



POUR LA PETITE FEMME (tailles 7-9-11 et 13 ans) le fameux style interchangeable. Deux blouses, une jupe et un pantalon court ornés de franges délicates et taillés dans un léger coton à carreaux rose et blanc, bleu et blanc ou lime et blanc.  
Premier ensemble à gauche : la blouse : \$3.98  
la jupe : \$6.95  
Deuxième ensemble à droite : la blouse : \$3.98  
la jupe : \$5.95

ET EN AVANT LA MUSIQUE POUR UN TWIST DANS LE SOLEIL!

Tous ces ensembles sont des ensembles Shamrock. Ils sont en vente dans tous les bons magasins à travers le Canada.

# Marie est TRISTE



## DOULEURS MENSTRUELLES

La menstruation est un processus naturel et nécessaire mais les douleurs menstruelles ne le sont pas. Prenez simplement un comprimé de Midol, Marie, et ne souffrez pas. Midol apporte un soulagement plus rapide aux douleurs menstruelles — il soulage les crampes, calme le mal de tête et chasse le "cafard."

# Marie est JOYEUSE GRÂCE À MIDOL



**Midol**

FOR FAST RELIEF OF FUNCTIONAL MENSTRUAL PAIN AND ACCOMPANYING CRAMPS, HEADACHES, "BLUES"

**Veillez accepter**

**PAQUET DE 29¢**

Dept. B-52  
Post Office Box 1875  
Terminal A  
Toronto, Ontario

Veillez m'envoyer (emballage anonyme) un paquet de 29¢ de MIDOL. J'inclus 10¢ pour frais de port et de manutention. Offre valable seulement au Canada

NOM.....  
RUE.....  
VILLE..... PROV.....  
Cette offre expire le 31 déc. 1962

## UNE PREUVE D'AMOUR

tesques... Ah... ah... la... la... toucher seulement leur main... le bout de leurs doigts... il ne faut pas être dégoûté.» Et ta, ta, ta... Tout le long du chemin l'amertume de Sylvaine s'exhale, et Marianne ne trouve rien à lui dire, rien à lui expliquer, rien qui puisse la disculper, car elle se sent honteuse, coupable, suspecte même aux yeux de de cette enfant qui, par son attitude, refuse toute explication.

Au château, heureusement, il n'y a personne. Le comte n'est pas là. S'il rentre, ce sera tard et sa fille sera couchée. Cela permettra à Marianne d'être la première à lui parler. Elle est décidée à le faire tout de suite, elle-même, sans qu'il soit déjà informé — et mal informé — par Sylvaine.

La soirée s'étire péniblement. Sylvaine trouve toutes sortes de raisons pour être seule. Elle a à ranger sa chambre — à chercher quelque chose dans le grenier — c'est urgent. D'ailleurs sa poupée, celle que Marianne lui a confectionnée avec tant de soin et de tendresse, sa poupée est laide, sale. Il lui faudra une autre robe. Pour le moment elle ira dormir tout au bout de la maison — en pénitence, semble dire la fillette — en tout cas loin d'elle.

Tant de travail patient d'approche, tant de douceur, d'affection augmentée de jour en jour, tant de semaines passées pour dompter la petite sauvageonne devenue peu à peu confiante, tendre, pour qu'en un moment tout change, tout s'effondre. Marianne souffre affreusement. Que dire? que faire? Il faut laisser passer la nuit. Demain, Marianne aura repris son calme et Sylvaine sera plus facile à convaincre. Oui, demain...

La jeune fille s'accroche à cet espoir du lendemain lent à venir. Elle laisse la petite fille se coucher seule, sans lui donner le baiser de chaque jour, tant attendu au moment de dormir. Ce soir, il n'y en aura pas — à peine un « bonsoir » murmuré du fond d'un lit, et la lumière s'éteint dans la chambre rose.

Mais Marianne n'est pas seule à souffrir. Sylvaine a dû faire un gros effort pour maintenir son ressentiment jusqu'au coucher. A la Kommandantur, certes, après sa stupéfaction devant la « Marianne... » jeté par l'officier, elle a haï mademoiselle — elle avait envie de se sauver, ou de griffer l'Allemand, ou Marianne. Oui, là, elle était folle de rage. Mais, en route, tout en parlant à Poker, elle se disait à elle-même : « Qu'est-ce que cela veut dire? Il y a sûrement quelque chose que je ne comprends pas... Mademoiselle... chère mademoiselle... je l'aimais tant... Mais elle n'a rien fait... c'est ce sale Allemand, lui seul... Elle... elle avait l'air si froid, si dur... Pourtant, elle s'est laissée baiser la main... C'était peut-être pour qu'on nous rende Poker...! »

Toutes ces pensées se sont heurtées dans sa tête, mais elle n'a pas voulu faire un pas vers Marianne, avoir l'air de pardonner... C'est pourquoi elle a continué à être dure, attendant un geste, un mot qui ne sont pas venus... Et même pas un baiser... Oh... qu'elle est méchante... comme j'ai du chagrin.»

Si Marianne avait pu deviner...! Elle-même anxieuse, guette un bruit de pas sur le gravier. Les aiguilles tournent, le feu baisse dans la haute cheminée. Marianne est si nerveuse qu'elle ne peut même pas ouvrir un livre en attendant le cher aimé qui ne revient pas. Il est minuit. La jeune fille a froid, baille, regarde l'heure sans arrêt. Quand rentrera Xavier! La nuit est longue, longue. A bout d'attente, elle s'endort. Combien de temps dort-elle ainsi, près du feu éteint, tu tic tac de la grosse horloge, pendant que tout dort dans la grande demeure?

Xavier rentre enfin — il est deux heures du matin. Avant de monter dans sa chambre, il aperçoit la lumière de la bibliothèque filtrer sous la porte. De la lumière, à cette heure? Inquiet, il entre vivement dans la pièce et s'arrête sur le seuil : Marianne est là, la tête penchée, les yeux clos. Que fait-elle là? Xavier s'approche, lui tâte doucement la main qui ne frémit pas, regarde celle qu'il aime avec émotion, ferveur, un long moment. Et puis, avec

des précautions infinies, il écarte de son front une mèche rebelle et, à sa place, pose un baiser. Sous ce léger contact, la jeune fille ouvre les yeux, des yeux bizarres, inquiets, hagards : « Xavier... oh... Xavier... »

C'est comme un cri douloureux qu'elle vient d'exhaler. Le comte la prend dans ses bras, la berce : « Qu'avez-vous, ma chérie... vous semblez défaire... Qu'est-il arrivé? »

Marianne se serre contre lui, se blottit contre sa poitrine sans rien dire. Il faut pourtant parler — lui dire...

Debout contre lui, elle se dégage un peu de cette étreinte, regarde longuement et profondément celui auquel elle va faire mal, sûrement... : « Xavier, mon ami... mon cher aimé... si vous saviez comme le hasard peut être atroce... » et elle laisse à nouveau sa tête tomber sur l'épaule du comte, sans rien ajouter.

Pendant un long moment celui-ci la berce, doucement. Il sent bien qu'un aveu va venir, pénible, sans doute, mais il faut savoir — il veut savoir. Et ses yeux quêtent une parole, sans brusquerie, patiemment.

Alors, la tête baissée, la main dans les deux grandes mains qui l'enserrent avec tendresse — oiseau palpitant qui se blottit — Marianne raconte ses fiançailles anciennes, ses projets de jeune étudiante avec un autre étudiant, il y a trois ans. Elle insiste sur les études qu'ils faisaient ensemble, sur leur jeunesse studieuse et sentimentale, sur les promenades au grand Luxembourg, les cours dans la vieille et chère Sorbonne.

— Tout cela n'est pas bien grave, ma chérie. Vous ne l'aimiez pas sérieusement, sans doute, ce premier amour... puisque, depuis trois ans, dites-vous, vous n'avez plus aucune nouvelle de... Bah... chacun a un passé, petite fille romanesque... ne vous troublez pas ainsi... Je ne suis pas jaloux de cet amour, ma chérie, puisque vous me l'avez, et je suis tellement sûr de vous... Allons, séchez ces yeux que j'aime... Tenez, ajoutez-il en riant, dites-moi le nom de ce vaincu que nous n'appelions pas notre fils, plus tard, comme...

— Xavier... je ne vous ai pas tout dit : ce vaincu, comme vous l'appellez, s'appelait... Frantz... et c'est l'officier allemand devant lequel on nous a amenées, Sylvaine et moi cet après-midi, à cause de Poker qui avait mordu un soldat...

Voilà — tout est dit maintenant. Le comte de Guéréault a lâché la main de Marianne, de surprise, et sa figure a changé d'expression. Il fronce le front péniblement, un tic nerveux fait cligner ses paupières. Il dit simplement : « Ah!... » et un long, long silence s'établit. Combien de temps dure-t-il? Dans l'esprit de chacun un travail profond s'effectue, une lutte s'engage, sans bruit.

Marianne sent que son bonheur vacille, que Xavier ne pardonnera jamais son manque de confiance, car elle aurait dû depuis longtemps, lui livrer toute sa vie passée.

Lui, Xavier, il est profondément touché. Que des fiançailles aient eu lieu trois ans auparavant, des fiançailles rompues par l'absence, ce n'est pas grave — c'est insignifiant. Ce qui ne l'est pas c'est que le fiancé était allemand et que jamais, avant d'y être obligée par ce qu'elle appelle un « hasard atroce », Marianne n'en a parlé. Ils étaient devenus assez intimes, cependant... Il ne lui cachait rien — absolument rien — et il avait en elle une si profonde confiance... « Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit? Je lui ai tout confié de moi, jusqu'à mon rôle important dans la résistance... Elle, par contre, ne m'a rien dit d'elle, sinon qu'elle avait un frère... A-t-elle vraiment un frère? et dans la résistance...? Ne l'a-t-elle pas inventé pour me faire parler... Je suis entièrement entre ses mains... Mais... je suis fou... pourquoi me trahirait-elle?... C'est impossible... je l'aime trop... et elle semble tant m'aimer... » Xavier fait des efforts contre ses pensées, lutte contre le doute qui s'insinue, qu'il repousse avec horreur —

qu'il veut repousser mais qui commence son lent travail...

Pour l'un et pour l'autre, ces minutes tiennent du cauchemar. Enfin, après un long pressément de mains, ils montent lentement en tentant, pendant le court sommeil qui les sépare du matin, de calmer leurs coeurs douloureux.

Le lendemain matin, à peine Marianne et Sylvaine avaient-elles terminé leur petit déjeuner que des aboiements furieux de Poker les alertèrent, comme la veille dans le petit chemin. Cette fois, c'était dans la cour même du château. Qu'avait-il de nouveau? Elles sortaient en hâte de la salle à manger quand elles trouvèrent Yvon tremblant tendant une lettre au comte de Guéréault qui, alerté lui aussi, était déjà au bas de l'escalier. Après avoir pris connaissance de la lettre remise par Yvon, sa figure se contracta. Il reprit vite de l'empire sur lui-même et, sans regarder les jeunes filles, à la cantonade, il dit seulement : « C'est bien — il n'y a qu'à s'incliner, n'est-ce pas... » Puis, devant les personnes présentes, muettes et inquiètes, il ajouta : « Viens, Yvon, suis-moi dans mon bureau — je vais te donner ma réponse. Qui t'a remis ce pli? »

Le vieux domestique tremblait de peur. Il balbutia : « Un Allemand, monsieur le comte... le premier qui ait osé monter jusqu'au château, je crois bien... »

— Ce ne sera pas le dernier, Yvon — il va falloir t'y habituer.

Il disparut dans la bibliothèque sans attendre Yvon qui enlevait ses sabots avant de suivre son maître. Quelques moments après Yvon reparut porteur d'une lettre et se hâta de la porter au soldat qui attendait dans la cour.

Cette scène dura quelques minutes à peine — mais ces minutes passées dans l'angoisse avaient paru interminables à Marianne. Elle comprit vite, à la figure défaite de Xavier lisant le papier que quelque chose de grave se préparait. Elle n'avait pas tort. Xavier reparut à son tour et dit d'une voix froide : « Mademoiselle Le Goffic, vous voudrez bien vous occuper avec Nanou de faire préparer trois chambres. Nous aurons, à partir d'aujourd'hui, trois officiers ennemis logés au château. »

— Marianne... je suis entre vos mains, vous le savez. Je crois en vous... mais c'est à vous de faire face, maintenant.

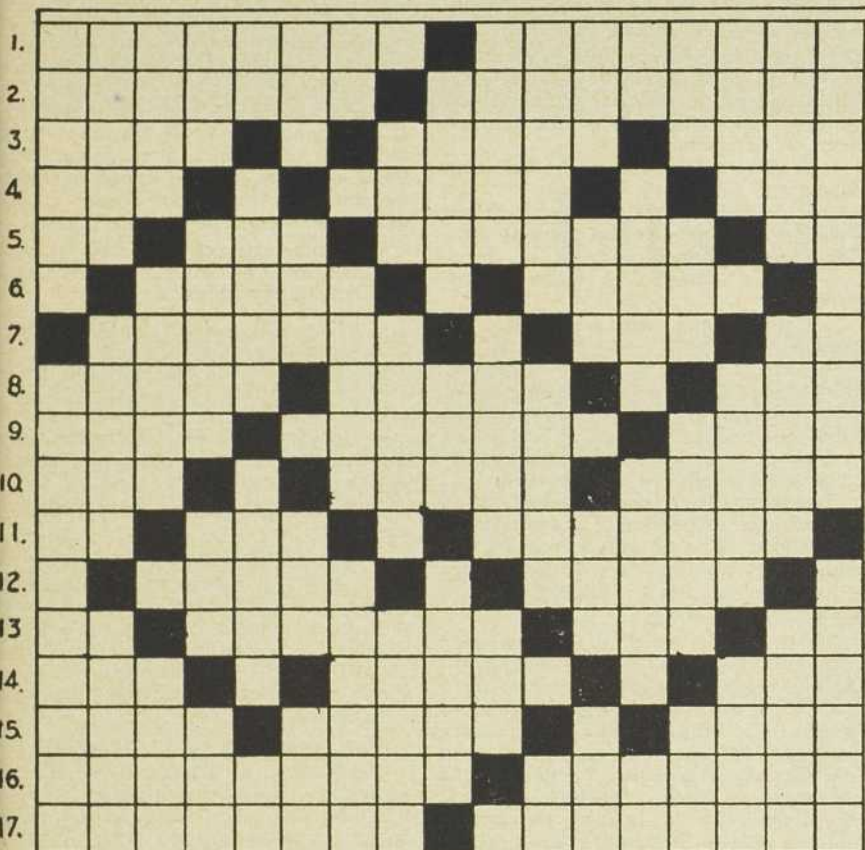
Faire face? Qu'avait-il voulu dire? Comment pouvait-elle empêcher les Allemands de venir — car Xavier soupçonnait bien que c'était à cause d'elle qu'ils venaient. La cohabitation sera insupportable... Frantz ne profitera-t-il pas de cette occasion unique pour tenter de reprendre... pour jouer sa chance devant le double ennemi qu'était pour lui Xavier : Xavier Français et aimé d'elle...? Comment pourrait-elle, dans de telles conditions, faire renaître une confiance qu'elle sentait si ébranlée? Qui lui en donnerait jamais l'occasion? Partir? ce serait tout briser — Rester? Il lui fallait rester, cependant — faire face, comme avait dit Xavier avec une figure crispée, douloureuse, si émuevante. Il fallait laisser faire le destin...

La vie de tous les jours, au château, maintenant que trois officiers allemands — dont Frantz, bien entendu — l'habitaient, n'apportait guère de calme dans le coeur bouleversé de Marianne. Xavier n'avait rien changé à ses habitudes passées — il continuait à disparaître des nuits, des jours entiers, la laissant dans une folle inquiétude. Elle savait que les dangers qu'il avait déjà courus étaient encore augmentés par la présence de l'ennemi dans son domicile même. Était-ce par bravade? pour mettre davantage sa fiancée à l'épreuve? Il semblait à celle-ci que le comte multipliait les imprudences, les absences, le mystère de ses disparitions inexplicables aux yeux des Allemands. Elle évitait, autant qu'il lui était possible, de les rencontrer, mais les heures des repas les rassemblaient forcément. Elle s'efforçait d'y faire bonne figure — les officiers étaient des plus corrects, des plus courtois, même. Jamais Frantz ne faisait allusion, devant ses camarades ou devant le comte et Sylvaine, à ses années d'étude à Paris — il semblait

( Lire la suite page 56 )

# NOS MOTS CROISÉS

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17,



## HORIZONTALEMENT

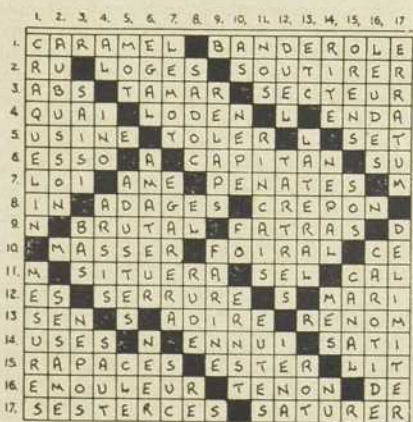
1. — Prénom de la Rédactrice en chef de la *Revue Populaire*. — Accessoires pour jouer au tennis de table.
2. — Ancienne épée. — Manière d'agir civile et honnête.
3. — Lieu où l'on bat le grain. — Nom du Directeur artistique de la *Revue Populaire*. — Rongeurs.
4. — Nom donné à l'aurochs. — Genre de mollusques lamellibranches. — Gaz stomacal.
5. — Préposition qui marque l'origine. — Qui est en vie. — Soubrette de comédie. — Titre qu'on donne à un membre du barreau (initiales).
6. — Facile. — Ancêtre.
7. — Complaisante. — Sert à comprendre un problème. — Symbole chimique du cerium.
8. — Fils du marquis et de la marquise de Montespan. — Inflammation de l'oreille. — Fleuve torrentueux de France.
9. — Confondue en un. — Corps céleste qui tourne autour du soleil. — Couleur vermeille des joues.
10. — Onomatopée du bruit d'un coup. — Lassitude morale. — Méprisables (fig.).
11. — Symbole chimique de l'aluminium. — Préfixe. — Qui sont privés de chaleur.
12. — Héros hébreu. — Assister.
13. — Ante Méridien (abr.). — Mur de fortification. — Article. — Symbole chimique de l'hélium.
14. — De peu de valeur. — Dieu marin. — Ecorce réduite en poudre.
15. — Quatorzième roi de Juda. — Plus résistant que le fer. — Retrait d'une côte maritime.
16. — Qui fait le commerce. — Arbre qui fournit un fruit succulent.
17. — Genre de champignons. — Coiffure de certaines religieuses.

## VERTICALEMENT

1. — Tromperie au préjudice du fisc. — D'abord, avant.
2. — Crier, en parlant des cerfs. — Qui ne dure qu'un an. — Contrefaire.
3. — Rude au goût. — Laborieux. — Petite hutte.
4. — Du verbe nier. — Corrompu. — Avant d'un navire. — Substantif.

5. — Démonstratif. — Fourrure très estimée. — Dernier grand maître des templiers. — Symbole chimique.
6. — Se rendra. — Métal. — Grande étendue d'eau. — Genre de liiia-cées.
7. — Négation. — Ornement sacerdotal. — Qui a les jambes tortues.
8. — Qui cède facilement au toucher. — Etendue d'eau peu profonde. — Affliction.
9. — Mettre la dernière main à. — Affluent du Danube. — Espèce de toque ronde.
10. — Interstices de la peau. — Balle pour jouer à la paume. — Pour la troisième fois.
11. — Ligne dont le premier mot est rentré. — Allongea. — Fleuve.
12. — Genre de linacées. — Habitude ridicule (fig.). — Ancienne forme de oui. — Durillon.
13. — Conjonction. — Genre de singes. — Donner une solution à. — Préfixe privatif.
14. — Trois fois. — Possédée. — Plis du visage. — Petite prairie.
15. — Titre donné autrefois à l'empereur de Russie. — Aller très vite (fig.). — Couverture d'un bâtiment.
16. — Ancienne épée. — Cabanes des nègres. — Chat qui vit et chasse dans les bois.
17. — Localité du Piémont, à l'Est de Bardonnèche. — Lieu où l'activité est le plus intense (fig.).

## Solution du problème d'avril



Pour  
ce grand jour  
c'est du  
Champagne



qu'il faut!

LES BONS  
Vins CANADIENS DE  
Brights  
DEPUIS 1874

Le Champagne Président, vieilli dans les caves de Bright d'après un procédé de fermentation dant de 200 ans, est fait de raisins spéciaux de la péninsule du Niagara.



268A-21F

## LE PIANO WILLIS

Le préféré des Canadiens depuis 1871.

Le Willis est un piano qui a été conçu spécialement pour répondre à toutes les exigences du mélomane moderne. Il possède un son riche et un style incomparable.

Plusieurs beaux modèles au choix.

## WILLIS & CO. LIMITED

1430, rue Sainte-Catherine Ouest  
6990, rue Saint-Hubert, Montréal.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.



SEMELLES  
ET TALONS  
MOUS et  
élastiques  
anti-dérapants

CAT'S  
PAW

semelles demies  
ou complètes  
CAT-TEX

CHEZ TOUS LES BONS CORDONNIERS

Pourquoi  
rester  
sourd?

Vous entendrez parfaitement  
NOUVEL

APPAREIL INVISIBLE

Entendez de nouveau  
— comme à 15 ans —

Magic Hearing Center  
2950 Masson, Chambre 402  
RA. 7 - 6543

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE .....



**CIGARETTES**  
**"EXPORT"**  
**BOUT UNI OU FILTRE**



AMÉLIOREZ  
 votre apparence,  
 jouissez vous aussi  
 d'une belle taille  
 aux lignes harmoni-  
 euses par l'emploi  
 des  
**PILULES PERSANES**  
 \$1.50 la boîte  
 de 40 pilules,  
 3 boîtes pour \$4.00

**PILULES PERSANES**

Dans toutes bonnes pharmacies ou expé-  
 diées franco par maille, sur réception du prix.

Société des Produits Persans

8258 rue Drolet  
 MONTREAL



**CENDRIER DE SURETE**



**PROTEGE**  
**MEUBLES, ETC.**  
**UTILE**  
**AU BRIDGE, ETC.**  
**LA CHUTE BASCULE**  
**LE MEGOT DANS**

**\$2.10 LIVRE.**

**LE CENDRIER**

**COMMANDEZ AUJOURD'HUI**  
**PAS DE C.O.D. — GARANTI**  
**L. SCHMIDT, 310, TACHE, HULL, QUE.**

**MARIÉES**  
**DE 1962!**

*Vos*  
**Faire-Part**



seront plus beaux et vous coûteront  
**MOINS CHER** si vous les confiez  
 à notre imprimerie spécialisée dans  
 ce travail depuis plus de 25 ans.

**GRATIS**

Joli catalogue contenant 35 modèles  
 et les prix des plus nouveaux faire-part,  
 cartes de remerciements, menus, etc.,  
 envoyé gratuitement sur demande.

**IMPRIMERIE G. DESILETS INC.**

**C.P. 910-R - ACTON VALE, Qué.**

Commandes remplies dans les 24 heures  
 Satisfaction absolument garantie

**UNE PREUVE D'AMOUR**

même n'avoir jamais connu Marianne auparavant. Elle lui en sut gré — car elle craignait tellement qu'une phrase échappée au hasard ne suscite des questions ou ne rappelle un souvenir. Elle dirigeait la conversation sur des sujets banals, anodin, avec un entrain, une nervosité que seul Xavier comprenait. Ces repas en commun étaient pour elle un véritable supplice. Elle les supportait plus aisément quand le comte était absent. Alors, seulement, elle redevenait elle-même, n'ayant plus à jouer cette éreintante comédie.

Un soir Xavier n'étant pas là, Frantz fut seul avec Marianne et Sylvaine, à dîner, les deux autres officiers étaient en mission pour 24 heures. Après le repas, Sylvaine couchée, Marianne descendit dans la bibliothèque pour chercher le livre qu'elle y avait laissé. En entrant, elle poussa une légère exclamation : Frantz était là, assis sur un des fauteuils de cuir qui faisait face à la haute cheminée, fumant tranquillement un cigare. Jamais il ne s'était permis cette familiarité. Quand le comte était là, chacun remontait dans sa chambre, le repas terminé. Pourquoi ce soir, et justement parce qu'elle était seule, Frantz s'était-il donné le droit d'entrer dans la pièce où l'on ne l'avait jamais reçu ?

Elle en éprouva une telle impression de malaise qu'elle s'arrêta net sur le seuil, la figure changée.

Frantz se lève d'un bond, la main tendue, un gentil sourire sur les lèvres, les yeux gais : « Eh bien, Marianne, c'est moi qui vous empêche d'entrer ? C'est impossible, ça... Allons... Venez... Pour un soir que nous pouvons bavarder... Il y a des jours et des jours que j'attends cette minute... Que craignez-vous ? »

Que craint-elle, au juste ? Frantz a raison. Ils sont seuls, pour une fois. Elle va, au contraire, pouvoir lui dire...

Elle s'est ressaisie. Elle referme doucement la porte après s'être assurée qu'aucun bruit ne vient de la chambre de Sylvaine. Non — elle dort... Marianne l'a constaté en allant l'embrasser. Ils sont donc bien seuls, Frantz et elle, comme autrefois.

Comme autrefois ?

Autrefois, c'était l'avant-guerre, la rue des Ecoles où régnait l'abondance, le Luxembourg fleuri de riches corbeilles aux mille couleurs, les grandes salles bruyantes de la Sorbonne, où l'on guettait un nom, sur le petit papier collé à la porte, pour savoir si l'on était reçu... C'était la pâtisserie, au coin du Boul'Miche, où l'on attendait les premiers croissants chauds — c'était le Dupont accueillant où l'on s'interpellait d'une table à l'autre devant un bon bifteck-pommes-frites — c'était les longues stations sous les arcades de l'Odéon à la recherche du livre rare — c'était... c'était la paix, la jeunesse, c'était le bon temps...

Aujourd'hui...

Il semble que Frantz ait complètement oublié qu'il est en Bretagne, au château de Guéméné non comme invité mais comme occupant, qu'il n'a plus sa veste de velours brune mais un affreux dolman vert de gris, que Marianne n'est plus sa fiancée et que son pays est en guerre depuis trois ans contre la France... On dirait, au contraire, qu'il reprend le dialogue en effaçant d'un revers de la main ces trois ans : ils sont fiancés, il aime Marianne, ils se marieront...

— Frantz... vous divaguez ?

— Mais non, ma chérie, je ne divague pas. Nous vivons un cauchemar, c'est vrai, mais nous sommes jeunes. Quand ce sera fini — car les cauchemars ne durent pas toujours, n'est-ce pas ? — eh bien... on oubliera tout cela, vous verrez. Gagnants ? perdants ? nous serons tous perdants. Alors ? Pourquoi nous garderions-nous rancune ? Est-ce de votre faute ? est-ce de la mienne ? Nous sommes des victimes, pas autre chose, et les victimes ont besoin de se consoler entre elles. Il rit de bon cœur, comme il riait jadis, confiant, amical.

Marianne est abasourdie. Tant de candeur chez Frantz la laisse rêveuse. L'aimerait-il encore ?

Lui sent bien que la jeune fille n'est pas à l'unisson. Il a beau tenter de la mettre à son aise, il n'arrive pas à la dérider. Aussi, avec un peu d'hésitation, cessant de sourire, il ose poser cette question : « Marianne... vous êtes ici depuis trois mois, m'a-t-on dit... et le comte de Guéréault est veuf... ça je le sais aussi. Est-ce que... il m'a semblé... oh... c'est une simple impression... il m'a semblé... »

— Il vous a semblé... quoi ? interroge Marianne, vivement.

— Oh... j'ai dû me tromper... Frantz s'arrête et sourit comme pour se donner une contenance.

— Mais... achevez... je vous en conjure... ?

— Comme elle est nerveuse... anxieuse...

— Oui... il m'a semblé... le comte... il vous regarde bien tendrement... oui, c'est cela... il m'a semblé... qu'il vous aime ? »

Aucune réponse de Marianne, sa figure seule a légèrement tressailli.

Frantz a-t-il vu se tressaillément... ? Il continue, devenu plus grave : « Moi, ma chérie, je vous considère toujours comme ma fiancée. Je n'ai pas changé — je vous aime autant... autant qu'avant... Et vous ? »

Marianne va-t-elle lui avouer qu'il n'est plus rien pour elle — absolument rien — que son cœur est tout entier à l'autre... à celui qui la regarde tendrement... Si Frantz allait en prendre ombrage ? se venger — car il peut tout, l'Allemand est le maître, actuellement... se venger de Xavier... ce serait affreux. Aussi trouve-t-elle la force de sourire, regarde son interlocuteur en hochant un peu la tête et murmure : « Allons, Frantz... laissons là les rêves... Hélas... nous sommes en pleine réalité, en ce moment... Plus tard... » et sa main achève, d'un geste, la phrase laissée en suspens.

Maintenant chacun a regagné sa chambre.

La nuit est obscure — pas une étoile — le ciel est pur mais absolument noir. Marianne ne trouve pas le sommeil. Xavier est encore parti — parti où ? Les missions, elle le sait, sont de plus en plus dangereuses car le temps passe et l'ennemi se sent moins sûr de son succès — sa cruauté augmente. Si jamais Xavier était découvert, c'en serait fait de lui. Marianne a, ce soir, une angoisse plus vive que d'habitude. Cette conversation avec Frantz l'a éternée. Comment arrivera-t-elle à lui apprendre la vérité, à lui dire qu'elle ne l'aime plus, qu'il n'a plus rien à espérer d'elle ? Il vaudrait tellement mieux ne rien dire, et qu'il s'en aille, qu'il quitte le château, la France... que jamais plus aucune nouvelle de lui n'arrive...

Marianne songe à tout cela, accoudée à sa fenêtre. La nuit sent bon. Il y a des effluves d'ajoncs en fleurs, de lilas, de pins qui caressent sa figure trop rose. Que l'air vienne calmer sa fièvre, le bon air breton parfumé...

Subitement, elle tend l'oreille — on dirait des bruits de pas sur le gravier... Elle se penche, scrute l'ombre. Ne sont-ce pas des silhouettes qui se profilent dans le chemin qui mène à la cour, ces bruits de voix assourdies ?

D'un élan elle sort de sa chambre, descend l'escalier en trombe, arrive au seuil du château au moment où cinq hommes l'atteignent. Deux de ces hommes tiennent, comme sur un brancard, un homme couché. Il est enroulé dans une couverture. Des deux autres, l'un se tient le bras et semble souffrir.

Marianne les fait pénétrer dans le grand hall, allume une bougie, écarte la couverture qui recouvre la tête du blessé et retient un cri : « C'est Xavier pâle et couvert de sang. »

— Qu'est-il arrivé ? dites vite ?

Dans un murmure l'un des hommes explique rapidement : une embuscade — deux gars sans doute tués — le capitaine blessé... heureusement la blessure n'est pas grave... mais il faut le cacher... nous cacher... vite... nous sommes suivis...

En un moment tous montent l'escalier. Marianne ouvre la porte de sa chambre, indique son lit : « Couchez-y le comte et restez tous là, sans bouger. »

Elle referme la porte à clé. Elle a pris sa décision immédiate, absolue. Elle franchit l'étage qui la sépare de Frantz, frappe sa porte à coups redoublés : « Frantz... Frantz... au nom du ciel... ouvrez-moi... »

Frantz dormait. Croit-il qu'il rêve ? Il a reconnu la voix de Marianne. C'est bien elle qui frappe à sa porte. D'un bond il quitte son lit, enfille une robe de chambre et entr'ouvre l'huis : « Vous, Marianne, à cette heure ? Qu'y a-t-il ? »

— Frantz... au nom du ciel... si vous m'aimez encore... vous me le disiez il y a quelques minutes...

— Oui... oui... mais qu'est-ce qu'il y a ?

— Prouvez-moi votre amour... Frantz, vous le pouvez...

— Comment ?

— On va... on vient... arrêter le comte de Guéréault... oui... oui... le maquis... Frantz... sauvez-le...

Elle n'en dit pas plus — Frantz a compris

Il regarde Marianne : elle porte le nom, elle a la stature soudain immense du pays que son pays combat. Il peut, d'un mot, abattre cette statue dressée devant lui, éperdue, suppliante... Que va-t-il faire ? qui l'emportera ? l'étudiant amoureux ? l'officier obéissant faisant son devoir ?

Une seconde, Frantz chancelle.

Des bruits de bottes résonnent dans la cour — des voix rauques, sonores s'interpellent. Un fusil frappe durement contre la grande porte d'entrée.

Marianne descend lentement l'escalier. Frantz, accoudé à la rampe du deuxième étage n'a pas bougé.

Marianne ouvre la porte, fait jaillir la lumière. Des soldats se précipitent — ils sont 7 ou 8. Ils commencent à invectiver la jeune fille, parlant tous à la fois. Leur langage est rude — Marianne ne comprend rien. Elle les regarde sans faire un mouvement. Devant son mutisme les soldats s'énervent davantage. Ils commencent à gravir les premières marches de l'escalier.

Soudain la voix de Frantz résonne, de là-haut. Tous lèvent la tête, aperçoivent l'officier vivement éclairé par le grand lustre, se mettant au garde-à-vous.

— Qu'y a-t-il ? demande Frantz d'une voix sèche ? Pourquoi tout ce bruit ? cette irruption ?

— Mon lieutenant, nous venons de découvrir, dans un bois, une section d'hommes armés... il y a eu lutte... deux sont morts... nous croyons... mais les autres se sont sauvés... ils se cachent ici, nous en sommes sûrs

— Vous n'êtes sûrs de rien. Ceci est dit nettement. Personne n'est venu, ne s'est réfugié ici, j'en réponds. Vous vous êtes trompés. Cherchez ailleurs.

Les hommes se regardent hésitent, rebrousse lentement chemin. Sur le pas de la porte, après un « Heil Hitler » vague, ils repartent comme ils sont venus.

Marianne a assisté, muette, à cette scène. Elle se cramponne, les yeux clos, à la porte qui vient de se refermer — tout vacille... elle va tomber... elle va tomber...

Deux bras solides la retiennent, l'aident à remonter l'escalier. Arrivé à la hauteur de son étage, Frantz s'incline. Marianne le regarde, avec un tel regard... Elle a à peine la force de murmurer : « Frantz... merci... mon Dieu... merci... Pourquoi avez-vous fait ça... Jamais je ne pourrai vous dire... je l'aime tant... »

— Ne me remerciez pas, petite Française courageuse... J'avais bien compris, ce soir, malgré votre silence... j'avais compris votre double amour : celui de votre pays... celui de... Demain, je serai parti... Qu'au moins je laisse un souvenir, dans votre cœur... puisque je ne l'aurai jamais plus à moi.

CLAUDE SERV

# Luxueuse? Oui!



# Chère? Non!

Quelle joie de dresser la table avec un service Royal Doulton! Cette fine vaisselle est incomparable. Et pourtant, la porcelaine anglaise translucide Royal Doulton est si résistante, de prix si abordable, que vous ne craignez pas de l'utiliser tous les jours. Vous avez le choix de 13 ravissants modèles modernes, à bordures classiques ou à motifs en relief. Chez tous les marchands de porcelaine de qualité.

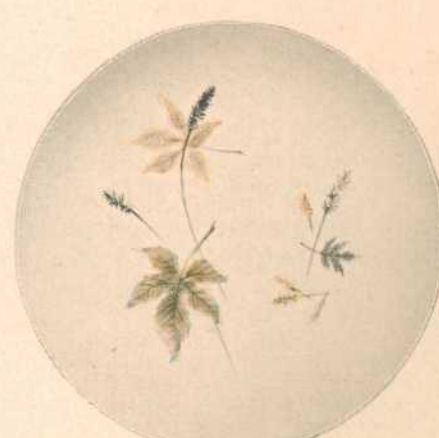
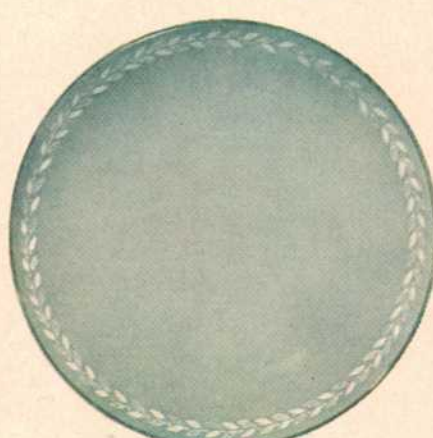
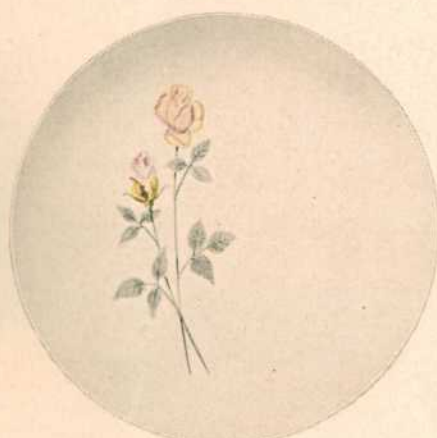
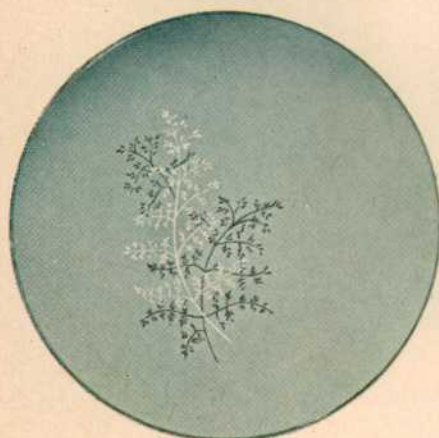
Prix d'un couvert de 5 pièces des modèles représentés:

<b>Burgundy:</b> Riches couleurs et gracieux décor de vigne.	Environ	\$9.50
<b>Forest Glade:</b> Feuilles de fougère stylisées sur fond bleu Egée.	Environ	\$11.50
<b>Pillar Rose:</b> Roses roses sur fond de blanc pur.	Environ	\$6.95
<b>Aegean:</b> Bordure de lauriers grecs sur fond bleu Egée.	Environ	\$11.50
<b>Tumbling Leaves:</b> Feuilles d'automne aux teintes délicates.	Environ	\$6.95

Demandez la documentation illustrée présentant les modèles de porcelaine fine et de porcelaine anglaise translucide Royal Doulton. Deux livrets, 10c chacun, à l'adresse suivante:

## ROYAL DOULTON

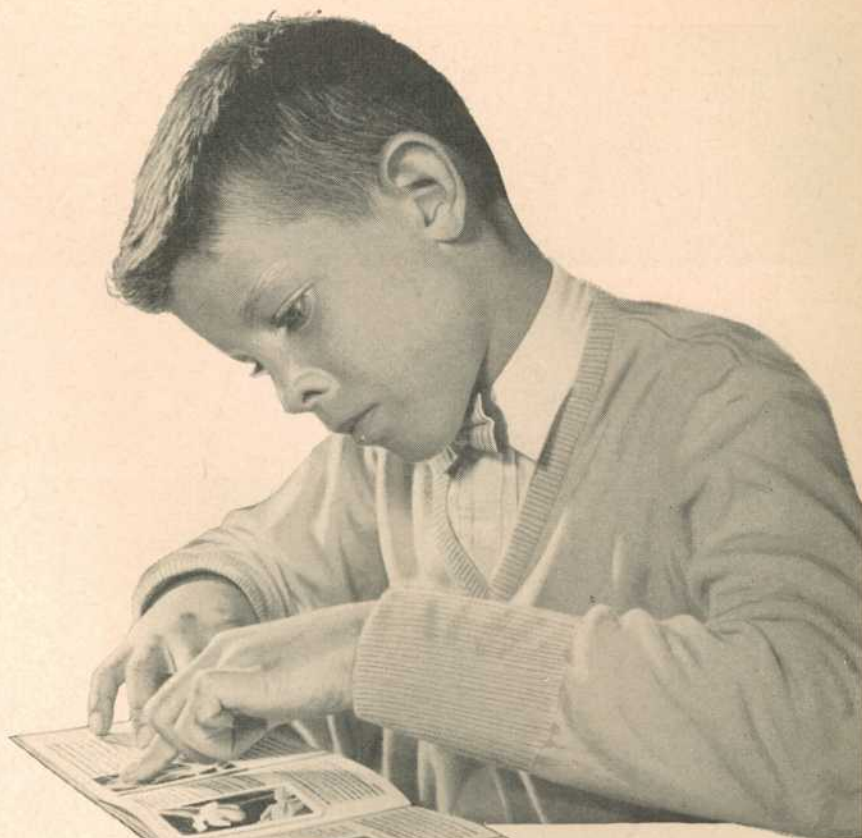
DOULTON & CO. (CANADA) LIMITED, DEPT. E  
Lawrence Avenue East and Carnforth Road • Toronto 16



# obtenez votre album descriptif des illustrations de

# Fleurs sauvages

## DE L'AMÉRIQUE DU NORD



**SEULEMENT 25¢**  
chez la plupart des épiciers ou en utilisant le coupon ci-dessous

CET INTÉRESSANT ALBUM DE 28 PAGES en couleurs comprend la description de chacune des 48 Fleurs Sauvages de l'Amérique du Nord de la collection Brooke Bond. Les textes descriptifs sont dus à la plume de Rolland Dumais, professeur, naturaliste et auteur canadien de grande réputation. L'album contient aussi une foule de notes marginales instructives portant sur différentes caractéristiques de la flore sauvage.

Chacune des 48 illustrations de Fleurs Sauvages de la collection peut être collée dans l'album, à côté de sa propre description et peut ainsi être conservée en permanence. Les illustrations sont incluses gratuitement dans les paquets de thé et de café Red Rose et de thé, de café et de poudre à pâte Blue Ribbon. Commencez dès aujourd'hui votre propre collection de Fleurs Sauvages.

Les illustrations de Fleurs Sauvages sont disponibles dans les paquets de thé et de café Red Rose, et de thé, de café et de poudre à pâte Blue Ribbon.

### CLUB DES NATURALISTES BROOKE BOND

Après avoir collé leurs 48 illustrations dans leur album, les jeunes collectionneurs peuvent devenir des membres du Club des Naturalistes Brooke Bond. Pour cela, ils n'ont qu'à remplir et envoyer une formule qui se trouve à l'intérieur de l'album. Ils recevront alors un certificat officiel, qu'ils pourront encadrer.

Poster à: Service des cartes illustrées, BROOKE BOND CANADA LIMITED, 4305 Côte de Liesse, Montréal 9, P.Q. S.V.P. m'expédier . . . exemplaire(s) de l'album de collectionneur de Fleurs Sauvages de l'Amérique du Nord. J'inclus 25¢ pour chaque exemplaire commandé.



NOM.....  
en lettres moulées s.v.p.  
RUE.....  
LOCALITÉ..... PROV.....

WF-2RP



Produits de qualité

WML CASAVIN ROY  
166 ST. GEORGES-C P 13  
LAPRAIRIE QUE  
38527  
F66-C9-1562  
limited